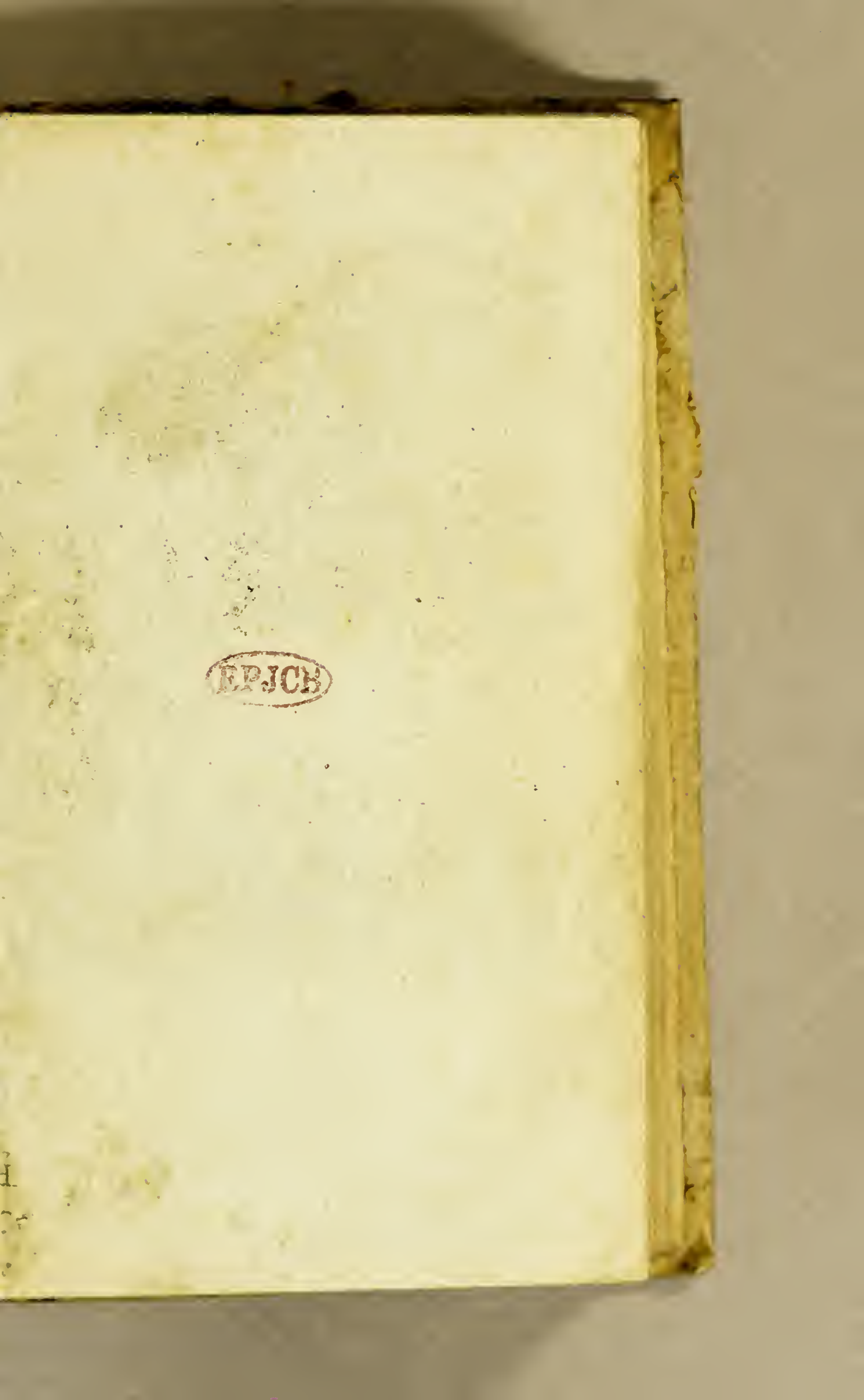




John Carter Brown
Library
Brown University

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.


EPJCB



Elle étoit assise à la porte d'une Chaumière et pressoit dans ses bras deux enfans pleins de graces....

(2.eme fragment)

L'EUROPÉENNE SAUVAGE, OU HISTOIRE DE MADAME DE VALVILLE.

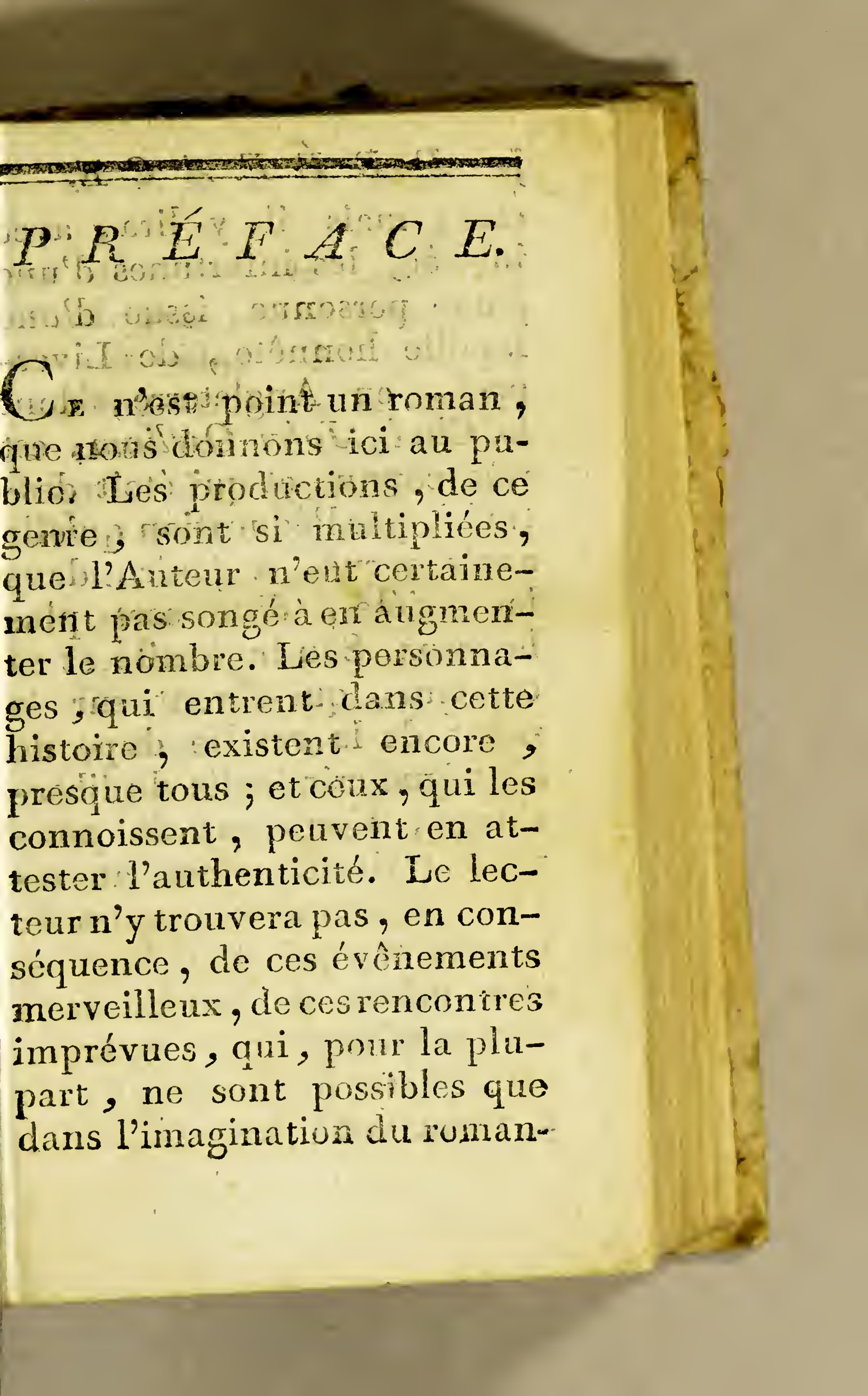
*PAR A. C***, Ancien Officier de Vaisseaux du Commerce.*

TOME PREMIER.

AUX SABLES,
Chez FERRÉ, Imprimeur-Libraire.

An VI de la République.


RPJCB



PRÉFACE.

Ce n'est point un roman, que nous donnons ici au public. Les productions, de ce genre, sont si multipliées, que l'Auteur n'eut certainement pas songé à en augmenter le nombre. Les personnages, qui entrent dans cette histoire, existent encore, presque tous; et ceux, qui les connoissent, peuvent en attester l'authenticité. Le lecteur n'y trouvera pas, en conséquence, de ces évênements merveilleux, de ces rencontres imprévues, qui, pour la plupart, ne sont possibles que dans l'imagination du roman-

cier ; mais il y lira, avec intérêt, les infortunes d'une jeune personne, issue d'une famille honnête, de Liverpool, en Angleterre, dont le Chef, *John Owliam*, est très connu, et qui étoit destinée, par l'éducation qu'elle avoit reçue, à jouir, dans la société, d'un sort plus heureux. Son ingénuité et sa candeur, qui fûrent sur le point de la rendre dupe de l'intrigue criminelle du libertinage, ajouteront un nouveau trait d'horreur au tableau hideux de ces pestes de la société, qui, sous le masque même de la décence, n'y paroissent que pour la souiller et la corrompre. Il y verra un portrait fidelle

des mœurs des sauvages, qui habitent le nord de l'Amérique, et chez lesquels elle fut obligée de séjourner fort long-temps; il reconnoîtra combien ils sont encore éloignés du degré de civilisation, dont se piquent, sans en être meilleurs, ceux qui sont venus, de l'autre bout de l'univers, troubler le repos dont ils jouissoient, peut-être, depuis leur origine; mais qui, guidés plus par la cupidité, que par l'humanité et la bienfaisance, ont mieux aimé en faire des esclaves, que des hommes, et qui, aulieu d'adoucir, ont augmenté, par les cruautés, qu'ils ont commises, envers eux, la férocité des

hordes, qui ont conservé le sentiment de la liberté et de l'indépendance, qu'ils avoient reçu de la nature. Le Citoyen, qui a écrit cette Histoire, et qui étoit un des Officiers qui montoient le vaisseau, qui apporta *Miss Owliam*, en France, avoit été frappé des avantures surprenantes, qui lui étoient arrivées; et il en avoit rassemblé les détails, dans la vue de les laisser à des enfants chéris, dont il vouloit égayer les moments de loisir; mais un de ses amis, à qui il les a communiqués, l'a déterminé à les donner au Public, persuadé qu'il partagera l'intérêt que cette lecture lui avoit inspiré.

L'EUROPÉENNE SAUVAGE, OU HISTOIRE DE MADAME DE VALVILLE.

Des circonstances imprévues m'obligerent, en 1778, de me rendre à Saint-Jean, principal établissement des Anglais, dans l'Isle de Terre-Neuve, sur le Navire le *Montaran*, que je commandois. Pendant le séjour que je fis sur la rade, mes affaires m'engagerent à descendre à terre fort souvent; d'ailleurs l'air de

la campagne, que j'y respirois, ne pouvoit que m'être très salutaire après une longue navigation.

Sur la fin d'un beau jour, m'étant un peu enfoncé dans les bois avec mes Officiers, nous fûmes agréablement surpris d'y trouver un vaste champ bien cultivé et qui étoit voisin d'une charmante maison, bâtie sur le penchant d'un coteau, tourné vers le midi, et derriere lequel étoit une montagne très-escarpée, du côté du nord, qui mettoit et la maison et le champ à l'abri des vents froids qui soufflent de cette partie. Des deux côtés on avoit pratiqué, dans les bois, des allées agréables pour le plaisir de la promenade. Vis-à-vis la maison il y avoit un jardin potager très-bien entretenu et fermé, presque de tous les côtés, par une petite riviere, dont l'eau formoit, à quelque distance, une cascade, au-dessous de laquelle nous sûmes après

qu'on pêchoit d'excellent poisson Ce réservoir étoit entouré d'une prairie, oú nous aperçûmes des troupeaux de vaches et de moutons. Nous parcourûmes les alentours de cette charmante habitation, et, après avoir admiré avec quel art on avoit su y joindre l'agréable à l'utile, nous nous disposâmes à retourner à bord.

A peine étions nous parvenus à la derniere barriere, que nous aperçûmes trois Dames qui se rendoient à cette habitation. Deux de mes Officiers ayant doublé le pas les aborderent et leur souhaiterent le bon soir, en assez mauvais anglais, l'une d'entr'elles se mit à rire et leur répondit en très-bon français, ce qui les surprit beaucoup, en les invitant très honnêtement de retourner à la maison, dont elle leur fit connoître qu'elle étoit la propriétaire.

Le tems qu'ils s'étoient ainsi arrêtés, donna, à mon Chirur-

ien, qui s'étoit amusé à herbori-
er, celui de joindre la compagnie.
e le suivis moi-même aussi-tôt;
nais, à peine les Dames s'étoient
elles retournées pour nous rece-
voir, qu'une d'entr'elles, m'aper-
cevant, poussa un cri de joie et de
surprise, et laissant tomber à terre
un panier qu'elle tenoit à la main,
se précipita dans mes bras. Je la re-
çus avec émotion; croyant cepen-
dant que ce transport immodéré
étoit l'effet d'une méprise, j'atten-
dois, pour la détromper, qu'elle
m'eut considéré avec un peu plus
de réflexion, quand je la vis redou-
bler ses caresses, et voyant que
je ne répondois que très-imparfai-
tement à ses témoignages d'amitié,
elle me dit, ah! cher C....,
ne reconnois-tu pas Miladi
Owliam, ou serois-tu étonné de
recevoir d'elle de nouveaux témoi-
gnages de sa reconnoissance? A
cette voix, que je me remis en ce
moment, j'éprouvai dans mon

cœur le sentiment de la plus viv joie ; je la serrai, à mon tour, entr mes bras, au grand étonnemen des autres Dames et de mes Offi ciers ; et cette heureuse rencontr nous rappellant notre ancienn liaison et de tendres souvenirs nous ne pûmes nous empêcher d mêler ensemble des larmes que l sentiment de la plus tendre amiti nous fit répandre.

Etant retournés tous ensembl à l'habitation, il fallut satisfair la compagnie sur ce mystere. Nou nous en acquittâmes, comme nou pûmes, elle en anglais et moi en français, ne cessant de nous donner l'un à l'autre, des témoignages de la joie que nous ressentions de nous retrouver dans cette partie du monde, d'une maniere aussi inespérée.

Pendant le peu de séjour que je fis à Saint-Jean, je lui fis de très fréquentes visites avec mes Officiers, et dans les différens en-

tretiens, que nous eûmes ensemble, il fut souvent question des aventures qui lui étoient arrivées. Un de mes Lieutenans, jaloux de les connoître, la pria de nous en faire le récit. Elle s'en excusa sur la sensibilité, qu'elle éprouvoit en racontant les malheurs de sa vie passée ; mais elle voulut bien en remettre le détail, par écrit, au Sieur Salmon, (c'étoit le nom de cet Officier) qui le transcrivit de la maniere que nous allons le rapporter.

ORIGINE de Marie Owliam. Détail de sa vie, jusqu'à son arrivée à Wolfar *en Amérique.*

JE suis née à Liverpool, sur la fin de 1738. Mon Pere faisoit d'assez bonnes affaires dans le commerce. Son aisance lui permit de donner à ses enfans une brillante éducation, et il ne négligea rien

pour cet effet. J'avois à Londres un Oncle et une Tante, très à leur aise, sur-tout cette derniere, qui avoit épousé un riche négociant, dont elle n'avoit point eu d'enfans.

Les affaires de mon Oncle l'ayant appellé à Liverpool, il conçut le dessein de me conduire à Londres, afin d'achever mon éducation dans cette capitale. Il demanda et obtint, à cet effet, le consentement de mon Pere, qui d'ailleurs avoit encore sept autres enfans. En conséquence je fus remise entre ses mains.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à Londres, il me présenta à son épouse et à ses filles, qui me reçûrent avec assez de froideur, que j'attribuai un peu à cet air enjoué que j'avois naturellement, et à mes yeux vifs et pétillans qui contrastoient avec l'air grave et flegmatique, qu'ont assez ordinairement les dames Anglaises, auxquelles je ne ressemblois nullement de ce côté là.

Dès le moment que ma Tante fut instruite de mon arrivée, elle s'empressa de venir me voir, et, dès cette premiere en trevue, elle me prodigua les plus tendres caresses, qu'elle termina par les instances les plus pressantes pour m'avoir auprès d'elle. Elle en parla à son frere, qui parut y consentir avec peine, malgré l'indifférence avec laquelle il s'étoit aperçu que j'avois été accueillie dans sa maison.

Au bout de quelques jours on me transporta donc avec mes effets chez M. Adelberg, chez lequel je fus reçue comme la fille de la maison. Je ne puis exprimer toutes les satisfactions que je goûtai avec ces chers parens; ma Tante prévenoit tous mes besoins et alloit toujours au devant de tout ce qui pouvoit me faire plaisir, et ce n'étoit encore jamais autant que son mari l'eut désiré.

Je coulois, dans cette Ville

charmante, des jours heureux, que je ne peux encore me rappeller sans attendrissement, lorsque M. Adelberg reçut la nouvelle de la mort d'un Oncle maternel, décédé dans la Nouvelle Angleterre, et qui l'avoit déclaré légataire de tous ses biens, qui se montoient à des sommes et à des revenus considérables.

M. Adelberg n'eut rien de plus empressé que de se rendre en Amérique pour se mettre en possession de ce riche héritage. Ma Tante, qui l'aimoit beaucoup, se détermina à le suivre, malgré les dangers d'une pénible navigation, et il fut convenu que je serois de la partie. Ma Tante écrivit à mon Pere à ce sujet, qui lui accorda son consentement.

Tout étant disposé pour le voyage, nous nous embarquâmes sur un joli vaisseau, qui nous conduisit en cinq semaines à Boston, sans accident; nous nous

reposâmes environs deux mois dans cette ville, des fatigues de la traversée, et pendant ce tems, mon Oncle, à qui il étoit dû beaucoup d'argent, ayant terminé ses affaires, nous nous mîmes en route pour nous rendre près du Lac de Kayadorose, auprès du quel M. Adelberg avoit deux plantations d'une grande étendue et d'un revenu considérable.

Notre voyage fut pénible, parce que nous portâmes avec nous beaucoup de bagages qui nous embarrassoient, étant obligés de traverser des lacs et des marais, de gravir des montagnes, de voyager au milieu de vastes forêts, dans lesquelles on seroit exposé, à chaque instant, à s'égarer, sans les guides auxquels on est obligé de se confier. Heureusement que dans les bois on trouve, de distance en distance, des plantations, dont les propriétaires vous reçoivent avec accueil.

Ce sont eux pour l'ordinaire qui fournissent les guides pour conduire d'une habitation à l'autre.

Après onze jours de marche, nous arrivâmes à *Florimont*, une des habitations de M. Adelberg. Nous y trouvâmes M. Astric, qui nous y attendoit et qui nous y reçut le plus gracieusement. Qnand mon Oncle eut fait la visite de cet héritage, M. Astric nous conduisit à la seconde plantation, oú il faisoit ordinairement sa demeure. On la nomme *Gersoway*; elle est située sur le bord méridional du Lac de Kayadorose, dans la plus charmante situation qu'on puisse désirer; on y trouvoit tous les agrémens de la chasse et de la pêche. Cette maison plut si fort à mes parens, qu'ils prirent la résolution d'y fixer, par la suite, leur demeure, malgré les dangers auxquels on est exposé de la part des Sauvages alliés des Français.

M. Astric, régisseur de ces deux plantations, l'homme le plus aimable et le plus honnête, détermina M. Adelberg à passer la belle saison dans cette agréable retraite. Nous y recevions de fréquentes visites de nos voisins, qui nous aidoient à passer le tems fort agréablement ; ils nous donnoient souvent des fêtes avec cette simplicité et cette cordialité qui caractérisoient les peuples du premier âge. Les vivres de toute espèce se trouvoient en abondance auprès de nos demeures, et nous égayons nos desserts avec quelques flacons de vins de Porto ou de Madere.

Sur la fin de l'automne, M. Adelberg fut obligé de faire un voyage à Philadelphie, pour y régler quelques affaires, il auroit bien désiré que nous l'y eussions accompagné ; mais comme son épouse étoit enceinte de six mois, il craignit pour elle les

fatigues d'une route longue et pénible, dans une saison aussi avancée.

Quelque agréable que fut le séjour de Gersoway, mon Oncle le trouva trop retiré, pour nous y laisser seules pendant l'hyver, et il résolut de nous faire conduire, avant son départ, chez M. Albink, riche planteur, intime ami de feu son oncle. Ma Tante s'y décida aisément sur le portrait qu'il lui fit de l'affabilité et de l'honnêteté qui régnoient dans cette maison, où pour l'ordinaire d'ailleurs, il se trouvoit très-bonne compagnie. Nous nous aperçûmes, dès que nous fûmes arrivés, qu'il ne nous avoit pas trompées; nous y fûmes reçues, à bras ouverts, par Madame Albink, qui me donna tous les témoignages possibles de l'amitié la plus affectueuse; elle faisoit les honneurs de sa maison d'une maniere qui enchantoit

tous ceux qui l'approchoient ; elle nous fit donner à ma Tante et à moi, un appartement, dans lequel nous trouvâmes à la fois le commode et l'agréable.

Nous nous croyons aussi tranquille dans cette charmante demeure, qu'au milieu même de la ville de Londres, attendu que, pour plus de sureté, chaque planteur est obligé de fournir plusieurs hommes armés, qui font la garde la nuit auprès des plantations qui sont exposées à l'incursion des Sauvages, attachés au parti des Français, avec lesquels on étoit alors en guerre.

Prise de Miss Owliam par les Iroquois. Sa demeure parmi eux, jusqu'à son arrivée à la ville de Mont-Réal.

Il y avoit tout au plus quinze jours que mon Oncle avoit quitté Wolfar, lorsque sur les neuf heures du soir, comme nous sortions de table, quelques uns des domestiques vinrent avertir M. Albink qu'ils entendoient des coupsde mousquet ; à peine eûrent-ils prononcé ces mots, que le bruit d'une vive fusillade vint frapper nos oreilles. C'étoit les Sauvages, qui avoient attaqué nos gardes. A l'instant nous fûmes tous en alarmes, M Albink et tous les hommes de la compagnie se saisirent de leurs armes et sortirent confusément de la maison pour aller oú le danger les appeloit. Les femmes qui ne pouvoient les accompagner, ne sûrent alors que

devenir, ni où porter leurs pas, dans une obscurité dès plus affreuses, qui étoit accompagnée d'un frimat glacé, et qui ne permettoit à personne de se reconnoître. Le trouble dans ce moment fut extrême, mais il augmenta encore, quand on entendit les hurlemens des Sauvages, qui approchoient de l'habitation.

Dans cet instant nous nous crûmes perdus, et chacun chercha son salut dans la fuite, à la faveur des ténèbres. N'apercevant plus auprès de moi, ma protectrice Madame Albink, je sortis pour suivre ses pas, au travers d'une grêle de balles, que les Sauvages faisoient pleuvoir sur la maison.

J'avois à peine franchi les dernières barrières, que j'aperçus pour mon malheur que tout étoit tombé entre leurs mains, et qu'ils avoient déjà mis le feu aux cuisines, et me voyant entourée de toute part, par leur horde,

un froid subit s'empara de tous mes sens, je ne sus plus quelle route prendre pour les éviter, et comme j'en cherchois les moyens, je me trouvai arrêtée et saisie par deux d'entr'eux. Je me crus morte ; mais loin d'attenter à mes jours, ils se contenterent de me lier les mains derrière le dos, et de me faire marcher à grands pas, dans cet état, vers le bois voisin dans lequel nous nous enfonçâmes. J'eus encore la douleur d'entendre autour de moi des cris et des gémissemens, qui m'annoncerent que je n'étois pas la seule victime de notre maison, qui eut tombé entre les mains de ces barbares. Après avoir employé une partie de la nuit à traverser des bois et des plaines incultes, nous arrivâmes au pied d'une montagne escarpée, que je fus contrainte de gravir, avec une peine infinie ; mes cruels ravisseurs, au lieu de paroître sensibles

à la peine que je souffrois, me faisoient, avec menaces, redoubler le pas, tellement que les pointes des rochers, et les racines me déchirerent et me mirent les pieds et les jambes tout en sang.

Un peu avant l'aurore, nous arrivâmes au bord d'un lac où se trouva un canot, dans lequel je fus embarquée, après qu'on m'eut lié encore les pieds, et les deux sauvages s'étant de suite mis à ramer, ils le traverserent en très-peu de temps. Quand ils fûrent débarqués, ils se crûrent alors en sureté, et jugeant, sans-doute, par l'éloignement où ils étoient des habitations anglaises, qu'il n'avoient plus à craindre d'être poursuivis et atteints, ils jugerent à propos de rester dans ce lieu, pour s'y reposer, et comme il faisoit très-grand froid, après m'avoir examinée, les deux sauvages eûrent l'attention de jetter sur moi une de

eurs couvertures pour m'en ga-
antir. Je restai ainsi dans le
ond de la nacelle, comme dans
in tombeau, ne voyant que le
iel et mes ravisseurs, dont la
igure hideuse et le maintien bar-
bare me remplissoient de terreur
outes les fois que je jettois les
eux sur eux.

Après avoir resté environ deux
ieures ainsi sur le rivage, les
sauvages recommencerent à ra-
ner, de concert avec plusieurs au-
res canots qui les avoient joints et
qui nous accompagnerent pendant
ine partie du jour. Les cris de
nort que poussoient ceux qui les
nontoient, me firent croire qu'ils
portoient, ainsi que celui oú j'étois
enfermée, des victimes infor-
unées, qui avoient tombé entre
eurs mains.

Sur le soir, mes ravisseurs
lescendirent à terre, et après y
voir allumé un grand feu, le
plus jeune vint au canot dans

lequel j'étois restée, et après m'avoir délié les pieds et les mains, il m'en fit sortir, me faisant signe de le suivre; j'obéis sans aucune résistance, et m'étant assise auprès d'eux, ils me regarderent d'abord avec beaucoup d'attention, et après s'être parlés un instant, le plus ancien me prit la main et me la serra, en signe d'amitié, ce qui me rassura un peu; et depuis cet instant, je m'aperçus qu'ils avoient pour moi des manieres beaucoup plus humaines.

Quelques momens après ils fûrent joints par sept de leurs compagnons, qui étoient venus pour me servir de léur langage faire chaudiere avec eux. Le repas fut bientôt prêt, les plus jeunes d'entr'eux enfoncerent en terre deux piquets en forme de fourche, sur lesquels ils mirent en travers une autre branche d'arbre, à laquelle ils suspendirent

leurs chaudieres, qu'ils avoient remplies de gibier; aussitôt qu'il fut à moitié cuit, ils le retirerent pour le manger, ou plutôt, pour le dévorer, car ils sembloient tous être vivement pressés par la faim.

Un de mes ravisseurs, dès le commencement du repas, m'en offrit un des plus beaux morceaux, en me faisant signe de manger. Comme il y avoit vingt-quatre heures que je n'avois rien pris, et que le besoin de nourriture se faisoit sentir, je l'acceptai, quoi qu'avec répugnance, et je bus, dans leur couïs, ou tasse, d'un breuvage d'assez mauvais goût, qu'ils m'avoient offert d'assez bonne grâce, afin de leur témoigner que j'étois disposée à me soumettre à leurs volontés.

Un jeune sauvage de la troupe, étant allé boire de l'eau à la riviere près du lieu où ils étoient, je le suivis pour en faire autant

que lui, ce qui parut faire beaucoup de plaisir aux sauvages, qui jugeoient de là, que j'avois pris mon parti et que je commençois à m'accoutumer avec eux. Le jeune Iroquois m'ayant aperçue auprès de lui, resta interdit en me regardant; il s'approcha ensuite de moi, en riant, me prit les mains, me les serra dans les siennes, en signe d'amitié, et me ramena avec lui à la troupe, avec laquelle il eut un long entretien, sans-doute à mon sujet.

Les sauvages se séparerent après ce repas frugal, et le plus jeune de mes conducteurs me fit signe de me rendre au canot et de m'embarquer. Il eut l'attention, auparavant, de mettre de la mousse, en forme de coussin, à l'endroit oú je devois appuyer ma tête, et son camarade étendit une couverture sur moi, pour me garantir du froid; ayant ensuite bien couvert le canot avec des

écorces d'arbre, sur lesquelles ils mirent encore de l'herbe, ils se coucherent près de moi sans me faire aucune insulte. Le sommeil et la fatigue m'accabloient tellement, que, sans trop faire de réflexion sur l'etat oú j'étois, je m'endormis le plus profondément ainsi que mes conducteurs, qui, sans aucune défiance de ma part, ne se réveillerent, ainsi que moi, que long-temps après le lever du soleil. Ce fut alors que, moins accablée de corps, la douleur se fit sentir plus vivement, je fus obligée de laisser un libre cours à mes larmes, auxquelles les sauvages ne parûrent pas faire beaucoup d'attention.

Un moment après, ayant remis leur canot à l'eau, ils se mirent à nager jusque sur le déclin du jour, qu'ils prirent terre, pour se reposer et prendre leur repas, suivant leur usage. Ils n'oublierent pas de m'offrir du gibier,

qu'ils croyoient être le meilleur; mais j'avois le cœur si serré, par l'examen que je venois de faire de ma cruelle position, que ce ne fut qu'après bien des instances que je me déterminai à accepter leurs offres, en mangeant quelques morceaux de ce triste mets.

La riviere, au-dessus de l'endroit oú nous venions d'aborder, se trouva prise par les glaces, de maniere qu'il fut impossible d'aller plus loin; il fallut y suppléer en chargeant sur leurs épaules, le canot, quoique très pesant, pour aller joindre un lac qui me parut être d'une vaste étendue; il nous fallut pour cet effet passer par dessus des montagnes très-élevées, et dans des bois si épais, qu'on ne pouvoit s'y frayer un passage, qu'avec la plus grande difficulté.

Mes conducteurs me chargerent moi-même de quelques ustensiles, pour rendre le canot plus

léger, et me firent signe de les suivre de près, ce que je ne manquai pas de faire, tant par la terreur que m'inspiroient les lieux sombres et sauvages, que nous traversions, que par la crainte des animaux féroces qui les habitent, ne voyant plus de ressource que celle de suivre ces barbares ou de périr misérablement dans ces lieux affreux.

Nous employâmes trois jours pour faire cette pénible route, ne prenant de nourriture qu'à l'entrée de la nuit, au lieu que les sauvages choisissoient pour chasser et pour coucher. Ce n'est pas que la longueur du chemin exigeat un temps aussi long; mais la fatigue et les mauvais allimens que j'étois forcée de prendre et auxquels mon estomac n'étoit point accoutumé, épuiserent tout-à-fait mes forces, et les sauvages qui s'aperçurent que je ne pouvois plus soutenir la mar-

che, par rapport à ma foiblesse, jusqu'oú leur intention étoit de me conduire, s'arrêterent au milieu du bois pour me faire prendre du repos. Ils dresserent en conséquence une petite tente pour nous mettre à couvert des injures de l'air, et après avoir placé auprès, le petit bagage et le canot, ils allumerent, au milieu, un grand feu pour se chauffer et faire cuire le gibier, dont ils ne manquerent pas de me présenter, comme de coutume, un morceau à moitié cuit, que les douleurs cuisantes que je ressentois, m'enpêcherent cette fois-ci d'accepter.

Le plus ancien des deux conçut que mon mal venoit de ce que je mangeois, à leur maniere, des viandes toutes sanglantes, et il m'en fit bien rôtir un morceau qu'il m'offrit ensuite, en me pressant de le manger; je me rendis à son invitation et je reconnus en effet que j'en étois moins in-

commodée que de celles que j'a-
vois mangées auparavant.

Le lendemain dès le point du jour, le plus jeune des deux fut à la chasse, me laissant seule avec son compagnon, qui ne me dit pas un mot pendant son absence, et qui ne s'occupa qu'à fumer et à dormir, étendu près du feu, sur de la mousse. Sur le soir, le chasseur arriva chargé de gibier, et fut très flatté du soin que j'avois pris, pendant son absence, de lui faire cuire de la viande, tandis que l'autre dormoit Le lendemain m'étant éveillée avant le jour, et ayant aperçu que le feu alloit s'éteindre, je me traînai hors de la cabane, pour chercher du bois afin de l'entretenir, ce qui fut observé par les sauvages, et qui les rassura tellement sur la crainte qu'ils avoient, sans-doute, que je ne leur échappasse, qu'ils ne balancerent pas de sortir tous les deux

l'après midi, pour aller à la chasse, et de me laisser seule à la garde du bagage.

Pendant leur absence, mille idées tristes se présenterent à mon esprit. Je flottois entre la crainte de périr et l'espérance que me faisoient concevoir les égards que mes ravisseurs me témoignoient depuis quelques jours, et qui me paroissoient un augure favorable pour recouvrer ma liberté. Je me flattois qu'en approchant des établissemens des Français, ce peuple autant sensible que généreux, me retireroit des mains de ces barbares, si je pouvois lui faire connoître mon sort. D'un autre côté, en me rappellant que la plus part des hordes sauvages sont dans l'usage de prendre un soin particulier des victimes qu'ils ont dessein d'immoler aux manes de leurs guerriers tués dans les combats, je frémissois d'horreur en réflé-

chissant que je pouvois en être du nombre. Cette idée effrayante, l'aspect des lieux sauvages qui m'entouroient et le silence affreux qui y regnoit, me plongerent dans un tel effroi, qu'un froid glacé s'empara de tous mes sens, mes jambes plierent sous moi, et je restai, sur ma mousse, sans connoissance.

Mes compagnons étant revenus quelques momens après, fûrent bien surpris de me trouver en cet état. Aussi-tôt l'un d'eux s'efforça d'insinuer dans ma bouche, un breuvage, si acide et si amer, que les efforst que mon estomac fit pour le rejetter, me rappellerent à la vie. Au même instant l'autre me força de prendre une espece de bouillon fait à leur maniere. Ce dernier remede me fit beaucoup de bien, mais il assoupit tellement mes sens, qu'un moment après je me sentis pressée par le sommeil, et que m'étant

étendue sur ma mousse, j'y restai huit heures sans me réveiller. C'est à quoi s'attendoient les sauvages, et ils ne fûrent point du tout surpris de me voir en meilleure santé à mon réveil, connoissant l'efficacité de leur remede.

Aussitôt que le jour parut le lendemain, les sauvages plierent bagage pour continuer leur route jusqu'au lac, dont nous suivîmes la côte pendant quelque temps, pour entrer dans une riviere sur le bord de laquelle nous débarquâmes le soir très tard.

Ayant passé la nuit dans ce lieu, il fallut dès l'aurore, nous charger des bagages et du canot, pour nous enfoncer dans les bois; mais à peine eûmes nous marché une lieue, que tout à coup mes compagnons pousserent des cris épouvantables, plus semblables aux hurlemens des bêtes féroces, qu'à la voix de l'homme, et qui me glacerent de crainte et d'effroi.

Ces cris perçans furent répétés, quelques momens après, par les sauvages de leur horde, que nous aperçûmes venir au devant de nous, en chantant et gesticulant de mille manieres aussi ridicules qu'elles étoient effrayantes pour moi, qui n'y étois pas accoutumée

Ce fut au milieu de cette scene que nous arrivâmes au village de nos conducteurs, qui consistoit dans une quinzaine de méchantes cabanes, éparses sans ordre, près d'une petite riviere, et au milieu d'un bois très-épais et très-élevé.

En approchant je remarquai un jeune sauvage qui se présenta devant moi en faisant des gambades, à la suite desquelles il me prit la main et me la serra en signe d'amitié. Je ne fus pas fâchée de ce début, et je reconnus bientôt ce jeune homme pour le même qui avoit bu de l'eau avec moi à la riviere, le troisieme

jour de ma captivité. J'appris dans la suite qu'il se nommoit *Simouraba*. Après que tous ceux du village m'eûrent bien examinée, sans qu'il quittat ma main, il me conduisit dans sa cabane, oú ses parens s'étoient rendus d'avance pour me recevoir, le jeune sauvage leur ayant déclaré à son retour, qu'il vouloit m'épouser; ce fut la cause des soins et des égards que mes conducteurs eûrent pour moi pendant une partie de la route. Arrivée au village, ils me quitterent avec indifférence, aussitôt que *Simouraba* se fut emparé de moi.

Lorsque je fus entrée dans la cabane, celui-ci me présenta aux sauvages, qui s'y trouverent, qui me serrerent tous les mains, en signe d'amitié, et, entr'autres, une femme, que je sus bientôt être la mère de *Simouraba*. Cette dernière m'offrit à manger d'un gâteau, fait avec du maïs, sur lequel son

fils avoit mis du sucre d'érable, ainsi que du gibier qu'elle avoit fait bien cuire. *Simouraba* et deux de ses compagnons se placerent auprès de moi. Ce fut lui-même qui me présenta le gâteau que j'acceptai avec la même grâce qu'il me l'avoit offert, en lui serrant la main à mon tour, en signe de reconnoissance, ce qui m'attira l'applaudissement de tous les spectateurs, qui témoignerent leur satifaction, en battant des mains, et sur-tout *Simouraba*, qui parut y attacher le plus vif intérêt. Je goûtai du gâteau que je trouvai fort bon, et que je mangeai avec appétit, ainsi que du gibier qu'on m'avoit présenté, après quoi on me donna à boire d'un breuvage aigrelet et sucré, d'un bon goût, que j'ai su depuis être composé de suc de bouleau, dans lequel on avoit fait dissoudre du sucre d'érable. Lorsque le repas fut fini, *Simouraba* me présenta le

calumet, oú je fumai, et ensuite toute la compagnie en fit de même, et comme il étoit déjà tard chacun se retira pour se reposer. La mere du jeune indien me prit alors par la main et me conduisit à une couche de mousse fraîche qu'elle avoit préparée exprès pour moi, sur laquelle je m'étendis et elle me couvrit avec une couverture de laine. Lorsque je fus couchée, *Simouraba* s'approcha de mon lit, et après m'avoir serré la main, il fut se coucher lui-même à une autre côté de la cabane, oú étoit sa natte.

Mon entrée chez les Iroquois, marquée par une réception aussi amicale et aussi gracieuse, me présageoit un avenir moins malheureux. Les soins assidus de *Simouraba*, sa bienveillance pour moi, sa circonspection, me disposerent tellement en sa faveur, que j'aurois tout fait pour lui plaire, et je conçus pour lui,

ès ce moment, une sorte d'esti-
ne qui ne fut pas long-temps
se changer en amitié. Je n'a-
ois alors que dix-sept ans, et
'étois trop jeune pour connoître
e que c'étoit que l'amour, je
essentois seulement une douce
atisfaction, lorsque *Simouraba*
'approchoit de moi, et qu'il me
erroit les mains.

Je recevois souvent la visite des
auvages du village, et sur-tout
le mes ravisseurs, qui me té-
noignoient beaucoup d'amitié
et qui m'apportoient du gibier de
eur chasse, quoique ceux de ma
abane ne m'en laissassent pas
nanquer. Ils faisoient beaucoup
aloir auprès de *Simouraba* les
égards qu'ils avoient eus pour
noi, pendant la route, depuis le
noment que le jeune sauvage
n'avoit destinée pour devenir son
épouse; ce qui ne pouvoit man-
quer d'arriver; une des loix
le ces peuples, les plus fidelle-

ment observées, étant de conser-
ver intact, l'honneur d'une fille
qu'un des leurs a désignée pour
en faire sa compagne.

Simouraba devenoit de plus
en plus attentif à me prodiguer
ses soins. Je me faisois de mon
côté un plaisir de lui en témoigner
ma reconnoissance. Ses actions
étoient accompagnées d'un air de
bonté et d'affabilité, qui me le
faisoit aimer, il étoit d'ailleurs beau
et bien fait; il avoit le cœur ten-
dre et sensible, des sentimens
et une âme élevée, quoique sau-
vage. A ces qualités il en joignoit
d'autres, qui le faisoient aimer
de tout le village, c'étoit beau-
coup d'agilité et d'adresse tant
pour la chasse que pour la pêche.
L'amitié qu'il m'avoit vouée,
étoit sincere et constante, son
cœur étoit exempt de feinte et de
dissimulation.

Je ne pouvois m'enpêcher de
réfléchir sans cesse sur l'état mal-
heureux

eureux où j'étois réduite, je sen-
ois que, dans ma position, je ne
ouvois exister sans appui, et
ans le secours de ceux qui m'en-
ouroient; je voyois *Simouraba*
mpressé à subvenir à tous mes
esoins; ce fut, en conséquence
le ces principes, que je m'attachai
ı lui, de préférence à tout autre,
en lui permettant souvent de
s'approcher de moi, et lui accor-
dant même de petites libertés,
que j'affectois de refuser, en sa
présence, aux autres jeunes-gens
du village. Cette condescendance,
envers ce jeune indien, mit en-
fin, de mon côté même, l'amour
de la partie. *Simouraba* qui s'en
apperçut le premier, en parut en-
chanté, et redoubla ses soins et
ses assiduités auprès de moi,
dans l'espoir de posséder bien-
tôt tout-à-fait un cœur, auquel
il avoit fait le sacrifice du sien.
J'avoue que, dans ce moment, s'il
eut été possible de nous enten-

dre, nous n'aurions peut-être pas différé d'unir ensemble no[s] destinées, parce que la crainte, la reconnoissance, et l'amitié avoient tout disposé en faveur de *Simouraba*, que je voyois, chaque jour, entrer dans la cabane et s'approcher de moi, avec plus de complaisance. Son ton, ses manieres, son costume, ne me déplaisoient plus; je m'accoutumois d'ailleurs à la maniere de vivre de ces peuples; mon estomac s'étoit fortifié, je ne ressentois plus ces challeurs vives et aiguës, que leurs alimens m'occasionoient; au commencement; le froid que j'avois, en quelque sorte, bravé, en restant à demi nue, ne me faisoit plus autant redouter la rigeur du climat, et j'oubliois toutes mes peines, lorsque je possédois *Simouraba*. Je portai même, un jour, mes égards pour lui, au point que le voyant entrer, transi de froid, au

retour de la chasse, je détachai à l'instant une de mes jupes pour la lui jetter sur le corps, afin de le réchauffer. Cette marque d'attention, de ma part, lui plut infiniment. Pour m'en témoigner sa gratitude, il se précipita entre mes bras pour me donner un baiser, que je ne pus lui refuser. Ce qui venoit de ma part étoit trop précieux à ses yeux pour qu'il eut voulu me le rendre; quelque besoin que j'eusse de ma jupe, il ne la quitta que lorsqu'elle tomba en lambeaux. En récompense, ayant, un jour, tué un ours, il m'en apporta la peau encore toute sanglante, en me faisant signe de m'en revêtir à leur maniere, mais comme je lui fis entendre que cela pourroit m'incommoder, il la retira au plus vite, avec émotion. Je craignis que mon refus ne lui eut fait de la peine, je la lui demandai, et l'ayant pliée de suite je lui fis entendre que j'allois la réserver

pour les jours de cérémonies. Il crut entendre que je voulois parler de celui de mon union avec lui, et il en parut si enchanté que cédant à ses transports il se jetta entre mes bras pour me dérober un baiser.

Il y avoit déjà près de trois semaines que j'étois au village, partageant, avec les autres femmes, le soin du ménage, sans avoir pu découvrir ce qui étoit arrivé aux compagnons infortunés de mon triste sort, lorsque les Chefs de la Nation y arriverent. Leur approche fut annoncée par descris éclatants et des acclamations de joie les plus bruyantes. Ils fûrent reçus dans une belle et vaste cabane, préparée à cet effet, et les jeunes guerriers prirent le soin de fournir à tous leurs besoins. Les trois jours qui suivirent leur entrée au village, se passerent en visites et divertissemens, dans lesquels les jeunes-gens se

signalerent par des sauts et des gambades, après s'étre barbouillés la figure de noir et de rouge et s'étre emplumassés de différentes manieres. *Simouraba* n'y parut pas le moins orné, par les soins que j'avois pris de lui faire moi-même sa toilette, et il étoit tellement défiguré, qu'on l'eut plutôt pris pour une bête féroce que pour un homme. C'est ce déguisement affreux, qui paroissoit faire le plus de plaisir a ces peuples.

Je voyois, avec indifférence, les sauvages se livrer à tous ces plaisirs, sans pénétrer les motifs, qui les y engageoient. Malheureusement je ne tardai pas long-tems sans en être instruite. Dès le commencement du quatrieme jour, étant tous sortis de leurs cabanes, même ceux chez qui j'habitois, je les entendis, avec la plus grande surprise, pousser des cris effroyables, tels que ceux qu'ils avoient

poussés lorsqu'ils s'étoient emparés de l'habitation de M. Albink, et qu'ils m'avoient enlevée. Ma premiere idée fut que le village étoit attaqué par l'ennemi, et revenue de ma frayeur, je sortis moi-même de la cabane, pour m'en assurer. Je fus bientôt détrompée en apercevant une troupe considérable de ces barbares s'avancer, en ordre, du côté de la grande cabane oú étoient les Chefs, portant des chevelures au haut de leurs piques et des casse-têtes à leurs mains. A cet aspect, je me retirai toute tremblante, et je me jettai sur ma natte, le cœur saisi d'effroi. Mais ce fut bien autre chose, quand je vis entrer quatre de ces furieux dans la cabane, qui se jetterent sur moi, m'arracherent avec violence mes habillemens, et après m'avoir attaché les mains derriere le dos, me trainerent, ainsi toute nue, au lieu oú la troupe étoit assem-

ée, et où l'on avoit planté, cir-
ılairement, plusieurs poteaux,
ı milieu desquels étoit placé
n bûcher considérable. Je fré-
is d'horreur, à la vue de ce lu-
ıbre appareil, et, sur-tout,
rsque les sauvages m'eûrent at-
ché à un de ces poteaux, le
isage tourné du côté de la place,
ù des femmes, qu'on pourroit
lutôt appeller des furies, cher-
hoient à allumer le feu en pous-
ınt des cris épouvantables.

MALGRÉ la position cruelle où
e me trouvois, et le désespoir
ans lequel j'étois plongée, j'eus
ncore la force de jetter les yeux
ur cette troupe forcenée, pour
chercher *Simouraba*, et lui re-
rocher sa perfidie, ou attirer
a sensibilité; mais ce fut inuti-
ement, et je vis arriver le mo-
ment fatal d'une mort cruelle,
sans aucun espoir de secours.

ON fit entrer, quelques mo-
mens après, dans ce cirque ef-

frayant, les tristes victimes de la fureur des sauvages, parmi lesquels il y en avoit qui chantoient et dansoient, comme pour braver la férocité de leurs bourreaux; et j'ai su, depuis, que c'étoit d'autres sauvages, attachés au parti des Anglais, qu'on avoit fait prisonniers, et qui étoient les derniers qu'on devoit précipiter dans les flammes.

Mais ô ciel! Que devins-je, quand, à la suite de ces premieres victimes, j'aperçus ma chere Tante, que ces monstres conduisoient au supplice, maigre, décharnée, l'œil abattu et mourant. A cette vue, je poussai un grand cri; elle reconnut, sans-doute, ma voix, elle ouvrit à peine les yeux, en poussant un long soupir, et les baissa ensuite, n'ayant plus de force pour s'exprimer; on la fit avancer, en cet état, jusqu'au fatal poteau, oú on l'attacha inhumainement, en attendant que

le feu vint achever de lui enlever le dernier souffle de vie. Hélas! malgré que l'épaisseur de la fumée dérobat à mes yeux sa derniere agonie, elle ne put me dérober la plus sanguinaire et la plus cruelle des attrocités, que ces barbares ayent pu commettre à son égard. Ces furies altérées de sang, s'approcherent de cette infortunée, et, après lui avoir ouvert le sein, comme elle poussoit les derniers soupirs, elles en retirerent l'enfant qu'elle portoit depuis sept mois, et après le lui avoir présenté et l'avoir promené autour de la place, elles le précipiterent dans le bûcher. J'apercus, quelques tems après, quelques autres malheureux perdre la vie dans ces cruels tourmens, et je remarquai, plus particuliement, un jeune anglais, nommé *Tompson*, ami de M. Albink, que les sauvages prirent pour mon époux, ce qui les engagea

à l'attacher au poteau qui étoit voisin du mien, afin de me rendre, sans-doute, spectatrice de sa mort. Ce jeune homme, fort et vigoureux, que la vue du supplice rendoit furieux et désespéré, en ressentant les premieres étincelles du feu qui devoit le consumer, poussa un cri si terrible et si lamentable, qu'ayant réveillé tous mes esprits, je ressentis de suite une palpitation de cœur, je perdis l'usage de tous mes sens et je restai sans connoissance. *Simouraba*, qui observoit tous mes mouvemens, me voyant en cet état, et s'apercevant que les femmes sauvages approchoient le feu de mon poteau, s'élança vers moi, coupa les liens qui me tenoient attachée et m'emporta précipitamment dans sa cabane, oú il m'étendit sur ma natte, et fit tous ses efforts pour me rappeler à la vie, à l'aide de certaines liqueurs fortes, qu'il me fit

endre. Il y réussit, et ouvrant s yeux, j'eus peine d'abord à le connoître; mais, peu à peu, eprenant mes esprits, je fus, ans la plus grande surprise de ne retrouver sur mon lit, et de oir ce jeune sauvage empressé me prodiguer tous ses soins, vec un trouble, qui m'annonçoit 'amitié qu'il m'avoit si souvent nanifestée. Dans le premier mouvement je lui tendis la main, qu'il serra entre les siennes, et qu'il porta à sa bouche pour la baiser.

A peine étais-je un peu revenus de ma frayeur, que je vis entrer dans la cabane la mere et les sœurs de *Simouraba*. A leur aspect mon esprit se troubla, parce que je crus voir, en elles, les cruelles furies, qui avoient allumé le bûcher, qui avoit consumé les malheureux compagnons de mon infortune. *Simouraba* s'aperçut de mon émotion, et il n'eut rien de plus emprssé

pour le calmer, que d'engager sa famille à seconder sa bienveillance à mon égard. Mais comment aurois-je pu la croire sincere, cette bienveillance, lorsque je voyois encore sur le visage de ces sauvages les mêmes traits, avec lesquels ils avoient sans pitié exercé, en ma présence, les plus grandes cruautés, sur lesquels je venois de lire tous ce que la rage à de plus cruel et de plus terrible? Je ne pouvois m'empêcher de croire que leurs empressement pour me rappeller à la vie, n'étoit qu'un délai qu'ils vouloient donner à mon supplice; et dans cette cruelle persuasion je ne pus m'empêcher de m'écrier avec le transport de la douleur et du désespoir, ah! *Simouraba*, perfide *Simouraba*, par quel raffinement de cruauté as tu différé le supplice de la derniere victime de ta fureur? J'accompagnai ces reproches de torrents de larmes;

'ignorois alors tous les efforts
ue ce jeune sauvage avoit fait
our m'épargner un aussi triste
pectacle. C'est la coutume de ce
euple barbare, de faire périr,
ar le feu, les prisonniers qu'ils
ont dans les combats, et j'aurois
noi-même essuyé le même sort,
ans le choix que *Simouraba* a-
oit fait de moi pour son épouse ;
nais ce sauvage, en obtenant
na vie, n'avoit pu obtenir, des
Anciens de la nation, la faveur
le me dérober la vue de la scene
tragique qui venoit de se passer ;
ils avoient pour but, disoient-ils,
de m'accoutumer à ces sortes de
spectacles, de me faire partager
la haine qu'ils avoient contre leurs
ennemis, et enfin de me purifier,
auparavant d'entrer dans leur al-
liance. Malgré toute ces belles
promesses, faites par ces barbares,
c'en étoit fait de moi, si *Simou-
raba* n'eut éloigné les furies qui
avoient décidé ma mort et qui

ne voyoient, dans leur rage, que la perte de leurs maris et de leurs enfans, morts dans l'attaque de l'habitation de M. Albink.

Je ne me serois jamais figurée que pour être admise parmi ces barbares, et pour n'avoir plus rien à craindre de leur part, il m'eut fallut passer par une aussi rude épreuve. *Simouraba*, qui en étoit instruit, auroit bien voulu me le faire entendre, mais comme je n'entendois pas sa langue, il ne lui fut pas possible de me prévenir contre les alarmes que cette scene devoit me causer, et de m'épargner l'inquiétude et la douleur dans lesquelles elle m'avoit plongée. Il se tenoit toujours auprès de moi, en faisant tous ses efforts pour éloigner tout ce qui auroit pu m'affecter; mais plus je le regardois, plus je croyois reconnoître en lui un de mes bourreaux, sous le masque même de la bienveillance, et si, dans ce

noment, mes bras eussent pu
ervir ma colere et l'horreur qu'il
n'inspiroit, j'aurois exercé, sur
ui et sur moi, tout ce que la
vengeance et le désespoir m'au-
roient inspiré.

Les ténèbres de la nuit, aulieu
le mettre un terme à ces tristes
réflexions, ne firent que m'y livrer
encore d'avantage, ce qui épuisa
tellement mes esprits, que, le
lendemain matin, je ne pouvois
proférer une seule parole. Mes
hôtes fûrent bien surpris en me
voyant dans ce triste état. *Si-
mouraba* qui n'écoutoit que sa
tendresse, s'imagina que mes
défaillances ne provenoient que
du froid, et il courut au plus
vite chercher une couverture de
laine, qu'il mit sur mon corps,
pour me réchauffer. Les femmes
m'apporterent en même tems un
peu de soupe, dans laquelle elle
firent entrer de la moelle d'os,
qui lui donnoit un bon goût, et

que je pris avec plaisir. Elle répara un peu mes forces ; ayant fait réflexion ensuite à l'état de nudité auquel on m'avoit réduite, je demandai, par signes, à la mere et aux sœurs de *Simouraba*, mes jupes et mes autres habillemens ; elles comprirent parfaitement ma demande, et parûrent mortifiées de ne pouvoir y satisfaire. Elles me firent entendre que les sauvages, qui me les avoient enlevés, ne voudroient pas me les rendre. Cette nouvelle disgrace me causa beaucoup de peine, et je ne pus m'empécher de répandre un torrent de larmes. Je restai donc avec la seule couverture de laine, dont *Simouraba* m'avoit enveloppée, et comme sa famille n'étoit pas riche, j'étois encore obligée de la céder, pour servir de voile au canot, lorsqu'ils alloient à la chasse ou à la pêche, sur le lac qui étoit près du village.

Simouraba, toujours sensible

à mes peines, et attentif à fournir à mes besoins, ne put me voir plus long-tems dans une pareille détresse, et ce généreux sauvage voulut se condamner lui-même à la nudité, pour me revêtir de la peau d'ours qui le couvroit. Il l'ajusta un jour, à leur maniere, et vint obligeamment me l'offrir, en me priant, avec instance, de l'accepter. Quelque besoin que j'en eusse pour couvrir mon malheureux corps, je ne voulus jamais y consentir, et l'exposer ainsi lui-même à ressentir les injures de l'air. Il comprit les motifs de mon refus, et pour les rendre inutiles, il s'ajusta, dès le lendemain, un petit casaquin de plusieurs peaux de bêtes cousues ensemble, dont il se revêtit. Cet habillement lui tomboit à peine au milieu des cuisses, et dès qu'il l'eut mis, il vint dans cet équipage se présenter devant moi, tenant en main la peau d'ours,

qu'il se mit aussi-tôt en devoir de me mettre sur le corps. Quoique je fusse très touchée de la sensibilité de ce jeune sauvage, j'eus de la peine à me prêter à ses désirs, parce que le vêtement qu'il m'offroit étoit hideux et sale, et qu'il avoit par conséquent mauvaise odeur; mais enfin je cédai à ses sollicitations et à la nécessité, et, pour la premiere fois de ma vie, je revêtis mes membres délicats d'une mauvaise peau de bête sauvage. *Simouraba* me trouva si charmante avec ce nouvel ajustement, que pour me le témoigner il vint me donner un baiser, que je lui accordai plutôt par crainte que par amour; car depuis que je l'avois vu assister au malheureux auto-da-fé de mes compagnon d'infortunes, les feux que j'avois ressentis pour lui étoient bien ralentis. Malgré celà, j'aimois toujours à le croire moins coupable et moins barbare,

ur-tout depuis qu'il me faisoit
ntendre que je n'avois plus rien
 craindre de ses compagnons,
e qui me le faisoit regarder
omme mon appui et mon unique
éfensseur.

Au commencement du prin-
emps, lorsque le soleil eut fait
ondre les neiges, sous laquelle
 terre avoit été long-tems en-
évelie, la famille de *Simouraba*
 disposa à abandonner le village,
our chercher un autre lieu,
rès du lac, oú elle put profiter
e la belle saison, pour la chasse
t pour la pêche. En conséquence,
près nous être chargés du bagage,
ous traversâmes le bois, et nous
ous embarquâmes dans deux
anots, avec lesquels nous cô-
oyâmes, pendant quelques jours,
s bords du lac. Nous fûmes
encontrés, dans cette navigation,
ar quelques autres canots, rem-
lis d'Iroquois, avec lesquels nous
escendîmes sur le rivage, pour

faire chaudiere et nous divertir
Nous nous séparâmes ensuite, e
après avoir fait encore quelque
lieues, nous allâmes prendre terr
sur les bords d'une petite riviere
qui arrosait une vaste pleine ver
doyante et émaillée de fleurs
On y trouvoit, de distance e
distance, de charmants bosquets
qui rendoient ce lieu aussi agréa
ble qu'utile. Le gibier s'y trou
voit en abondance, et la rivier
fournissoit d'excellents poisson
Nos sauvages dresserent leurs ter
tes dans ce lieu, et, en peu d
jours, ils les remplirent du pro
duit de leur chasse et de leu
pêche.

J'ETOIS toujours tendremen
chérie de *Simouraba*. Je ne pou
vois m'empêcher de correspond
moi-même à l'amitié qu'il m
témoignoit; la reconnoissan
m'en faisoit un devoir. Je com
mençois à entendre leur langag
et je m'occupois, tous les jour

ı ménage avec les autres femmes.
ous ne fûmes pas long-tems
ıns être joints, dans ce lieu, par
ıe troupe d'Iroquois, qui vint
ıssi y débarquer et dresser ses
ıbanes auprès des notres. Leur
rivée fut annoncée par des cris
: joie et des chants très bruyants,
ısuite on se donna des repas et
's fêtes. J'étois la seule de la
oupe, qui ne prenois pas de
aisir à tous ces divertissemens,
ırce que je les avois vus, presque
ıujours, suivis de scenes tragi-
ıes et funestes.

Le lendemain de l'arrivée, tous
s sauvages s'étant assemblés dans
. cabane la plus spacieuse, ils
: couvrirent tous de plumes, de
:rles et d'autres colifichets, les
mmes même prirent part à cette
ıascarade, et c'étoit à qui se
ırpasseroit, dans ce ridicule et
izarre ajustement; *Simouraba*,
ıtr'autres, s'étoit tellement défi-
ıré, que je ne le reconnus pas,

lorsqu'il entra dans la cabane et qu'au lieu de lui faire accueil comme à l'ordinaire, je frémis au contraire, en le voyant appro-cher. Il en parut d'abord surpris mais s'étant imaginé que son dé-guisement en étoit la cause, i s'approcha de moi, en me ten-dant la main, pour me rassurer il vint même me donner un baiser en m'assurant que je n'avois rie à craindre de cet appareil, qu je devois, au contraire, prendr part à leurs plaisirs, et m'juste moi-même, comme je venois d voir toutes les autres femmes, afi de paroître comme elles, ave grâce, à l'assemblée. Comme i vit que je paroissois indifférent à ce qu'il me disoit, il prit me mains, avec tendresse, il me le serra dans les siennes, et fini par se jetter entre mes bras, ave de vifs transports d'amour. J reçus, en ce moment, ses témoi-gnages de tendresse, autant pa

rainte que par tout autre motif,
ar sa figure et son maintien
toient si dégoûtans et si effroya-
les, que je ne pouvois m'accou-
umer à le regarder sans effroi;
nais lui, qui s'imaginoit, au con-
raire, que l'état, dans lequel il
'étoit mis, devoit me faire beau-
coup de plaisir, au lieu de m'a-
armer, s'approcha encore une
seconde fois, pour me protester
de son attachement inviolable,
en m'invitant de mettre un terme
à mes craintes, et m'assurant
que tout cet appareil ne se faisoit
que pour honorer le jour de notre
union. Je pâlis à cet aveu,
par la crainte de me voir, pour
toujours, unie à ce sauvage, sans
espoir de voir finir ma captivité;
et l'impression, qu'il me fit, m'ar-
racha un torrent de larmes. Il
en fut déconcerté, et la prompti-
tude avec laquelle il sortit de la
cabane, sans me dire un mot,
me fit croire que je venois de

derdre, tout-à-fait, son estime et son amitié.

Ce départ précipité renouvella toutes mes alarmes et je me crus encore une fois perdue. La mere et les sœurs de cet indien, qui rentrerent, un instant après, me confirmerent dans ce cruel soupçon, par l'air sérieux et le dédain qu'elles affecterent en m'abordant. Je crus leur faire rompre le silence, en leur faisant compliment sur leur nouvel ajustement, ce que je savois bien leur faire beaucoup de plaisir; mais je n'eus pas plutôt fini, que la mere de *Simouraba* me lança un regard menaçant, qui me fit frémir, en me disant, avec un ton très dur, que toutes ces fêtes n'avoient été faites que pour moi, que si je différois de répondre à leurs bienfaits, je devois m'attendre d'éprouver le même sort que mes compagnons; et pour confirmer d'avantage ses menaces,

elle prit en main un charbon enflammé, qu'elle approcha de moi et sur lequel elle souffla de toute sa force, jusqu'à en faire sauter les étincelles à mon visage.

Simouraba, dans ce moment, se présenta devant moi, je lui tendis les mains et je le priai de me secourir. Il fut sensible à ma douleur et à l'état humiliant dans lequel il me vit réduite, il me fit entendre cependant, avec douceur, que je ne devois pas différer d'avantage de répondre à ses vœux et à ceux de sa famille. Je reconnnus alors, qu'étant devenue l'esclave de ce peuple, je ne pouvois plus, sans compromettre mes jours, contrarier les vues, quils avoient formées sur moi, et j'abandonnai enfin mon corps aux femmes, qui l'ajusterent, ou plutôt le défigurerent, à leur fantaisie, mais d'une maniere si indécente, que je ne pourrois, sans rougir, en faire le détail. *Simou-*

raba fut enchanté, quand il me vit dans ce ridicule équipage ; il me prit les mains et me conduisit dans la cabane, oú étoient assemblés les anciens, et nous fûmes suivis par un grand nombre d'autres sauvages, qui faisoient un tintamarre effroyable.

Nous fûmes reçus, dans la cabane avec des claquements de mains. Presqu'aussitôt un des plus anciens, après nous avoir serré les mains, à *Simouraba* et a moi, tira, d'une boîte, un ample collier de perles orné de plumes, et le mit, au cou de *Simouraba*, en marmottant quelques paroles ; *Simouraba* le passa ensuite au mien, de maniere qu'il renfermoit nos deux têtes ; cet espece de jongleur fit ensuite trois tours, autour de nous, en chantant et battant, l'une contre l'autre, deux baguettes d'os ; il nous retira ensuite le collier et prit un long calumet, dans lequel il fu-

a le premier, *Simouraba* et moi
ous y fumâmes ensuite; enfin tou-
e la famille, par droit d'ancien-
eté, et tous les convives firent la
nême cérémonie. Quand elle fut
chevée, tous les sauvages ne
'occuperent plus, le reste du
our, qu'à boire, manger, chan-
er et se divertir. Vers le soir,
e jongleur me prit par la main,
ne la serra et suivi de *Simou-
raba* et de toute la troupe, il
me conduisît dans la cabane, qui
nous étoit préparée, et se re-
tirant ensuite, il me laissa
seule avec ce sauvage, qui s'ap-
procha ausitot de moi, avec un
air tendre et passionné. Je péné-
trai son dessein, j'en frémis; un
tremblement subit saisit mes sens,
et je tombai sur ma natte, pres-
que sans connoisance. Je ne revins
à moi, que pour voir son triom-
phe et ce que je regardois com-
me mon déshonneur. Je voudrois
pouvoir me cacher à moi-même

cet instant fatal. Le ciel m'est témoin que ce fut la violence et la crainte, plutôt que l'amour, qui me rendirent l'épouse de *Simouraba*.

Ce jeune-homme, depuis cet instant, me combla de caresses et de témoignages de la plus tendre affection. Elle exigoit du retour de ma part; il étoit sauvage, il est vrai, mais suivant les loix de ces peuples, il n'en étoit pas moins mon époux, et comme tel, je lui devois de l'amitié, de la complaisance et des égards. Je tâchois de pourvoir à ses besoins autant qu'il m'étoit possible. L'attachement, que nous avions l'un pour l'autre, rendoit notre union aussi heureuse qu'elle pouvoit l'être. Quoiqu'il eut tout au plus dix-huit ans, ses soins et sa vigilance pourvoyoient à toutes mes nécessités, et en partie, à celles de sa famille, dont je partageois les soins domestiques, autant qu'il m'étoit possible.

SIMOURABA, dont le caractère
e démentoit pas, quoiqu'il fut de-
venu mon maître, suivant les loix
le cette nation, et que je fusse
on esclave, ne continuoit pas
moins à me prodiguer ses soins,
et les preuves de sa tendresse.
Elles augmenterent encore, quand,
au bout de dix mois, je lui eus
donné un fils, qui vécut peu,
à la vérité, mais qui donna à
mon jeune époux l'espérance de
voir bientôt grossir sa famille,
que les calamités de la guerre,
avoient beaucoup diminuée.

IL y avoit déjà quatre ans,
que j'étois parmi ces sauvages,
lorsque des officiers françois,
arriverent à notre village, dans la
vue de solliciter de la nation
Iroquoise, leur alliée, des hom-
mes, pour faire la guerre aux
anglais, leurs ennemis communs.
Sur leur invitation, les anciens
s'assemblerent et délibérerent,
d'acquiescer à la demande du gou-

verneur-général du Canada. *Simouraba*, plein de courage et de valeur, fut un des premiers, malgré son attachement pour moi, à se présenter pour cette expédition; et il se disposa à aller, devant le gouverneur-général, passer la revue, avec ses compagnons, comme il est toujours d'usage de le faire, avant de commencer une campagne. Cet officier les reçoit alors, avec beaucoup de cérémonie et de complimens; et c'est dans cet instant, qu'il leur fait des présens pour les encourager, et qu'il leur donne les armes, qui leur sont nécessaires.

Cette circonstance ne pouvoit être plus favorable, pour recouvrer ma liberté. J'en conçus aussitot le dessein, et je me proposai de mettre tout en usage, pour le conduire à sa fin. J'usai pour cet effet, de ruse et de disimulation, pour mieux tromper la fran-

chise et la crédulité de *Simouraba*. Je redoublai de soins et de tendresse pour lui. Je faisois, devant lui, l'éloge de ses vertus, vantant ses exploits guerriers, et ses talens pour la chasse et pour la pêche, ce qui flattoit infiniment ces peuples, mais sur-tout, je lui parlois des douceurs, que je commençois à goûter dans la vie, que je menois et que je me proposois de mener toujours avec lui, douceurs que je préférois à toutes celles, que j'avois goûtées auparavant dans la vie civile.

Le pauvre *Simouraba*, qui ne croyoit pas que je fusse capable de le tromper, se laissa prendre au piége, et il m'accorda la permission de l'accompagner jusqu'à Mont-Réal, oú étoit M. de Vaudreuil, Gouverneur-général; c'étoit tout ce que je désirois.

Quoique *Simouraba* fut digne d'être aimé, je ne pus sacrifier à l'amour, que j'avois pour lui

les charmes attrayants de la liberté ; sur-tout en réfléchissant sur la vie errante et malheureuse, que j'avois à passer dans ces forêts, parmi un peuple assez bienfaisant, il est vrai, mais cruel dans ses vengeances et dont la barbarie s'étoit manifestée, plusieurs fois, sous mes yeux, de la maniere la plus atroce ; barbarie, dont j'avois été sur le point d'être moi-même la victime, et à laquelle je ne pouvois même me flatter d'échapper par la suite, si j'avois le malheur de perdre mon époux.

Il n'y avoit plus d'ailleurs que l'amitié et la reconnoissance, qui m'attachassent à *Simouraba* ; les liens du sang, qui m'auroient fait passer par-dessus toute autre considération, pour rester avec cet indien, venoient d'être rompus, par la mort de deux enfans, que j'avois eus de lui. J'aimois *Simouraba*, et je l'aime encore ;

ais dans l'état oú je me trou-
ois, n'ayant contracté d'alliance
vec lui, que par terreur et par
ontrainte, je crus devoir préférer
cet attachement, les douceurs
e la liberté et les agrémens de
vie civile. Voyant l'occasion
ui se présentoit, je ne balançai
onc plus, et je profitai de la
onfiance, que j'avois inspirée à
e sauvage, pour m'exempter de
artager, avec lui, les désagré-
nens, les fatigues et les dangers
e la vie errante de ces peuples.

J'ai dit, ci-dessus, que la
amille de *Simouraba* étoit pau-
re; quelque fois même, nous
nanquions du nécessaire; motif
e plus, pour m'engager à l'aban-
lonner. Cette détresse désoloit
Simouraba, et ce fut peut-être
a premiere cause qui l'avoit dé-
idé de suite à s'enrôler au nom-
ore de ceux qui devoient aller
u secours des français, dans
l'espoir de faire du butin, et de

pouvoir me procurer, à l'avenir, plus de douceurs. Une des causes de cette détresse étoit l'obstination de sa famille, à passer l'hiver dans le même canton, où la chasse, qui fait le principal revenu de ces peuples, devenoit d'année en année, moins considérable et moins profitable.

ENFIN une fête lugubre, accompagnée de cris de mort, annonça le départ des guerriers, pour Mont-Réal, à la grande satisfaction de *Simouraba* et de moi. Nous nous réunîmes au nombre de quarante-deux; et après onze jours de marche, pendant lesquels nous essuyâmes bien de la fatigue, étant obligés de porter ce qui nous étoit nécessaire, nous vînmes dresser nos cabanes sur la rive gauche du fleuve, en face de la ville.

LE lendemain, au soleil levant, les guerriers, après s'être barbouillé le visage et s'être emplumassés,

e rendirent à Mont-Réal, où ils rriverent, sur les neuf heures, n présence d'un peuple immense, ue la curiosité avoit attiré pour es voir. Étant descendus à terre, es hommes allerent faire visite u général, et les femmes, dont 'étois du nombre, fûrent comnises à la garde des canots. J'afectois de parler anglais à tous eux que la curiosité engageoit en approcher; mais le premier our et les deux suivants, je ne rouvai personne qui y fit attenion J'avois soin, étant de retour sur l'autre rive, de tout préparer pour le soupé de *Simouraba*; et e lui faisois entendre que j'avois eu les plus vives inquiétudes, pendant son absence, afin d'affermir de plus en plus sa confiance.

Étant retournés, le quatrieme jour, à la ville, pour recevoir les présens, qu'on devoit leur faire, un Canadien vint m'aborder, en me parlant iroquois, et comme

il s'aperçut que j'avois peine à lui répondre en cette langue, il me reconnut pour étrangere : il me demanda, avec affabilité, de quelle nation j'étois, et si j'étois mariée, je lui dis que j'étois anglaise ; j'ajoutai, en poussant un profond soupir, que j'avois le malheur d'être unie à un sauvage. Je lui racontai, en peu de mots, de quelle maniere j'avois été enlevée, les dangers que j'avois courus, chez les Iroquois, pendant mon séjour parmi eux, et je finis par le conjurer, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de mes malheurs, et de me procurer ma liberté; ce généreux français ne me répondit rien ; mais en me quittant, je m'aperçus, aux traits de son visage, que j'avois ému sa sensibilité. En effet il revint, un instant après, avec deux de ses amis, dont l'un, en m'abordant, me salua en anglais. En l'entendant parler, je fus si saisie

ıisie, que je pus à peine lui
épondre. Mon cœur flottoit en-
re l'espérance et la crainte; mais
es larmes, qui sortirent de mes
eux, en abondance, lui expri-
ıerent, avec plus d'énergie, ce
ue je sentois, dans cet instant.
l me demanda alors, si je vou-
ois être libre; je lui répondis
ue c'étoit l'unique bien, que je
ouhaitois. Eh bien! me dit-il,
l n'y a pas un moment à perdre;
endez vous promptement à la
orte du général, sous prétexte
l'y chercher votre mari; je vais
n'y rendre moi-même, par une
utre rue, dans la crainte de
lonner des soupçons aux sauvages,
lont Mont-Réal est rempli. Je
uivis son avis, et en arrivant à
a porte du château, j'y rencontrai
nes trois bienfaicteurs, qui m'y
ttendoient déjà. Aussitôt que je
arus, un d'entr'eux me prit par
a main et me fit entrer prompte-
ment, avec lui, dans une chambre

retirée, pendant que les deux autres avoient l'œil aux sauvages, dont il étoit intéressant pour nous de détourner l'attention.



Miss Owliam quitte les Iroquois, à Mont-Réal. Elle part pour Québec. Son séjour dans cette ville, jusqu'à son départ pour Gaspé.

Je ne fus pas plutôt enfermée, dans la chambre, oú on m'avoit fait entrer, que mes bienfaicteurs, firent venir deux femmes, avec de l'eau, du linge et des habillemens, à la française, ensuite ils se rétirerent en leur ordonnant de me laver et de m'habiller.

Quelque temps après, l'un d'eux rentra dans la chambre, avec un jésuite et un jeune homme,

qui m'apporta à manger. Lorsque j'eus pris quelque chose, ce religieux voulut savoir les circonstances de mon enlèvement par les Iroquois, et tout ce qui m'étoit arrivé, pendant mon séjour chez ce peuple. Je satisfis sa curiosité, sans lui rien déguiser. Il parut content de mon récit et de ma franchise, et il me conduisit devant le gouverneur-général, qui me reçut très-bien, et m'assura qu'il étoit très-aise d'avoir contribué à ma liberté, n'étant pas née pour être l'esclave et l'épouse d'un sauvage. Au sortir de cette audience, le jésuite me reconduisit dans mon appartement, oú il m'engagea de prendre quelques heures de repos, parce qu'il avoit résolu de me faire passer, avec lui, à Québec, et que nous devions partir, avant le jour.

Aussitôt qu'il m'eut laissée seule, je me jettai sur mon lit, pour

reposer; mais mon esprit étoit si occupé du changement, qui venoit de se faire, dans ma situation, qu'il ne me fut pas possible de fermer l'œil. Mes premieres réflexions se tournerent vers *Simouraba*, ce fidelle et tendre sauvage, à qui j'avois été redevable de la vie, et que je venois d'abandonner, après avoir si cruellement trompé sa confiance. Il me sembloit le voir, tantôt me reprocher mon inconstance et mon ingratitude, tantôt, se livrer à tous les emportemens de la vengeance et de la jalousie, faire mille imprécations contre moi, me menacer du sort le plus rigoureux, si jamais je retombois entre les mains de sa nation. Un instant après, je me reprochois de l'avoir soupçonné de ces excès de fureur; je me rappellois sa générosité, sa bienfaisance et sa sensibilité; et je me persuadois que, quelque coupable, que je

fusse à ses yeux, il ne seroit jamais cruel, à mon égard; et je fus convaincue, bientôt après, que je lui avois rendu justice.

Je l'avoue, je ne pouvois l'abandonner sans regret, et j'avois besoins pour me détacher de lui, de me remettre, devant les yeux, la férocité de ce peuple, et les cruautés, auxquelles je l'avois vu, lui-même, participer, à mes yeux. Ce souvenir dégoûtant, balançoit le penchant que m'avoient donné, pour lui, ma reconnoissance et même les nœuds qui nous avoient unis, et sembloit diminuer, à mes yeux, l'odieux de ma perfidie. Accablée par tous ces sentimens contraires, je m'assoupis enfin, un peu; mais à peine avois-je commencé à m'endormir, que j'entendis frapper à ma porte. Je me levai, pour l'ouvrir; on me dit de me tenir prête, parce que l'heure d'embarquer s'approchoit. Lorsque je fus ha-

billée, je passai dans la chambre voisine, oú étoit le pere *Velte*, (c'étoit le nom du jésuite) avec quelques matelots, pour m'attendre. Nous fîmes un léger déjeûné, ensuite on m'enveloppa dans un ample manteau, et les marins nous conduisirent, le pere et moi, à bord d'une goëlette, qui, dès que nous fûmes embarqués, mit à la voile et dirigea sa route sur Québec, oú nous arrivâmes, après six jours d'une heureuse navigation.

Ma captivité et ma délivrance fûrent bientôt connues des gens de l'équipage. Un jeune timonier, sur-tout, y parut très sensible. Il m'en fit un jour l'aveu, avec un air si humble et si tendre, que je ne pûs m'empécher de lui en témoigner ma reconnoissance; l'habitude me fit lui tendre la main, comme chez les sauvages, en signe d'amitié; il l'a saisit et la porta à sa bouche, comme

our la baiser ; ce qui m'engagea
la retirer, au plus vite, m'a-
ercevant, un peu tard, que
e mouvement ne partoit que de
amour, qu'il avoit conçu pour
oi ; sentiment, dans lequel je
'étois plus novice.

Le lendemain de notre arrivée
Québec, le jésuite me présenta
M. de *Pontbriant*, évêque de
Québec, en me recommandant
sa générosité et à sa bienveil-
ance. Ce prélat me reçut, avec
on affabilité ordinaire, et il me
it entendre qu'il prendroit soin
le moi, si je me trouvois disposée
correspondre à ses vues, en
embrassant la religion romaine,
et que pour cet effet il me feroit
entrer, parmi les pensionnaires,
chez les religieuses Ursulines,
afin de me faire instruire des
dogmes de cette religion, qui
mettroit le sceau à mon bonheur,
pour le présent et pour l'avenir.

J'étois bien éloignée de con-

trarier ses sentimens ; j'avois reçu des leçons de docilité et de soumission, pendant les quatre années, que j'avois été obligée d'obéir aux caprices et aux volontés des sauvages que je venois d'abandonner ; et pour lui témoigner, plus vivement, mon dévouement entier à ses intentions, je me jettai à ses genoux, en lui assurant que j'étois disposée à faire absolument tout ce qui lui seroit agréable.

Cette humble soumission plut à l'évêque ; il avoit, d'ailleurs, l'ame compatissante et sensible. Tout fut réglé, sans perdre de temps, pour m'obtenir une place, chez les Ursulines, oú j'entrai, dès le même soir, sous la conduite du pere *Velte*. La sœur Sainte Agnès, prieure de cette maison, qui étoit prévenue de mon arrivée, me reçut au parloir, suivie de toutes les dames de la communauté, et des pen-

sionnaires, qui me firent toutes l'accueil le plus agréable et le plus flatteur.

Le pere jésuite, qui ne manquoit pas d'éloquence, parla à la communauté, d'une maniere trés pathétique, sur les dangers et les vicissitudes de cette vié, en leur faisant une peinture si touchante des malheurs que j'avois éprouvés, dans un âge aussi tendre et presque au sortir de l'enfance, qu'il toucha le cœur de toute l'assemblée, et qu'il ne termina que parce que les larmes, qu'elle versoit, ne lui permirent plus de continuer.

En entrant dans cette maison, je ressentis une joie parfaite; les soins et les égards, les plus marqués, m'étoient prodigués par toutes celles qui l'habitoient; et fortifiée, chaque jour, par les instructions, que je recevois du pere *Velte*, il me sembloit que rien ne pouvoit rendre mon

sort plus doux et plus agréable.

Quelques jours après mon entrée, il me fit part de la lettre suivante, qu'il venoit de recevoir d'un de mes libérateurs de Mont-Réal. » Sitôt votre départ, j'ai » eu la curiosité d'aller voir, sur » la rive, le canot, d'où avoit » débarqué la charmante captive, » que vous avez tirée des mains » des Iroquois. J'y ai trouvé beau- » coup de sauvages assemblés, » très-inquiets de ce qu'elle étoit » devenue. Au fond du canot, » on m'a fait remarquer le sau- » vage qui étoit son mari; il » avoit l'air triste et abbattu. Son » chagrin étoit concentré, on ne » lui entendoit que pousser, de » temps en temps, de longs sou- » pirs, et tandis que ses cama- » rades poussoient des cris épou- » vantables de vengeance et de » mort, lui seul ne manifestoit » sa peine, que par son silence » et par ses pleurs ». La lecture

le cette lettre, je l'avoue, m'arracha encore des larmes; elle me persuadoit, plus que jamais, de la sincerité de l'attachement de *Simouraba*, et redoubloit l'estime qu'il m'avoit inspiré pour lui.

Il y avoit déjà près de six mois que j'étois au couvent des Ursulines. J'avois appris assezde français, pour entendre les instructions qu'on me faisoit; et on me disposoit à recevoir les sacremens de l'égliseromaine. Rien, en ce moment, ne pouvoit égaller mon bonheur, lorsque je comparois mon état actuel, à celui dans lequel j'avois été, pendant quatre ans, parmi les sauvages; mes vœux les plus ardents, alors, étoient de couler, en paix, le reste de mes jours, dans cette maison, lorsque, pour mon malheur, la police de Québec y fit renfermer, pour cause de mauvaise conduite, une femme,

qu'on nommoit Gabrielle Siralla.

Aussitôt que cette femme y fut entrée, elle mit en œuvre tout ce que la ruse put lui suggérer, pour se gagner les bonnes grâces de la maison. En conséquence, elle avoua, avec une feinte humilité et avec toutes les apparences d'un sincere repentir, toutes ses foiblesses, et en fit une confession générale. Elle parvint ainsi, par supercherie, à gagner la bienveillance des religieuses, qui ne manquerent pas de faire répandre, dans toute la ville, le bruit de sa prétendue conversion, espérant en retirer un avantage, par le nombre des pensionnaires, que cet heureux évênement pouvoit augmenter. Elles fûrent tellement la dupe de cette fourberie, qu'elles permirent à la nouvelle convertie, de passer quatre heures par jour, avec les pensionnaires, et même de voir quelques amies au parloir.

La dame Siralla, dès notre remiere entrevue, parut s'attacher singulierement à moi. Elle ne marqua la plus grande sensibilité, sur les malheurs que j'avois éprouvés, et le récit que je lui en faisois, lui tiroit, à chaque fois, les larmes des yeux. Elle s'offrit, par pure amitié, à ce qu'il me parut, à m'apprendre, plus parfaitement, la langue française; mais dans la réalité, c'étoit pour découvrir le fond de mon ame, et pour me lier de plus en plus à elle. Je ne pénétrai pas ces motifs, et je m'attachai à lui témoigner toute ma reconnoissance, que je ne crus pouvoir mieux lui prouver, qu'en me dévouant absolument à toutes ses volontés; dévouement, dont elle sut profiter très-adroitement.

Lorsque Gabrielle s'aperçut que la communauté étoit entierement persuadée de sa prétendue conversion, elle obtint facilement

l'entiere liberté d'aller et d'agir dans tout le couvent, comme les autres pensionnaires, et elle épia la circonstance favorable, pour en sortir. Elle ne tarda pas à se présenter; environ au primtemps de l'année 1755, son pere se dît dangereusement malade et sollicita, de la police, la permission de retirer sa fille du couvent, pour prendre soin de lui. Ces motifs étoient trop pressants, pour la lui refuser; en conséquence, Gabrielle sortit du couvent, pour se rendre auprès de son pere. Ce fut dans ce moment, qu'elle poussa l'hypocrisie jusqu'au bout. Elle parut ne prendre congé de la communauté que par force; elle répandit beaucoup de larmes, pour mieux tromper la crédulité des religieuses; elle les assura qu'il ne falloit rien moins, qu'un motif aussi pressant et la tendresse qu'elle devoit à l'auteur de ses jours, pour

quitter si précipitemment une maison, où elle avoit recouvré la paix de l'ame, et elle leur fit promettre de la reprendre, aussitôt que son pere seroit rétabli, en leur demandant la permission de venir souvent leur rendre visite, ainsi qu'aux pensionnaires, avec qui elle étoit plus intimement liée, parmi lesquelles, je fus nommée la premiere. Madame la prieure, et les autres religieuses, séduites par les fausses apparences, promirent à Gabrielle tout ce qu'elle leur avoit demandé; ce qui lui donna la facilité de me venir voir et de m'entretenir, toutes les fois qu'elle le jugeoit à propos, faisant servir de prétexte à ses fréquentes visites, la tendre amitié, qu'elle avoit conçue pour moi, et le désir de me perfectionner, dans la langue française.

La maladie, feinte ou réelle, de son pere n'eut pas de suites

fâcheuses ; mais il éprouva une longue convalescence, pendant laquelle, sa fille, qui ne l'abandonnoit pas, recommença à attirer, chez elle, de jeunes libertins, comme elle avoit fait par le passé, parmi lesquels, se trouverent plusieurs officiers de marine, et entr'autres, un certain Montresor, qui avoit resté trois ans à Liverpool, en Angleterre, pour apprendre la langue anglaise.

Comme Gabrielle avoit reçu pleine liberté, comme je l'ai dit ci-dessus, de voir seule, au parloir, toutes les pensionnaires de la communauté, oú j'étois, elle fit adroitement, avec moi, tomber la conversation sur ce jeune homme. Elle m'en parla, comme d'un jeune officier anglais, de sa connoissance, qui se disoit être de Liverpool et connoître parfaitement ma famille. Ce début étoit très propre à exciter ma curiosité. L'artificieuse Gabrielle profita de

la circonstance, pour commencer à mettre à exécution le projet qu'elle avoit formé, de me faire abandonner ma retraite et de me faire embrasser la vie licencieuse, qu'elle menoit, à Québec. Elle ne m'entretint, à cet effet, que du jeune anglais, et du désir ardent qu'il avoit de me connoître et de me parler de ma famille. Elle parvint insensiblement, par l'idée avantageuse, qu'elle m'en donna, à me faire naître, pour lui, des sentimens, qui m'étoient inconnus, depuis que j'avois quitté *Simouraba*. Elle s'en aperçut à l'instant, et pour les fortifier, elle me proposa de me ménager, ainsi qu'à lui, le plaisir de nous voir. J'eus la foiblesse d'y consentir, et ce fut, pendant une messe, que je le vis, pour la premiere fois, m'étant placée, à cet effet, ainsi que lui, de maniere à ne pas nous tromper. Au premier coup d'œil, je fus en-

chantée du jeune anglais; il me parut charmant; un sourire et un signe de tête, qu'il me fit à propos, acheverent de faire naître dans mon cœur, des sentimens, que le réçit de Gabrielle y avoit déjà fait germer.

Elle vint au couvent, le soir même, et n'eut rien de plus empressé que de me parler du jeune cavalier. Je voulus feindre l'indifférence, au premier abord, mais elle s'aperçut de mon trouble, et me dit, avec cet air d'enjouement, qui lui étoit naturel: avouez, ma chere, que votre concitoyen est adorable. Eh bien! ajouta t'elle, dès l'instant qu'il vous a vue, vous avez captivé son cœur, et je viens vous dire, de sa part, qu'il ne dépend que de vous, de voir votre destinée unie à la sienne, et de rentrer, avec lui, sous peu de temps, dans le sein de votre patrie et de votre famille. Elle me fit

ensuite un portrait affreux de la vie monastique et des désagrémens du cloître, qu'elle mit au-dessus même de ceux de la cabane de *Simouraba*. Vous vous êtes crue esclave parmi les Iroquois, me dit elle, et vous vous imagineriez trouver votre liberté, dans un couvent ? Désabusez-vous, ma bonne amie, rompez, au plus vite, les liens terribles, par lesquels on cherche à vous enchainer. Le nœud n'est pas encore indissoluble ; ne souffrez pas qu'il le devienne ; gardez-vous de prêter l'oreille aux propos hypocrites et aux persuasions fanatiques de ces femmes, qui veulent vous séduire, au nom d'un Dieu, bon et juste, qui a accordé à l'homme, la liberté, comme un de ses plus précieux avantages.

Ce discours fit sur moi une telle impression, que je restai interdite, sans pouvoir lui répondre. Gabrielle profita de mon trouble,

et elle tira, de sa poche, un billet du jeune officier, écrit en anglais, en me disant : prenez ce papier et le lisez ; pour moi, je n'y comprends rien. La curiosité, si naturelle à notre sexe, me fit ouvrir le billet, avec précipitation. J'y lus la déclaration de l'amour le plus tendre et le plus passionné. Gabrielle, qui observoit tous les mouvemens, qui se passoient dans mon ame, me dit : vous pâlissez, ma bonne amie, y auroit-il quelque chose dans cet écrit, qui put vous allarmer ? Rassurez-vous ; j'oserois répondre des sentimens de celui qui vous l'envoye. Satisfaites les vœux ardens, qu'il a de vous entretenir, en lui accordant une entrevue, au parloir. Je me charge de tout ménager, à cet effet, et d'écarter la moindre défiance, de la part des béguines. Je ne lui répondis rien, et elle continua, en disant : vous y consentez, sans-doute ?

sans la foiblesse de ne lui pas dire, non, et un certain mouvement de tête, que je fis même alors, presque involontairement, lui fit entendre que je n'en serois pas fâchée. Elle me quitta, en ce moment, en fixant notre entrevue, au lendemain, vers le premier son des vêpres de la communauté.

Lorsque je fus seule, mon esprit, en contradiction avec mes sens, se livra à mille reflexions, sur ce qui venoit de se passer. D'un côté je craignois de contracter quelque engagement, contraire aux vues, que j'avois formées, de rester dans le couvent et de devenir, encore une fois, la victime de quelques évênemens malheureux, en rentrant dans le monde; de l'autre, je ne voyois rien de très criminel, dans l'entrevue, que Gabrielle m'avoit proposée; je m'imaginois, que, n'y ayant donné qu'un consentement tacite, elle ne pouvoit

me compromettre ; j'étois leurs très-curieuse de m'en... tenir de mon pays et de ma famille, avec un homme de ma nation. Ce dernier motif acheva de lever tous mes scrupules, et je me rendis au parloir, à l'instant fixé, oú je trouvai Gabrielle et le prétendu anglais, travesti en dévote. Après que celle-là eut plaisanté, d'une maniere très-enjouée, sur le ridicule costume de son ami, elle nous laissa la liberté de parler en anglais. Notre premier entretien roula sur la ville de Liverpool et ses environs, et ensuite, sur l'état de ma famille, dont Gabrielle l'avoit parfaitement instruit, sur ce que je lui en avoit dit au couvent. Enfin ce jeune homme termina par me faire l'aveu de sa tendresse, et du feu dont il me dît qu'il brûloit pour moi. Je lui répondis, avec un trouble, qui marquoit ma surprise, que je ne pouvois,

sans me compromettre, recevoir l'aveu, qu'il me faisoit, dans la maison que j'habitois et dans ma situation actuelle; et après les avoir salués, tous deux, je me retirai précipitamment dans ma chambre.

Cette démarche déconcerta un peu, Gabrielle; elle s'aperçut qu'elle avoit un peu trop brusqué les choses; mais aulieu d'abandonner son projet, elle ne fit que rêver aux autres batteries, qu'elle pourroit mettre en usage, pour me réduire. La réussite n'étoit pas difficile; car, je l'avoue, ce jeune homme avoit fait sur mon cœur l'impression la plus profonde. Je ne leur eus pas plutôt tourné le dos, que j'en conçus, même, le plus grand regret, et une réprimande sévere, que me fit, dans ce moment, la mere Sainte-Agnès, sur un petit différend, que j'avois eu avec une pensionnaire, qu'elle protégeoit,

me rappella, dans l'esprit, tout ce que m'avoit dit Gabrielle, sur les désagrémens du couvent; ce qui, joint aux charmes de mon jeune amant et aux avantages, que me faisoit entrevoir mon union future avec lui, me décida à entendre, plus favorablement, Gabrielle, lorsqu'elle viendroit m'en parler.

Comme, de son côté, elle ne vouloit pas lâcher prise, elle revint, au bout de deux jours, au parloir; et ayant fait tomber l'entretien, sur notre derniere entrevue, elle me reprocha mon incivillité et l'humeur que j'avois fait paroître, en me relevant les charmes, la fortune et la tendresse du prétendu anglais, et elle me fit convenir de l'impression, que ce jeune homme avoit faite sur mon cœur, et des torts, que j'avois eus, envers lui et envers elle.

L'aveu fatal, que cette femme intrigante venoit de tirer de moi

lui fit enfin former le dessein de me tirer au plutôt du couvent, à quelque prix que ce fut; de maniere cependant, à ne pas la compromettre, elle-même; et de donner, pour cet effet, une tournure à ma sortie, telle, que la communauté et mes bienfaicteurs crussent que j'avois, moi-même, donné les mains à mon évasion; et que n'intéressant plus personne en ma faveur, je n'eusse plus qu'elle, à qui avoir recours. Elle imagina, pour cet effet, une ruse infernale; elle se mit au lit, et affecta d'être attaquée d'une maladie grave et dangereuse. Sur ses dépositions, les médecins, même, la crûrent en danger. On appella un confesseur, qui fut trompé ainsi qu'eux; elle fit, à celui-ci, la confidence de ses dernieres volontés, qui consistoient, à faire un legs, de conséquence, à la jeune anglaise, qu'elle avoit particulierement

connue aux Ursulines, à Madame Sainte-Agnès, &c. en lui faisant entendre qu'il ne seroit pas oublié. Le confesseur, rempli de cupidité, n'eut rien de plus empressé, que d'en faire part à la communauté, qui, aussi intéressée que lui, croyoit déjà disposer de la fortune de Gabrielle. Le nom de cette seconde Magdelaine devoit déjà être écrit, en rouge, dans le calendrier de ces religieuses et pour entretenir ses pieuses et saintes intentions, Mademoiselle *Owliam* fut priée de se rendre, sans retard, chez son amie, tant pour recevoir ses derniers soupirs, que pour surveiller toutes les personnes qui l'approchoient, afin que rien n'échappat à leur avidité. Gabrielle, qui les connoissoit, s'en étoit doutée, et elle me reçut chez elle, avec la plus vive joie, et me réitéra les promesses qu'elle avoit faites au confesseur, en présence de ceux qui m'avoient

accompagnée. Ceux-ci ne manquerent pas d'en rendre compte, de suite, à la communauté, qui formoit, sans-doute, déjà des vœux pour le prompt départ de Gabrielle, pour l'autre monde; d'autant plus qu'il ne s'agissoit de rien moins, que de sa garde-robe entiere, qui étoit considérable, et sur laquelle on devoit payer ma dot. Le confesseur, avide, comme tous ceux de son état, ne quitta le chevet de la malade, qu'après l'assurance formelle, que sa portion étoit arrêtée et que je le ferois avertir de se rendre, après son dernier soupir, pour la recevoir. Pendant tout ce temps, les bonbons et les sucreries tomboient en abondance, de la communauté, chez Gabrielle, dont on croyoit, à chaque instant, apprendre la mort. Espoir qui fut bien trompé, comme on va le voir.

LE jour même de mon arrivée,

chez elle, vers le soir, j'y vis entrer deux jeunes marins, qui dîrent venir pour s'informer de son état; les ayant reconnus, à la voix, elle pria qu'on les fit approcher, et lorsqu'ils fûrent auprès d'elle, elle leur dit : vous venez vous informer de ma santé, vous êtes bien honnêtes, je vous en remercie, elle ne peut être meilleure, en dépit des vœux de tout le béguinage du couvent, qui espére, demain, partager ma dépouille; elle fit ensuite un saut, du lit en bas, en éclatant de rire, ainsi que les spectateurs, excepté moi, qui restai toute interdite, n'entendant rien à cette comédie. Gabrielle s'en aperçut, et se jettant à mon cou, elle me serra entre ses bras, en me disant, vois, ma chère amie, ce que je fais pour te rendre ta liberté, en te tirant du tombeau, oú tu allois t'ensevelir pour toujours. Rends grâces à l'amitié que je t'ai

vouée, et bénis le moment heureux de ta délivrance. Je m'attendois si peu à une pareille scene, que je ne pus lui répondre une seule parole. Elle redoubla alors ses caresses, en me disant de n'être pas inquiete, qu'elle pourvoiroit à tous mes besoins, que, dès cet instant, je pouvois disposer de sa fortune, comme de la mienne. Toutes ces promesses brillantes, et les témoignages d'affection, qu'elle me prodiguoit, ne pûrent cependant me faire revenir, sur un dénouement aussi inatendu; et réfléchissant sur les suites malheureuses, qui alloient s'en suivre pour moi, je ne pus m'empécher de répandre des larmes. Le jeune anglais, que je reconnus, malgré son changement de costume, s'approcha de moi, au même instant, et par des propos tendres et affectueux, il s'efforça de me tirer du chagrin dans lequel il me voyoit

plongée. Malgré, je l'avoue, que je ressentisse plus de satisfaction de l'entendre me parler en anglais et tâcher de me consoler, que tout autre, cependant j'étois si frappée de l'idée que je deviendrois la victime de cette comédie ridicule, qu'il ne put me rassurer; et je ne fus pas long-tems sans voir mes craintes réalisées.

Gabrielle, qui m'avoit laissée un moment, revint à moi, en tenant en main, un paquet de linge, qu'elle me pria d'accepter, et elle ajouta : il n'y a pas de temps à perdre, ma bonne amie, il faut nous suivre à l'instant, ou, vous et moi, nous sommes perdues, car ma ruse est découverte; il faut fuir, au plutôt, de cette ville, dans la crainte de quelque fâcheux évênement. Ces marins, qui ne vous sont plus inconnus, se trouvent ici à propos, pour faciliter notre évasion. Comme elle s'aperçut que je pâlissois,

à cette triste nouvelle, elle ajouta : rassurez-vous, ma chère, cette démarche ne peut que vous conduire à un bonheur certain, en vous procurant un sort qui doit faire votre félicité. Le prétendu anglais appuyoit les discours de Gabrielle, par les protestations de l'amour le plus tendre et le plus inviolable, et paroissoit pénétré de joie, de voir arriver le moment fortuné qui devoit m'unir à lui. Dans ce moment, ne sachant plus que faire, ni que devenir, et n'osant retourner au couvent, oú Gabrielle me fit entendre qu'on étoit prévenu, que j'étois sortie, volontairement, pour unir ma destinée à un jeune homme de ma nation, ce qui avoit suffi, sans-doute, pour indisposer les religieuses contre moi, et me fermer l'entrée de leur maison, je m'abandonnai au sort, bon ou mauvais, qui pouvoit m'arriver.

Nous nous disposâmes donc à partir, et nos deux conducteurs, Gabrielle et moi, suivis de deux domestiques, nous nous rendîmes, à la fin du jour, sur le bord du fleuve, oú nous trouvâmes une chaloupe toute équippée. Nous étant embarqués, nous voguâmes, de suite, vers l'autre bord, oú nous descendîmes; et après avoir fait, environ, une demi-lieue de chemin, nous arrivâmes à une belle habitation, oú nous trouvâmes tout disposé, pour nous recevoir, parce que mes conducteurs avoient bien payé d'avance. Après les complimens faits au propriétaire de la maison, comme il étoit déjà tard, on se mit à table. Le soupé fut fort gai, et après l'avoir prolongé, bien avant dans la nuit, nos hôtes nous conduisirent, Gabrielle et moi, dans une chambre qu'on nous avoit préparée, oú nous trouvâmes deux bons lits.

J'aurois bien voulu en profiter pour reposer, mais les cruelles réflexions, qui m'accabloient, ne me le permirent pas, et je ne pus fermer l'œil de toute la nuit.

Le lendemain, et les jours suivans, il ne fut question que de bonne chere et de plaisirs, que nous partagions avec les voisins de l'habitation de M. de Montaisson, qui venoient s'amuser avec nous et prendre part à nos fêtes.

Il y avoit déjà près de quinze jours que nous étions dans cette maison; rien n'avoit manqué pour la table, les jeux et les divertissemens, qui étoient aux frais de nos jeunes étourdis, lorsque je commençai à m'apercevoir que leur absence devenoit plus ordinaire, et même, que la table n'étoit plus aussi bien servie. J'en conçus de l'inquiétude, et j'en témoignai ma surprise à Gabrielle. Elle me répondit, d'abord, que

les affaires de nos amis exigeoient,
sans-doute, plus souvent, leur
présence à Québec; qu'ils avoien
des devoirs indispensables à y rem-
plir, et qu'ils nous donnoien
tous les moments, qu'il leur étoi
possible de nous consacrer. Quanc
à la table, elle me dit, qu'il va-
loit mieux faire moins de dépense
et y mettre un peu plus d'éco-
nomie, et que je devrois moi-
même le voir avec plaisir; mai
comme ce prétendu officier an-
glais ne me parloit plus de ma-
riage, malgré qu'il fut très-assidu
à me faire la cour, et que Ga-
brielle m'eût assurée que c'étoi
par cet heureux dénouement que
nous devions terminer nos fêtes
je voulus encore savoir d'elle, s
je verrois bientôt se réaliser l'es-
pérance, qu'elle m'en avoit fai
concevoir, et s'il étoit bien su
que je jouirois bientôt de ce bon-
heur si vanté, que j'avois mal-
heureusement acheté aux dépen

e ma réputation, en faisant
roire que je m'étois échappée du
ouvent des Ursulines. Gabrielle
e s'attendoit pas, sans-doute,
cette question; elle resta inter-
ite, et ne fit que balbutier; et
omme je la pressai de s'expliquer,
ns feinte et sans déguisement,
près m'avoir renouvellé les pro-
stations d'un sincere et éternel
tachement, elle m'avoua que
jeune homme, qui m'avoit
fert la main, n'étoit point un
glais, quoiqu'il sut parfaite-
ent la langue; mais que c'étoit
capitaine de commerce, fran-
is, fort riche, qui pouvoit me
ocurer une brillante fortune;
'elle avoit su prendre un tel
cendant sur son esprit, qu'il
oit aveuglement toutes ses vo-
ntés; qu'en conséquence, je
vois lui laisser le soin de con-
ire cette affaire à sa fin; et
e, sous peu, je me verrois unie
ui, si je n'y mettois pas obstacle.

Elle ajouta, qu'elle avoit même le projet de remonter incessament, avec lui, à Mont-Réal, dans le dessein de lui faire rompre, tout-à-fait, les engagemens qu'elle supposoit, qu'il auroit pu contracter en cette ville; elle me proposa même de faire le voyage avec eux; enfin elle termina, par me dire, d'un ton enjoué : j'ai eu tort, sans-doute, ma chere amie, d'employer le secours de deux hommes, aussi honnêtes que charmants, pour vous retirer de l'abîme affreux, où on alloit vous précipiter, et pour vous rappeller, encore une fois, aux douceurs de la vie et de la société.

L'aveu que venoit de me faire Gabrielle, m'affecta vivement. J'en restai si interdite, que je n'eus pas la force de lui répondre; mais lorsque je fus un peu revenue de ma surprise, je m'aperçus que mon malheur étoit certain, que j'étois tombée entre les mains d'un

l'une femme intrigante, qui ne cherchoit qu'à abuser de ma bonté et de ma franchise, pour m'associer à ses dereglemens, et me rendre la plus vile des créatures. Cette pensée m'accabla, et dès l'instant je pris la résolution de feindre, pour le moment, avec elle, mais de profiter de la premiere occasion favorable, pour l'abandonner à jamais.

Me. Montaisson, chez qui nous étions logées, avoit été chargée, quelques jours auparavant cet entretien, de chercher quelque jeune personne, de mon sexe, pour accompaguer une française, qu'on appelloit Me. de *Réoltais*, dans un voyage, qu'elle devoit faire, avec son mari et sa famille, au Gaspé. L'idée me vint aussitôt de m'offrir, pour remplir cette place, et de profiter, sans délai, de la circonstance, pour me tirer du précipice dans lequel j'étois prête de tomber. J'en parlai à

Me. Montaisson, qui parut charmée de trouver l'occasion de m'obliger, et qui me promit d'en parler, de suite, à Me. *Réoltais*, et d'arranger cette affaire, à ma satisfaction. Elle s'y prêta, d'autant plus volontiers, qu'elle s'étoit aperçue, elle-même, que j'étois la dupe de Gabrielle, sans le vouloir ; et qu'elle avoit été sensible à la peinture, que je lui avois faite, de ma triste situation.

Elle ne tarda pas à accomplir sa promesse ; elle parla de moi, à Me. *Réoltais*, qui accepta sa proposition, aux conditions, que je me rendrois, de suite, à Québec, pour achever de terminer cette affaire, moi-même, avec elle, et pour commencer notre connoissance Comme je ne pouvois me dispenser de me rendre à cette invitation, et qu'il ne m'etoit pas possible de partir, sans prévenir Gabrielle, de mon projet, et du dessein que j'avois

de la quitter, je montai dans son appartement, et je lui dis que, dénuée de tout secours, et n'ayant personne, entre les bras de qui je pusse me jetter, j'allois profiter d'une occasion favorable, qui se présentoit, pour m'assurer un sort honnête, et que je partois pour Québec, pour me rendre chez M. *Réoltais.* Au premier début, elle poussa les hauts cris; mais voyant que mon parti étoit pris et qu'il n'étoit pas possible de me faire changer de dessein, elle parut enfin y consentir, en me témoignant tout le regret possible de voir approcher notre séparation. Peut-être même que, dans le fond, elle n'en fut pas fâchée, car sa fortune ne se trouvoit pas assez brillante, pour ne pas la faire craindre d'en voir bientôt la fin, en la partageant avec une autre.

Dès le lendemain, je fis mon paquet et je me disposai à passer

le fleuve, après avoir pris congé de Madame Montaisson et de Gabrielle. Je l'avoue, je ne pus encore m'empêcher d'être sensible à notre séparation ; elle m'avoit, à la vérité, entraînée dans un mauvais pas ; mais, depuis le premier moment de notre connoissance, son amitié pour moi ne s'étoit jamais démentie un instant ; et elle avoit l'art de mettre, dans ses caresses et dans tous ses procédés, un air de bonté, qui lui attachoit ceux qui se trouvoient dans sa société.

Étant arrivée à Québec, je fus me présenter à Monsieur et Madame *Réoltais*; ils me reçûrent très-bien, et me firent l'accueil le plus flatteur. Il me parut, qu'au premier coup d'œil, j'avois gagné leur amitié ; et dès ce moment, ils m'accorderent leur table et me donnerent un appartement très-joliment meublé. Je fus chargée, les premiers jours de mon

séjour chez eux, de partager, avec Madame *Réoltais*, le soin de tout préparer, pour notre voyage.

Étant sortie, un jour, de grand matin, pour faire quelques emplettes, dans la haute-ville, j'aperçus venir à moi un jeune marin, que je reconnus être mon prétendu officier anglais, qui me salua, avec toute l'honnêteté possible. Voyant qu'il n'avoit plus qu'un simple habit de matelot, je ne pus me dispenser de lui faire des reproches du nouveau déguisement, sous lequel je le voyois, craignant que ce ne fut encore quelque piége, qu'on vouloit me tendre; mais il me répondit, dans des termes, qui me firent connoître qu'il se repentoit des procédés, qu'il avoit eus, vis-à-vis de moi; il me dit que le costume, sous lequel je le voyois, étoit celui qui convenoit à son état; et que, si jamais

il en avoit pris un autre plus distingué, ce n'avoit été, que dans l'espoir de vivre plus librement et plus familierement avec moi. Il ajouta : Gabrielle ma instruit que vous connoissiez mon état, et puisque mon déguisement, que je ne fus pas long-temps, sans me reprocher à moi-même, n'est plus un mystere, pour vous, souffrez, Mademoiselle, que je vous fasse l'aveu de tous les moyens que j'ai mis en usage, pour vous posséder. Je ne suis point anglais, commè vous l'avez cru ; je suis français, né à Dol, en Bretagne. Mon pere, qui s'appeloit *Daguet-de-Valville*, tenoit, dans cette ville, un magasin de draperies ; mais ayant eu le malheur de le perdre, à l'âge de dix ans ; un oncle maternel, qui étoit chanoine à Coutances, se chargea de mon éducation. Lorsque j'eus fini mon cours de philosophie, dans cette derniere ville, aulieu

de me faire embrasser son état; il conçut le dessein de me faire entrer dans le commerce, et s'arangea, pour cet effet, avec un négociant de Granville, qui faisoit de grosses affaires, en Angleterre, et sur-tout, à Liverpool. Celui-ci, résolut de me faire passer dans cette ville, pour apprendre la langue anglaise, et il me plaça chez un marchand, dont le fils vint me remplacer à Granville, pour apprendre le français. J'ai resté, ainsi, trois ans, en Angleterre, jusqu'à l'époque de la mort de mon oncle, qui me laissa sans beaucoup de ressources. Étant repassé en france, et voyant qu'il m'étoit impossible de continuer l'état, que j'avois embrassé, je m'embarquai, à Granville, en qualité de novice pilotin, sur le navire *le Syphax*, commandé par M. Boinart, qui partoit pour aller faire la pêche de la morue seche, sur la côte de la Gaspésie,

au petit port de Pabouk. Nous y arrivâmes heureusement ; mais la dureté, avec laquelle nous traitoit le capitaine, et le travail pénible, que nous avions à supporter, nous décida, un de mes camarades et moi, de déserter, pour nous embarquer, en qualité de matelots, sur une goelette, commandée par M. de Bellefeuille, qui alloit à Québec, où nous passâmes l'hiver. Au printemps suivant, mon camarade repassa en France; pour moi, je m'embarquai, en qualité de matelot, sur une goelette, qui faisoit les voyages de Québec à Mont-Réal, sous les auspices du jeune officier, que vous avez vu avec moi, chez Gabrielle, qui étoit sur le même bâtiment, et qui a toujours pris beaucoup d'intérêt à moi.

Ce fut dans un de ces voyages que j'eus le bonheur de vous voir, pour la premiere fois, et de goûter

la douce satisfaction de m'entretenir quelques instants avec vous. Ce moment décida du sort de ma vie; vos charmes firent sur moi une impression si profonde, que je sentis, qu'il m'étoit impossible de vivre sans vous posséder. Je réglai toutes mes démarches, sur l'espérance, peut-être illusoire, que j'en conçus. Je n'avois et je n'ai jamais eu d'autre but, que d'unir ma destinée à la vôtre. Je gagnai une des domestiques du couvent, où vous étiez enfermée, avec laquelle je goûtois, du moins, le plaisir de parler de vous. Elle m'aprit qu'on vous destinoit à prendre le voile. Cette cruelle nouvelle me jetta dans le désespoir, et je formai le dessein d'employer tous les moyens, pour y mettre obstacle. J'étois instruit de la sortie de Madame Siralla, de la communauté; je courus lui faire une visite. Elle me reçut avec toute l'honnêteté et l'enjoue-

ment que vous lui connoissez. Jè lui fis part de la triste nouvelle que je venois d'apprendre, en lui faisant connoître quel chagrin j'en ressentois, et la priant de vouloir bien me seconder. Elle entra aussitôt dans mes vues; elle me dit qu'elle vous avoit voué un éternel attachement, et qu'elle feroit tous ses efforts, pour vous empécher d'accomplir le sacrifice affreux, que vous étiez sur le point de faire. Ce fut là la source des supercheries qu'elle employa pour y réussir; et ma satisfaction fut complette, quand je vous vis sortir de cet antre, dans lequel on alloit pour toujours vous ensevelir. Je me flattois même, d'après les promesses de Gabrielle et celle de mon ami, d'accomplir, de suite, l'union désirée, dont je vous avois entretenue au parloir; mais le refroidissement subit de celui-ci, pour moi, et les dépenses excessives de celle-

là, épuiserent bientôt mes ressources, et me forcerent, malgré moi, de différer cet instant heureux, dont je faisois tout mon bonheur. Je n'aurois pu vous offrir que mon cœur, et ma délicatesse répugnoit à vous faire partager le triste sort dans lequel je me voyois bientôt réduit.

J'ÉCOUTAI, avec le plus vif intérêt, tout ce que me dit ce charmant jeune homme; dès la premiere fois, que je l'avois vu, il ne m'avoit pas déplu, et l'amour, dont je ressentis dès lors les premieres étincelles, ne fit que se fortifier, pendant le temps que je me trouvai avec lui, chez Gabrielle et chez Me. Montaisson. Je m'aperçus alors de la sincerité de ses sentimens; et voulant y répondre, avec franchise, je lui laissai entrevoir de l'espoir pour l'avenir. Il en parut enchanté, et il ajouta que, si quelque chose pouvoit, dans ce moment, altérer

son bonheur, c'étoit le délai malheureux qu'il étoit obligé d'y mettre; mais que, comme il ne pouvoit se résoudre à vivre sans moi, et se priver du plaisir de me voir, pendant le voyage, qu'il savoit que j'allois entreprendre, il avoit pris un parti, qu'il me prioit instamment de ne pas trouver mauvais, c'étoit de s'embarquer, lui-même, sur le bâtiment qui devoit nous porter à Gaspé. Il m'avoua même, qu'il en avoit contracté l'engagement avec le capitaine, étant absolument résolu, quelque chose qui en arrivat, de ne jamais s'éloigner de moi, jusqu'au moment désiré, qui devoit couronner tous ses vœux.

Convaincue, par ce dernier trait, de l'excès de l'amour de ce jeune homme, pour moi, je ne pus plus lui dissimuler les sentimens d'estime et d'amitié, qu'il m'avoit inspirés. Je les lui

avois déjà fait connoître, lorsque je le croyois véritablement officier anglais; il me rappella alors toute ma tendresse pour lui; et comme je ne l'avois jamais attachée à un vil intérêt, l'état dans lequel il étoit, ne fut pas capable de me faire changer. *Valville* me parut même, plus aimable, sous le simple habit de matelot, que sous le costume brillant d'officier. Je ne lui reprochai donc point ses démarches; je lui fis même entendre, que j'avois autant d'empressement que lui, de voir mon sort uni au sien; et je fus si sensible à l'attachement qu'il m'avoit témoigné, que je ne pus me dispenser de répandre des larmes; et si nous n'avions pas craint de nous compromettre l'un et l'autre, dans un lieu public, nous nous serions donnés, par de tendres embrassemens, les témoignages de l'ardeur mutuelle, que nous ressentions l'un pour

l'autre; mais nous primes, au contraire, la résolution d'être très circonspects, et de cacher, autant qu'il nous seroit possible, notre amour, pendant le cours du voyage que nous allions faire, sur le même navire, de crainte d'indisposer, contre moi, Monsieur et Madame *Réoltais*, dont il m'étoit intéressant de ménager la bienveillance.

DÉPART de Miss Owliam pour Gaspé. Dangers auxquels elle est exposée.

MONSIEUR *Réoltais* ayant tout disposé pour le voyage, nous nous embarquâmes sur le bâtiment *la Bonne Avanture*, commandé par le Sieur Biloneau, M. *Réoltais*, son épouse, trois de leurs enfans, quatre hommes et trois femmes,

du nombre desquelles j'étois, et qui composoient leur suite.

On ne leva l'ancre que le lendemain, et on fit route de Québec vers l'isle aux Coudres, sur l'avis qu'avoit eu le capitaine, que le fleuve étoit libre, et que les glaces ne mettoient plus d'obstacle à la navigation. Nous dépassâmes cette isle, sans nous y arrêter, et nous arrivâmes le onzieme jour de notre départ, à la vue du Forillon. Nous essuyâmes, à cette hauteur, un orage violent, qui nous exposa au plus grand danger; mais, heureusement, à la pointe du jour, on eut connoissance de la Pointe de Saint-Pierre, et le capitaine fit manœuvrer de maniere, que sur les trois heures du soir, on parvint à jetter l'ancre dans la baye de Gaspé, à la grande satisfaction de l'equipage et des passagers.

Le jour suivant nous descendîmes à terre, sur une grande

pointe de sables, couverte, en partie, de broussailles, et absolument déserte: on l'apelle la Pointe de Penouil. Nos charpentiers s'enfoncerent aussitôt dans le bois prochain, pour couper celui qui leur étoit nécessaire. Ils y rencontrerent deux cabanes abandonnées, qui étoient en assez mauvais état, mais qu'on répara au plus vite, pour pouvoir s'y loger et y déposer les vivres et les ustensiles de pêche, en attendant qu'on en eut construit de plus commodes et de plus spacieuses. On trouva aussi plusieurs chaloupes échouées sur le rivage, dont M. *Réoitais* fit réparer et équipper une, au plus vite, pour se rendre à la grande riviere, chercher des pécheurs et des chaffaudeurs, pour la pêche de la morue, qu'il vouloit faire dans la baye de Gaspé; tandis que le Sieur Biloneau se chargea d'aller, avec la goelette, ramasser des sels,

qu'il savoit être déposés sur la côte nord-est de l'isle de Terre-Neuve. Pendant l'absence de M. *Réoltais*, son épouse eut besoin d'un écrivain, pour tenir l'état de la dépense; et comme il ne se trouvoit personne, de sa suite, en état de remplir cet emploi, elle s'adressa au Sieur Biloneau, pour lui donner quelqu'un, de son équipage. Celui-ci, qui connoissoit les talents de *Valville*, le donna à Madame *Réoltais*. Il descendit, en conséquence, à la cabane, où nous eûmes la douce satisfaction de nous voir et de nous entretenir, pendant nos momen de loisir. Monsieur *Réoltais*, quelques jours après le départ du Sieur Biloneau, revint à Gaspé, avec un bon nombre de pécheurs. Dès ce moment, *Valville* devint inutile à la cabane, et il fut mis, comme les autres, à la grave, sans aucun égard, malgré que Madame *Réol-*

tais eut prié son mari d'en avoir pour lui, en lui faisant l'éloge de sa fidélité et de ses talens. Le voyage du Sieur Biloneau, fut prompt et heureux; et au moyen du sel, qu'il apporta du petit nord, on équippa onze bateaux pour la pêche, qui fut très-abondante; de maniere que Monsieur *Réoltais* fut en état de completter le chargement de *la Bonne Avanture*, dès la fin d'août, et de l'expédier pour la Martinique.

Le capitaine Biloneau, prêt de mettre à la voile, rassembla tous les matelots, qui composoient son équipage, du nombre desquels étoit *Valville*. Celui-ci ne se trouva point, quelque recherche qu'on en fit. Son absence me causa d'abord les plus vives inquiétudes; mais faisant réflexion à l'amour ardent, que ce jeune homme avoit pour moi, je m'imaginai bientôt, comme il étoit vrai, que la crainte de s'en

loigner l'avoit engagé à se cacher
ans les bois, jusqu'après le départ
u bâtiment.

Cette idée, cependant, loin
e me rassurer. redoubla encore
nes allarmes. Je craignois pour
es jours de cet infortuné, dans
es forêts, et je ne voyois gueres
e moyens de disposer, en sa fa-
eur, M. *Réoltais*, dont je con-
oissois le caractere dur et inhu-
atin. Je fus trois jours entiers,
ans entendre parler de lui, pen-
ant lesquels j'étois dans la plus
ruelle perplexité Le navire étant
arti et ne voyant plus de motifs,
ui dussent l'empêcher de paroî-
re, toutes mes craintes, sur son
ort, se renouvellerent. Je m'ima-
inai, ou que les bêtes féroces
avoient dévoré, ou peut-être,
ue la faim l'avoit fait périr. Dans
ette cruelle idée, je m'abandon-
ai à tout mon désespoir; je me
eprochai, mille fois, d'être la
ause de son malheur, par la ten-

dresse, que je lui avoit inspirée. Cent fois, dans le jour, je l'appellois, je le demandois à tout ce qui m'environnoit; je sortois, autant de fois qu'il m'étoit possible, dans l'espoir de le découvrir, lorsqu'enfin le troisieme jour, vers le soir, je fus assez heureuse pour l'entendre m'appeller, comme je revenois seule de la riviere. Je détournai aussitôt la vue; et comme je volais au devant de lui, il vint se jetter à mes pieds, le teint pâle et abattu, en me demandant, mille fois, pardon de la faute, qu'il disoit avoir commise. Je le relevai, sans pouvoir d'abord proférer une seule parole; les sanglots m'étouffoient; je le rassurai enfin, et lui fis part des inquiétudes qu'il m'avoit occasionnées. Comme j'avois soin, toutes les fois que je sortois, d'emporter quelque chose à manger, je lui donnai tout ce que j'avois pour lors, et je le

laissai ensuite, pour aller solliciter son entrée dans la maison de M. *Réoltais* ; mais, ni mes pleurs, ni les prieres de son épouse, ne fûrent capables d'adoucir ce cœur féroce. Il eut même la cruauté de défendre, qu'on lui portat aucun secours. Cela n'empêcha pas que je ne lui portasse moi-même en secret toutes les provisions qui lui étoient nécessaires, ainsi que de l'eau-de-vie, pour le fortifier, en attendant que je fusse venue à bout de fléchir M. *Réoltais*.

Dans la crainte des animaux féroces, je lui ménageai un asile, dans la cabane d'un de nos pécheurs, oú il se rendoit, tous les soirs, pour coucher. Il y avoit près de huit jours, qu'il vivoit ainsi, avec les provisions que je lui portois, le jour, dans les bois, lorsqu'un soir, à mon retour, j'aperçus deux canots sauvaegs, sur la baie, qui dirigeoient

leur route vers le lieu où je venois de quitter *Valville*. Cette vue me glaça le sang; je me rappellai, tout de suite, les Iroquois; je croyois les voir déjà me poursuivre, et j'accourus, toute tremblante, et de toutes mes forces, me jetter entre les bras de Madame *Réoltais*, qui eut de la peine à me rassurer. Son mari, qui entra, dans le moment, étant instruit du motif de ma frayeur, fit défense de me laisser, dans la suite, aller seule dans les bois. Cet ordre, tout bienfaisant qu'il étoit de sa part, augmenta encore mes allarmes, en me privant de voir mon cher *Valville*, et de pourvoir à sa subsistance.

Le lendemain, ces sauvages, qui étoient de la horde des Micmack, étant venus faire visite à M. *Réoltais*, ils lui apprirent qu'ils avoient surpris un homme, caché dans le bois, qui s'étoit dit lui appartenir, et que s'il

vouloit le ravoir, ils alloient le lui ramener, moyennant une légere récompense, et sous condition, cependant, qu'il ne lui feroit subir aucun mauvais traitement, comme il leur avoit paru le craindre. M. *Réoltais*, toujours inaccessible à la pitié, trop avare, sur-tout, pour rien donner aux sauvages, leur repondit, qu'ils pouvoient le garder, que pour lui, il n'en vouloit point. Madame *Réoltais*, qui avoit été témoin de la proposition des sauvages et de la réponse de son mari, au sujet de cet infortuné, vint, la douleur peinte sur le visage, me rapporter ce dernier trait de la dureté de M. *Réoltais*. Je frémis, à ce récit, et je tombai en défaillance. Cette bonne dame, effrayée de ma situation, s'empressa de me porter tous les secours qui pouvoient me faire revenir de mon évanouissement; elle ne connoissoit pas encore

tout l'amour, que j'avois pour *Valville* ; mais me voyant, alors, revenue à moi-même, ne pouvoir retenir mes larmes, elle se douta du motif qui me faisoit prendre un aussi vif intérêt à son sort, et loin de le condamner, elle courut encore essayer de fléchir son mari ; mais toutes ses sollicitations fûrent inutiles ; et le malheureux *Valville* fut abandonné à la discrétion des sauvages, chez lesquels, à la vérité, il trouva des cœurs beaucoup plus sensibles, comme nous le verrons par la suite.

Aussitôt que je fus seule, je donnai un libre cours à ma douleur et à mes larmes. Cher et tendre *Valville*, m'écriai-je, il est donc des cœurs assez durs et assez barbares, pour t'abandonner ainsi, à la merci d'un peuple féroce et inhumain ? Et c'est pour m'avoir trop aimée, que tu vas traîner, dans ces dé-

serts affreux, une vie languissante et malheureuse, si tu échappes encore au fer de ces monstres altérés de sang. Ah! s'il m'étoit du moins permis de te suivre et de partager ton sort! Oui, la mort même, avec toi, me seroit plus douce que ton absence.

La pêche étant finie, Monsieur *Réoltais* congédia ses pécheurs et ses graviers, après leur avoir donné leur salaire. Les uns s'embarquerent pour Québec, sur une goelette qu'on armoit, à la Belle Anse; les autres s'en retournerent à la grande riviere, pour y passer l'hiver; nous ne restâmes, en tout, au Gaspé, que quinze personnes y compris M. *Réoltais*, sa fille, *Claire* et moi, *Jeanneton*, une de ses servantes, nous ayant quittés, pour retourner à Québec.

Au bout de quelques jours, un de nos hommes mourut, et bientôt après, la fille de Monsieur *Réoltais*, âgée de dix ans. Celui-

ci, qui l'aimoit beaucoup, s
trouva mal, dès le même soir
et quelques soins qu'on prit d
lui, il succomba à sa douleur,
et mourut sept jours après, laissant son épouse et sa suite, dans la plus grande consternation. Madame *Réoltais* ne songea plus, après cette cruelle catastrophe, qu'à retourner à Québec, avec ceux qui l'accompagnoient; et chacun de nous étant fort aise, de lui voir prendre ce parti, on s'occupa, de suite, à gréer les deux plus fortes chaloupes, qui nous restoient, pour nous y embarquer avec nos vivres, pour remonter le fleuve au plutôt.

Au moment que nous étions sur le point d'abandonner ces lieux déserts et sauvages, quelqu'un d'entre nous, aperçut, à l'ouverture de la baie, deux frégates, portant pavillon français. Les uns s'en féliciterent, dans l'espoir de passer à Québec, sur

ur bord, avec beaucoup plus
e sureté; d'autres, au contraire,
oupçonnerent que ce pouvoit
tre des vaisseaux ennemis, et
nalheureusement, l'évênement
rouva qu'il ne se trompoient pas.

COMME nous étions occupés
les voir se faire remarquer par
eurs chaloupes, à cause du calme,
ous aperçûmes deux hommes
ortir de l'épaisseur du bois, qui
inrent à nous et nous dirent
e nous sauver sur-le-champ;
ue les vaisseaux, que nous avions
n vue, étoient des Anglais, qui
e se disposoient à aborder sur
a côte, que pour brûler notre
tablissement et nous faire pri-
onniers. Ils ajouterent, qu'ils
étoient partis exprès, le jour pré-
cédent, de la Belle Anse, pour
nous en instruire, de la part de
a *Fontaine Beruc*, un des ha-
bitant du lieu.

SUR cet avis allarmant, nous
ne perdîmes pas de temps, et

nous nous occupâmes tous à porter et à cacher, le plus promptement possible, dans l'épaisseur du bois, nos vivres, nos armes et nos meilleurs effets, et nous fûmes assez heureux, pour le faire, avant que les frégates fussent parvenues au mouillage.

LORSQUE les anglais mîrent pied à terre, nous étions cachés dans un lieu très-difficile à trouver, pour ceux qui ne connoissoient pas le local. Nous y passâmes la nuit assez tranquillement; à la pointe du jour, un des hommes, qui étoient venus de la Belle Anse, nous avertir, étant monté sur une petite éminence, vint nous dire que toutes nos cabanes étoient brûlées et qu'il falloit nous décider à les suivre au port de la Malbaye, dans le fond duquel, tous les habitans de la côte, qui avoient éprouvé le même sort que nous, s'étoient réfugiés. Ce parti, quoiqu'il parut

le seul que nous eussions à prendre, demandoit, cependant, un peu d'examen; et après y avoir réfléchi, nous étant assurés, après le départ de l'ennemi, que nos cabanes, chaloupes et échaffaudages, étoient réduits en cendre, nous décidâmes que quatre hommes, de notre troupe, se rendroient à la Malbaye, avec ceux qui étoient venus nous avertir, pour y prendre deux bateaux de pêche, afin de revenir à Gaspé, embarquer ceux qui restoient, et les vivres que nous avions sauvés, qui nous étoient absolument nécessaires pour passer l'hiver.

Notre position, dans ces déserts affreux, étoit alors des plus tristes. Me. *Réoltais* ne cessoit de répandre des larmes; j'étois peu propre à la consoler, ayant moi-même le cœur pénétré de douleur, quand je venois, sur-tout, à lever les yeux sur ces lieux sauvages, qui me retraçoient encore les

maux que j'avois soufferts, et quand je pensois au sort de l'infortuné *Valville*, que j'avois toujours présent à l'esprit. Me. *Réoltais* eut encore la douleur de perdre, en ce lieu, le plus jeune de ses fils, et il ne lui resta plus que le petit *César*, âgé, alors, de quatre à cinq ans, et dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Nous attendions, avec impatience, le retour des bateaux, qu'on devoit nous amener, et nous commencions même à être déjà inquiets, lorsque, à notre grande satisfaction, nous les aperçûmes, à l'entrée de la baie, diriger leur route, sur le lieu où nous étions restés pour les attendre. Dès qu'ils fûrent arrivés, chacun, à l'envi, mit la main à l'œuvre, pour embarquer nos provisions et nos effets. Malheureusement pour nous, ceux qui devoient conduire ces bateaux, avoient

formé le dessein de s'en servir, pour aller de suite à Québec; et pour nous le faire goûter, ils nous dirent que les habitans, que nous nous étions proposés d'aller rejoindre, à la Malbaye, étoient dans la plus grande détresse, et que les motifs, qui les avoient portés à nous engager de nous réunir à eux, étoient de partager nos approvisionnemens; maisque, si nous prenons ce parti, nous serions exposés nous même, bientôt, à partager leur misere, et peut-être à périr, avec eux, dans ce désert; qu'en conséquence, le meilleur parti, à prendre, étoit de remonter de suite à Québec. Cette proposition avoit besoin de mûres réflexions; d'un côté, nous avions à craindre de partager, à la Malbaye, les horreurs de la famine, avec ceux qui s'y trouvoient réunis; de l'autre, il falloit nous exposer à tous les dangers d'une longue et pénible navigation, sur des

bateaux ouverts, où nous allions être exposés aux injures de l'air, dans une saison déjà très-froide.

Cependant après avoir pesé les raisons, de part et d'autre, on eut le malheur de s'attacher à ce dernier parti; et il fut convenu que nous n'irions point à la Malbaye; mais que nous retournerions de suite, à Québec. En conséquence, Péronet et Duberuc, qui étoient les patrons des deux bateaux, les firent équipper promptement, et arrimerent, le mieux qu'ils pûrent, nos provisions, et ustensiles, pour ce long voyage.

Comme nous étions tous empressés de quitter ces lieux sauvages, nous fûmes bientôt prêts à mettre à la voile. Mᵉ. *Réoltais*, son fils et moi, nous embarquâmes sur la chaloupe de Péronet, avec deux de nos hommes et *Claire*, sur celle de Duberuc, avec trois autres marins. Nous étions

utant que je puis me le rapeller, ur la fin du mois de septembre, emps, auquel arrive, dans ces limats, le retour des brouillards et des frimats, accompagnés souvent de vents, du nord et de l'est, les plus furieux.

Notre sortie de Gaspé, fut des plus heureuses, ayant doublé le Forillon, par un vent très-commode, contre l'ordinaire. Chacun de nous, d'après aussi heureux commencemens, se flattoit d'arriver promptement et heureusement à Québec. Nous passâmes la premiere nuit, à l'anse des Rosiers; le lendemain, il fit calme, et ne pouvant faire de la voile, notre meilleur parti eut été de nous rendre, à l'aviron, au grand Vallais; mais les matelots s'y refuserent, et engagerent, au contraire, les patrons des bateaux de s'éloigner de la côte, dans l'espoir de trouver du vent au large. En effet, sur le soir, les vents

s'éleverent ; mais comme ils souf-
floient de la partie du nord, e
qu'ils nous étoient contraires, o
convint de retourner au lieu d'o
nous étions partis, le matin. Mal-
heureusement, nous n'en eûme
pas le temps, nous fûmes d'abor
enveloppés d'un brouillard très
froid, le vent s'éleva ensuite e
nous força de serrer nos voiles,
avant de pouvoir approcher de
la côte. La mer devint si grosse
que, pour éviter d'être submergés,
nous fûmes obligés de présenter,
sans cesse, la poupe à la lame;
dans cette fatale nuit, nous per-
dîmes de vue l'autre chaloupe,
et jamais nous n'en avons, depuis,
ce temps, entendu parler; il y
a même lieu de croire que, s'ils
résisterent, cette premiere nuit,
aux coups de la tempête, ils ne
pûrent manquer d'y succomber
la seconde, pendant laquelle, elle
fut beaucoup plus violente. Nous
les regrettâmes beaucoup, sur-

ut, la pauvre *Claire*, qui ne étoit embarquée, sur la chaloupe e Duberuc, que pour ne pas e séparer du boulanger de la aison, qu'elle aimoit.

Vers midi, le vent se calma n peu, et se tourna au sud. ous fîmes alors un peu de voile; ais bientôt il redevint si fort, ue nous fûmes encore obligés e la plier. Les vents passerent nsuite au sud-est; le brouillard, ui n'avoit pas discontinué, deuis le jour précédent, se changea n une pluie abondante. A l'aproche de la nuit, les vents augenterent encore, la mer se grosit d'une maniere effrayante, tous es élémens sembloient s'être déhaînés contre nous, et ne nous issoient entrevoir qu'une mort ertaine. Dans une si cruelle poition, personne n'avoit la force e prononcer une seule parole. Me. *Béoltais* pressoit son petit César, sur son sein, pour le re-

chauffer, dans le fond de la chaloupe; à chaque instant nous croyons toucher à notre derniere heure, le bateau ne pouvant plus résister aux coups de mer, qui l'assailloient de tous les côtés. Nos mariniers fûrent obligés de faire vent arriere, pour la soulager, malgré que cette manœuvre nous jettât sur la côte, dans la nuit la plus obscure et la plus affreuse, que j'aye vue, et nous exposât, ainsi, à un nauffrage certain.

Sur les quatre heures du matin, on crut entendre le mugissement des flots, qui frappoient les rochers. Nous nous crûmes, de cette fois, perdus sans ressources. Comme on espéroit de faire tourner le bateau, pour éviter le danger, un coup de mer, qui le prit par le côté, le remplit presque tout entier. Un second, qui lui succéda de suite, enleva ma coiffure et me jetta à

la

la mer. Je me racrochai, par hasard, au bord opposé; et, dans ce moment, un troisieme coup de mer échoua le bateau sur le sable, et je trouvai la terre sous mes pieds. Je gagnai la plage, au plus vîte, aidé d'un de nos gens, qui avoit pris terre avant moi, et qui me rencontra par hasard. J'avois avalé un peu d'eau qui m'incommoda beaucoup; mais bientôt j'oubliai la douleur que je ressentois, aux cris perçants, que poussoit le pauvre *César*, que Péronet venoit de sauver, et qu'il jetta entre mes bras, pour courir offrir du secours aux autres infortunés qui n'étoient pas encore à terre.

Chauran et Charleris, qui avoient, des premiers, échappé du naufrage, apporterent entre leurs bras Me. Reoltais, presque sans vie. Je courus, au plus vîte, à sa rencontre; mais je l'appelai en vain, je ne pus en tirer une parole.

Je lui présentai son fils ; ce fut inutilement ; le feu qu'alluma Charleris, à l'entrée du bois, au moyen d'une hache, qu'il avoit sauvée, ne servit qu'a éclairer son dernier soupir. Sa perte fut encore une des choses, qui nous affecta, le plus vivement, dans ces tristes moments.

Le froid étoit si rigoureux, sur-tout pour des personnes qui étoient trempées, depuis deux jours, que notre premier soin fut de nous réchauffer. Cependant Péronet, qui prévoyoit les autres besoins, que nous allions avoir, engagea ses deux compagnons à se rendre, avec lui, au lieu du naufrage, pour tâcher, malgré les ténebres, de sauver quelques provisions ; et ils me laisserent seule, auprès du feu, avec *César*. Les vents avoient encore tellement redoublé leur furie, que si nous eussions tardé une heure de plus, à échouer, nous aurions été

tous engloutis, indubitablement.

CÉSAR, après être un peu réchauffé, s'endormit quelques instants, sur mon sein. A son réveil, il me regarda d'un air triste et me demanda du pain, avec instance; hélas! Je n'avois que des pleurs et des sanglots à lui offrir. Il n'étoit pas accoutumé à être privé de nourriture, aussi long-temps, je lui fis entendre que Péronet étoit allé lui en chercher. Heureusement que la chose se trouva vraie. Ce brave homme qui prévoyoit les besoins de cet enfant, accourut m'apporter deux biscuits, qu'il avoit trouvés sur le rivage, et qu'il avoit trempés, en revenant, dans un ruisseau d'eau douce, pour leur ôter l'âcreté du sel. Je les reçus, avec bien de la satisfaction; je les fis promptement sécher au feu, et j'en donnai un morceau au pauvre *César*.

L'AURORE commençoit à pa-

roître, lorsque Chauran et Charleris revinrent auprès de moi, transis de froid. Je connus, à leur air triste et abattu, que nous n'avions évité un genre de mort, que pour en subir un autre encore plus affreux. Chauran me rassura cependant un peu, en me disant, qu'il avoit sauvé un sac de biscuit, qui pouvoit nous substenter quelques jours, jusqu'à ce que nous eussions avisé aux moyens de nous procurer quelques autres subsistances.

Quelques instants après, Péronet, qui avoit fait des recherches plus scrupuleuses, vint nous dire, qu'il avoit eu le bonheur de sauver un baril de farine et encore un demi sac de biscuit. Ce fûrent les seules provisions, que les flots nous jettèrent sur le rivage, avec nos voiles, nos avirons, trois couvertures de laine, trois fusils, trois haches, une scie, des cloux et deux chau-

dieres. Le reste de nos effets, nos malles, nos poudres et nos boissons, fûrent perdus.

Sitôt que nos hommes fûrent réchauffés et qu'ils eûrent dressé une tente, avec nos voiles, pour nous mettre tous cinq à couvert, ils allerent rendre leurs derniers devoirs à notre bonne maîtresse. Ils observerent en l'inhumant, qu'elle avoit reçu un coup mortel, au côté gauche, sur le bord de la chaloupe, oú un coup de mer l'avoit jettée. Ce coup funeste lui ôta, dès ce moment, la parole, car Charleris nous assura que, du moment, qu'il l'avoit tirée de l'eau, au péril même de sa vie, elle étoit, tout-à-fait sans mouvement, et qu'il l'avoit crue morte.

Sur les trois heures du soir, le temps s'éclaircit un peu. La pluie cessa, et nous aperçûmes, avec beaucoup d'étonnement, la montagne appellée *la Table à*

Rollant, et *l'Isle Bonavanture*; au midi de nous. Nous fûmes assurés par la, que nous avions échoué près de la pointe des *morues*, ce qui me fit concevoir, dès lors, une lueur d'espérance, de pouvoir, sous peu, nous réunir aux habitants des côtes, rassemblés à la Malbaye. Nous remîmes à un autre moment à nous occuper de ce projet, et nous ne pensâmes pour lors, qu'à satisfaire au besoin que nous avions de nourriture et de repos, n'ayant ni mangé, ni dormi, depuis quarante-huit heures. En conséquence, après avoir mangé quelques galettes de biscuit, nous nous étendîmes, auprès du feu, sous la tente, et nous dormîmes jusqu'au lendemain, presque sans éveiller.

Le petit *César* n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'il demanda, à grands cris, sa mere. Les pleurs qu'il répandoit, renouvellerent encore la vive douleur, que je

ressentois de sa perte. Je fis tout ce que je pus pour l'appaiser, m'appercevant que les pleurs de ce malheureux enfant commençoient à devenir importuns à quelques uns de notre troupe, qui s'en plaignoient hautement, et qui alloient même jusqu'à menacer ce petit infortuné, d'un sort funeste, auquel je n'aurois peut-être pas eu la force de m'opposer.

Péronet et Chauran étant retournés, dès le matin, au lieu de notre naufrage, vinrent nous dire, que la chaloupe n'avoit pas autant de mal, qu'ils l'avoient cru d'abord, qu'il falloit, en conséquence, travailler au plus vîte, à la raccommoder, la saison n'étant pas encore assez avancée, pour qu'ils ne pussent remonter le fleuve, avant que le passage fût intercepté par les glaces. Charleris et moi leurs représentâmes qu'après le danger, auquel nous venions d'échapper, il n'étoit

pas prudent d'entreprendre une pareille navigation, sur-tout, avec le peu de vivres qui nous restoient, que ce seroit s'exposer à une mort inévitable, qu'il valoit beaucoup mieux nous rendre seulement à la Malbaye, ou aller, soit à *Pabouck*; soit à la *Grande Riviere*. Nos observations étoient justes; mais elle ne fûrent point écoutées par ces deux hommes, qui, ayant leurs familles à Québec, n'avoient en vue que d'aller les retrouver au plutôt. Ils les rejetterent même, avec emportement, parce qu'ils voyoient que nous étions les plus foibles. Il fallut donc ou nous rendre à leur volonté, ou nous voir exposés à mourir de faim et de misere, dans ce désert.

On mit une telle activité à réparer la chaloupe, qu'elle fut prête le cinquieme jour, après notre naufrage. Nous nous y embarquâmes de suite, et profitant

d'un petit vent doux et favorable, pour traverser, une seconde fois, la baie de Gaspé, nous allâmes passer la nuit à l'anse des Rosiers. Nous levâmes l'ancre, de grand matin, et nous continuâmes notre navigation, à l'aide d'un petit frais, jusque vers midi. Il nous survint de la brume alors, qui nous força de nous rapprocher de la terre, de crainte de la perdre de vue, n'ayant pas de boussole. Le soir, nous prîmes terre, dans une petite anse, oú couloit un fort ruisseau. Nous y prîmes de l'eau, et du bois pour entretenir un peu de feu, dans une des chaudieres de fer, que nous avions sauvées, et dans le fond de laquelle je faisois cuire des gâteaux de notre farine, quand le feu en étoit retiré.

J'ai déjà dit que le pauvre *César* étoit devenu à charge à mes compagnons. Dès le premier jour de notre navigation, Chau-

ran le regardoit d'un œil féroce, et sembloit lui reprocher le peu de nourriture que je lui donnois, souvent même au dépens de ma portion; enfin il poussa la barbarie, jusqu'à proposer à ses compagnons de s'en défaire, comme d'une bouche inutile, qui consommoit des provisions, qui leur étoient absolument nécessaires. Je frémis, à ce propos, et me tournant, les larmes aux yeux, vers Péronet, je tâchai d'émouvoir sa compassion en le priant de ne pas consentir à ce trait d'inhumanité. Il me répondit qu'il n'y donneroit jamais son consentement; mais qu'il ne lui seroit peut-être pas possible de l'en préserver tout-à-fait. Cette réponse me rassura un peu, parce que j'étois sûre que Charleris, qui étoit toujours d'une façon de penser opposée à celle de Chauran, n'y consentiroit jamais de son côté. Je l'avoue, depuis

ce propos barbare, je tremblois, à chaque instant, que cet homme cruel ne vînt m'arracher cet enfant, pour le précipiter dans la mer; et je n'étois pas sans crainte pour moi-même.

Le troisieme jour de notre navigation, nous levâmes l'ancre, de grand matin, pour nous rendre à la riviere de la Magdelaine, près de laquelle, nous savions que M. *Maillet de Grand Champ* avoit une habitation, d'oú nous espérions tirer quelques secours. Nous arrivâmes, vers deux heures aprés midi, vis-à-vis la pointe des *Moyaques*, d'oú on pouvoit aisément l'apercevoir. Nous ressentîmes alors une grande satisfaction, mais elle fut de peu de durée. En approchant de plus près, nous vîmes tous les appartements fermés, sans aucun signe que la maison fut habitée. Nous échouâmes le bateau, en dedans de la riviere, pour aller nous

en convaincre, par nous même. Nous n'y trouvâmes absolument personne, M. *Maillet* ayant, depuis peu, quitté l'habitation, pour retourner à Québec, dans la crainte, sans-doute, d'être pillé par les anglais, qui ravageoient toutes les côtes. Mes compagnons résolurent de passer la nuit dans ce lieu. Elle fut extrêmement froide. Le lendemain et les jours suivants, il tomba beaucoup de frimats, et les vents, qui souffloient du nord, fûrent si violents, qu'il ne nous fut pas possible de continuer notre navigation.

Dès le premier jour, Chauran se plaignit d'un mal de tête violent, qui lui occasionna bientôt la fievre. Le peu de secours que nous pouvions lui procurer, dans ce lieu désert et sauvage, l'inquiétude, à laquelle il s'abandonna, aggraverent bientôt son mal; il avoit d'ailleurs déjà cin-

quante-sept ans. Enfin le quatrieme jour de notre séjour dans ce lieu, les vents s'appaiserent et devinrent favorables. Nous en profitâmes pour nous rembarquer, et nous fîmes route assez heureusement le jour et toute la nuit; mais sur le matin, le brouillard s'étant épaissi, nous fûmes obligés de mouiller l'ancre, auprès du rivage. La maladie de Chauran faisoit toujours des progrès; la fievre ne le quittoit plus, ce qui l'engagea de prier ses compagnons de le mettre à terre, dans l'espoir d'y trouver un peu de soulagement. Ces derniers, pour le satisfaire, échouerent le bateau, sur la côte, et s'étant mis à l'eau, ils le transporterent, sur leurs bras, jusque dans le bois. Là je lui apprêtai un lit, avec de la mousse, je lui allumai du feu, et je fis ce que je pus, pour le soulager, un peu, pendant que Péronet et Charleris retournerent

à la chaloupe pour la remettre à flot. Sur le soir, le malade tomba en foiblesse, et je crus qu'il alloit mourir. J'en fis part à ses camarades, qui déciderent qu'il falloit l'embarquer, afin de chercher un endroit plus sûr, pour échouer la chaloupe, sans danger; mais quand ils vinrent pour l'emporter, il les pria de le laisser, et leur dit, avec une voix mourante, qu'il étoit hors d'état d'être transporté, que s'en étoit fait de lui, et qu'il falloit le laisser finir ses jours malheureux dans ce lieu; que pour eux, il leur conseilloit de s'embarquer auplus vîte, et de profiter des moments favorables, pour continuer leur route. Péronet et Charleris alloient suivre cet avis, quand je leur représentai, qu'il y auroit la plus grande inhumanité, à abandonner, ainsi, leur malheureux compagnon, encore en vie; qu'ils alloient l'exposer à

périr de rage et de désespoir, quand sa maladie ne seroit pas mortelle; enfin, que par commisération, je me chargeois de rester auprès de lui, pour lui porter mes soins, jusqu'au moment de son trépas, tandis qu'ils iroient prendre soin de la chaloupe. Péronet adhéra à mes représentations, et ils prirent tous deux congé de leur camarade, me laissant seule auprès de lui, avec *César*, pour recevoir ses derniers soupirs.

Lorsqu'ils nous eûrent quittés, je fis des réflexions sur la confiance aveugle que je venois de donner à la bonne foi de ces deux hommes, et voyant que Chauran approchoit de sa fin, à grand pas, la crainte que j'avois d'en être la dupe, me fit naître l'idée d'abandonner ce malheureux, pour aller les rejoindre, dans la crainte qu'ils ne fussent tentés eux-mêmes de me laisser

seule avec l'enfant, dont je prenois soin, dans ce lieu sauvage, oú nous eussions péri tous deux indubitablement, de la mort la plus cruelle. Mes allarmes redoublerent encore, quand je vis que le vent commençoit à fraîchir; et ayant laissé Chauran à l'agonie, je tournois déjà mes pas vers le rivage, pour voir ce que j'avois à craindre, ou à espérer, quand j'entendis Charleris, m'appeller de toutes ses forces, et me presser de venir les joindre auplus vîte. Je ne me le fis pas répéter, et je me rendis aussitôt au rivage, avec *César*. Quand j'y fus arrivée, mes deux compagnons blâmerent l'excessive bonté, que j'avois eue pour un scélérat, qui ne méditoit rien moins que de se défaire de moi, ainsi que de l'enfant; et ils me dirent, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, et qu'il falloit de suite s'embarquer.

Quand je fus à bord, je re-

merciai mes deux compagnons de leur attention, et je bénis le ciel de m'avoir encore une fois préservée du danger, auquel je venois d'échapper. On mit aussitôt à la voile, et nous côtoyâmes le rivage de près. Il tomboit, cependant tant de neige, que, quelque fois, elle nous faisoit perdre la terre de vue, quoiqu'en plein jour. Le soir, nous mîmes à l'ancre, pour passer la nuit. Elle fut très-froide; sur le matin, le vent se calma, mais lorsque le jour parut, nous eûmes le chagrin de voir le rivage bordé de glaces, et le sommet des montagnes, appellées les *Mammelles de Matane*, couvertes de neige, ce qui présageoit que la navigation du fleuve alloit devenir très-difficile, si elle n'étoit pas impossible.

Les vents ayant tourné à l'est, avec un rude frimat, nous ne pûmes continuer notre naviga-

tion, ce jour la, ni le suivant. Nous eûmes beaucoup à souffrir du froid, parce que nous ne pouvions approcher de terre pour chercher du bois, dont nous avions besoin. Pour soulager mes deux compagnons, je m'étois chargée de faire le quart, à mon tour, la nuit. Sur les deux heures, comme j'étois de garde, j'aperçus quelques morceaux de glace, d'environ un pied de surface, qui flottoient sur l'eau, en suivant la direction du vent. Comme Péronet et Charleris dormoient, d'un profond sommeil, je ne crus pas nécessaire de les réveiller, pour si peu de chose; mais, quelques instants après, un morceau, beaucoup plus gros, vint frapper la chaloupe, et par son choc, les éveilla. Dès qu'ils s'aperçurent de ce qui avoit occasionné ce mouvement, ils s'écrierent, l'un et l'autre, qu'ils étoient perdus. Ce cri funeste me plongea

lans une frayeur extrême, qui
ugmenta encore, quand je les
is s'occuper, à l'instant, de
ever l'ancre et faire tous leurs
fforts pour échouer le bateau,
ur les glaces, qui bordoient la
ôte, sur laquelle, je leur avois
ntendu dire, la veille, qu'il y
voit tant de danger d'aborder.
Heureusement le bateau ne fut
rrêté par les glaces, que très-
rès du plein de la mer, ce qui
ous consola beaucoup; car si
es bancs de glace nous avoient
urpris, avant de pouvoir appro-
her, c'en étoit fait de nous, et
ous aurions péri, ou par le
roid, ou par l'eau.

Nous restâmes ainsi jusqu'au
our, dans les glaces, et nous
ûmes obligés, pour nous garantir
lu froid rigoureux, que nous
essentions, de mettre nos avirons
n pièces, pour faire du feu.
Lorsque le jour parut, Charleris,
ui étoit jeune et vigoureux,

tenta d'aller à terre. Il n'y parvint qu'avec difficulté, étant obligé de se mettre à l'eau, entre les glaces, jusqu'au-dessus de la ceinture. Lorsqu'il fut sur le rivage, il nous traça un chemin, à l'aide duquel, et de quelques planches, qu'on mit en travers, je descendis avec Péronet, qui me tenoit la main, tandis que Charleris se chargea de *César*, qu'il apporta, entre ses bras, jusqu'à terre.

Notre premier soin fut de nous rendre dans le bois et d'y allumer du feu, pour nous réchauffer; après quoi nous nous disposâmes à aller promptement retirer de la chaloupe, le peu de farine et de biscuit qui nous restoient, ainsi que nos autres effets, auparavant que les glaces l'eussent percée, ou qu'elle ne fut ensevelie sous la neige. Nous employâmes le reste du jour à ce travail dangereux et pénible

et lorsque nous eûmes tout transporté, au bord de la forêt, dans un lieu commode, nous dressâmes une tente, avec nos voiles, pour passer la nuit. Nous prîmes ensuite un peu de nourriture; et après nous être bien séchés et bien rèchauffés, nous fîmes des lits, avec de la mousse, que nous ramassâmes sous la neige, sur lesquels nous nous couchâmes pour prendre un peu de repos.

Le lendemain, j'aperçus Péronet, la tête appuyée sur ses mains et versant des torrents de larmes. Je devinai la cause de sa douleur; mais j'étois tellement pénétrée de l'horreur de notre situation, que je n'eus pas la force de lui dire une parole. Charleris, qui l'aimoit beaucoup, lui dit tout ce qu'il put pour le consoler; mais il étoit trop vivement affecté, et il lui répondit, que, tout bien calculé, il étoit évident que nous n'avions plus de vivres,

tout auplus, que pour un mois et demi, qu'il nous étoit impossible de nous en procurer, et que nous n'avions échappé à la mort, sur ce rivage, que pour en souffrir bientôt une beaucoup plus cruelle, en périssant par la faim.

QUAND je vis qu'il se désespéroit ainsi, je commençai, moi-même, à le rassurer, en lui représentant que nous pouvions nous procurer des ressources, en prenant du gibier et des bêtes fauves, dans la forêt; que je savois faire et tendre les filets, et qu'il seroit facile de nous servir, à cet effet, des cordages, que nous avions retirés de notre bateau, et dont Charleris s'offrit d'aller chercher le reste; mais toutes nos représentations furent inutiles; Péronet, incapable de résister à l'idée du malheur, étoit prévenu; et il ne put vaincre le chagrin qui l'accabloit. La nuit suivante, il se sentit atteint d

a fievre. Le mal se porta de suite
à la tête ; dans son délire, il
maudit mille fois M. *Réoltais*,
auquel il avoit engagé ses services,
contre la volonté de son épouse et
de sa famille. Malgré tous mes
efforts, le mal fit tant de progrès,
que ce fidelle compagnon de nos
infortunes, expira entre mes bras
et baigné de mes larmes, le troisieme
jour de sa maladie. Charleris, qui lui étoit extrêmement
attaché, en parut inconsolable ;
et dans le transport de sa douleur,
il se jetta entre mes bras,
en s'écriant : ah! Chere *Owliam*,
qu'allons nous devenir, seuls,
dans cet affreux désert, sans
espoir de jamais en sortir?

MALGRÉ la position cruelle,
où je me trouvois, par la perte
que nous venions de faire, je
sentis que, dans ce moment, au
lieu de s'abandonner à des plaintes
inutiles, il falloit, au contraire,
rappeler tout mon courage, pour

le faire passer, s'il étoit possible, dans l'ame de mon compagnon, dont j'avois alors le plus pressant besoin. Je lui observai donc, que j'avois été obligée, pendant plusieurs hivers, de vivre, dans des climats aussi rigoureux, que je n'y avois subsisté que par mon industrie; que jamais je n'avois manqué de fermeté dans le danger, et que s'il vouloit seconder mes forces et mon courage, nous ne manquerions certainement pas de quoi vivre, dans ces déserts, jusqu'au moment, ou le retour du printemps nous permettroit de nous rendre aux premieres habitations des français, dont nous ne pouvions être éloignés, tout au plus, que de quarante à cinquante lieues, en suivant le bord du fleuve.

Ce propos, tenu avec fermeté, ranima la confiance de Charleris. Il me regarda alors, avec affec-

tion, et parut condamner sa foiblesse. Je profitai de ce moment, pour lui faire l'étalage des ressources que nous allions employer; quoique intérieurement je n'y comptasse pas beaucoup, moi-même.

Après avoir pris un peu de nourriture, nous nous étendîmes sur la mousse, pour prendre un peu de repos, dont nous avions grand besoin. A notre réveil, j'engageai Charleris, de parcourir le rivage, pour tâcher de découvrir quelque rivière, ou quelque ruisseau, qui se déchargeat dans le fleuve, pour aller nous y établir, afin de prendre plus facilement, les animaux sauvages, et les oiseaux, qui se rassemblent plus ordinairement auprès de l'eau. Pendant son absence, je m'occupai à détordre des cordages, pour en faire des lacets, pour la chasse et pour la pêche; la solitude, où je me

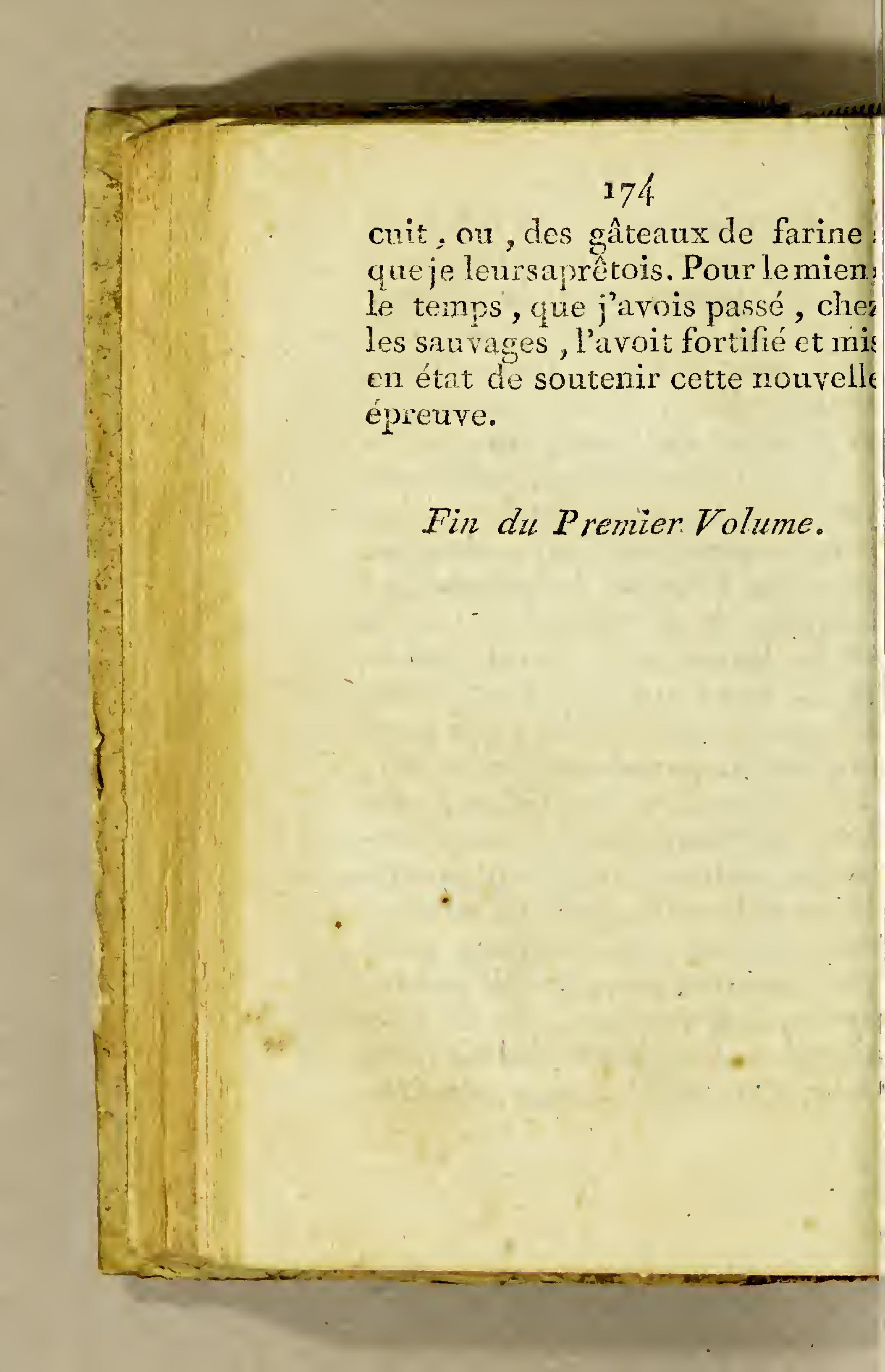
trouvois, en ce moment, rappella vivement, à mon esprit ma triste position. Y avoit-il, en effet, rien de plus allarmant, que de se voir jettée sur une côte aride et sauvage, au milieu des neiges et des frimats, accompagnée seulement d'un jeune homme, fort à la vérité, mais grossier et sans aucun talent, et d'un enfant de cinq ans, dont l'âge tendre n'étoit pas en état de supporter la misère? Ces tristes réflexions me firent répandre un torrent de larmes. *César*, qui étoit auprès de moi, se jetta entre mes bras et se mit aussi à pleurer, en me disant: quoi, ma bonne, tu pleure toujours? Veux-tu donc mourir comme papa Péronet? Ah! Dumoins si tu meurs fais moi mourir avant toi; car je ne veux pas rester seul ici. Les paroles de cet enfant me rappellerent à moi-même; et dans ce moment j'a-

perçus Charleris, qui venoit vers la tente, avec trois ou quatre pièces de gibier, qu'il avoit assomées dans le bois. Je courus à sa rencontre, en le félicitant sur sa chasse, et en lui faisant sentir combien ce début étoit d'un bon augure pour nous.

Nous travaillâmes ensemble, le reste du jour, à nos filets, et m'étant aperçue que la timidité avoit empêché Charleris, de pousser plus loin sa découverte, je me chargai de sortir, moi-même le jour suivant, ayant adapté un long manche, au bout d'une de nos haches, en forme de casse-tête. Je laissai *César*, à la garde de Charleris, et je partis seule, de grand matin, en tenant une route opposée à celle qu'il avoit tenue la veille. Après un peu de fatigue, je trouvai un fort ruisseau, qui se précipitait dans une petite vallée, et qui,

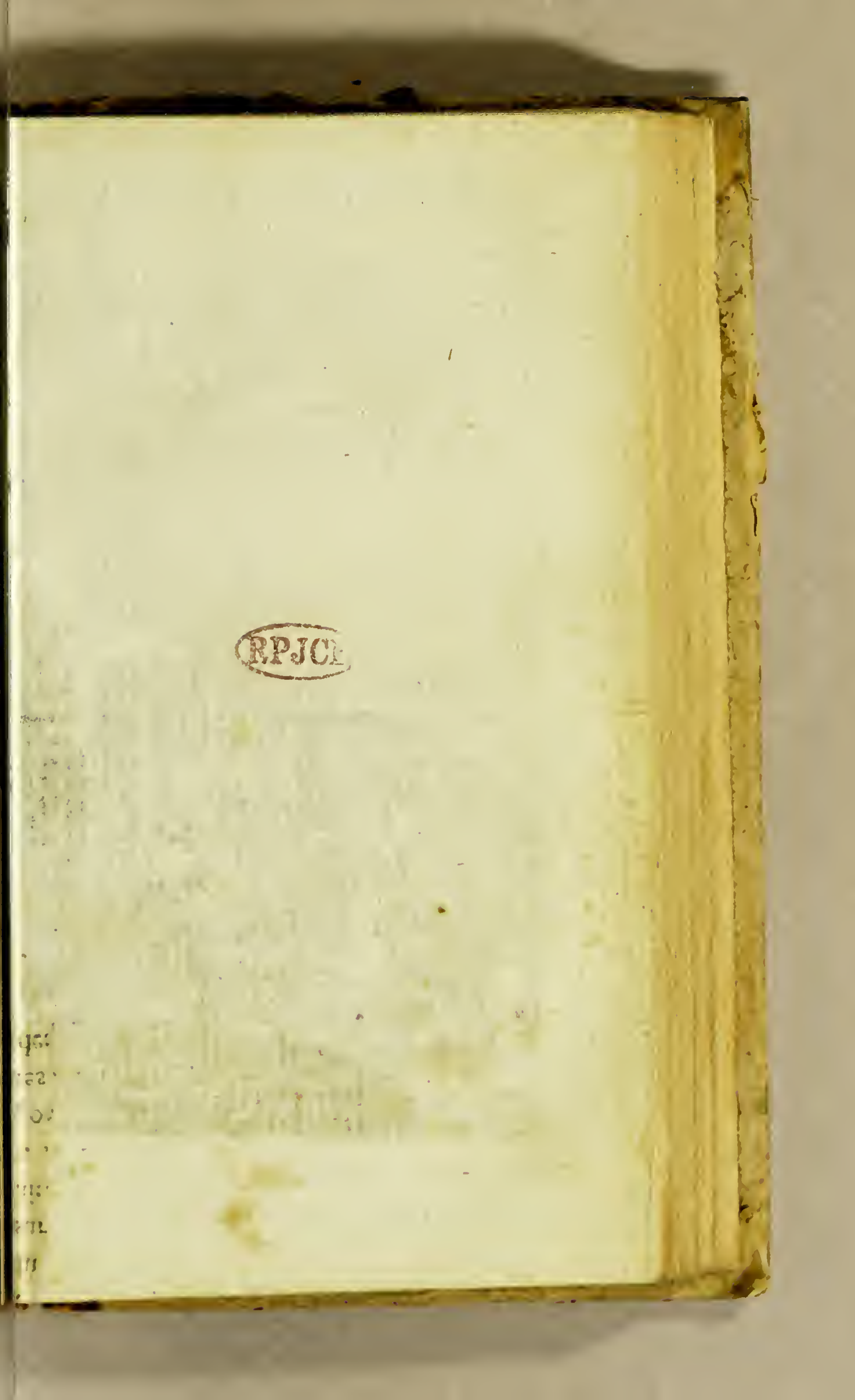
de là, alloit se perdre dans le fleuve, environ, à cent pas de distance. Il étoit éloigné de près de deux lieues de notre cabane. Je retournai de suite, enfaire part à Charleris; et je lui portai une jeune tortue, que j'avois assommée avec ma hache, auprès de la chûte du ruisseau. Dès le landemain, nous nous décidâmes d'y porter notre bagage. Charleris, se chargéa de la voile qui nous servait de tente, et moi de *César*; et au moyen de plusieurs tours, que nous fîmes, nous y transportâmes tout notre petit bagage. Notre premier soin alors fut de chercher un lieu, commode, à l'abri du vent de nord, pour y dresser une cabane, à la manière des sauvages, notre tente n'étant pas suffisante pour nous garantir des injures de l'air. Nous coupâmes, en conséquence, les arbres qui nous

oient nécessaires, et nous en
épouillâmes d'autres de leurs
corces, pour couvrir la cabane.
e travail fut achevé au bout de
ois jours. Dans l'intervalle,
ous tendîmes dans le ruisseau,
u courant de l'eau, nos voiles
t nos couvertures, méthode
ue j'avois apprise des Iroquois,
t nous y prîmes cinq a six gros
oissons. Lorsque la cabane fut
chevée, je m'occupai aussi de
endre les lacets qe j'avois fabri-
ués, et en un seul jour, nous
rîmes autant de gibier, que nous
urions pu en consommer en six.
Cette abondante provision, que
otre industrie venoit de nous pro-
urer, ranima entierement la con-
iance et le courage de Charleris;
nais comme son estomac, ainsi
que celui de César, n'etoit pas ac-
coutumé à ces mets, de difficile
ligestion, j'avois soin de leur faire
nanger en même temps, du bis-



cuit, ou, des gâteaux de farine
que je leurs aprêtois. Pour le mien;
le temps, que j'avois passé, chez
les sauvages, l'avoit fortifié et mis
en état de soutenir cette nouvelle
épreuve.

Fin du Premier Volume.


RPJC


Tome II.
Page 3.

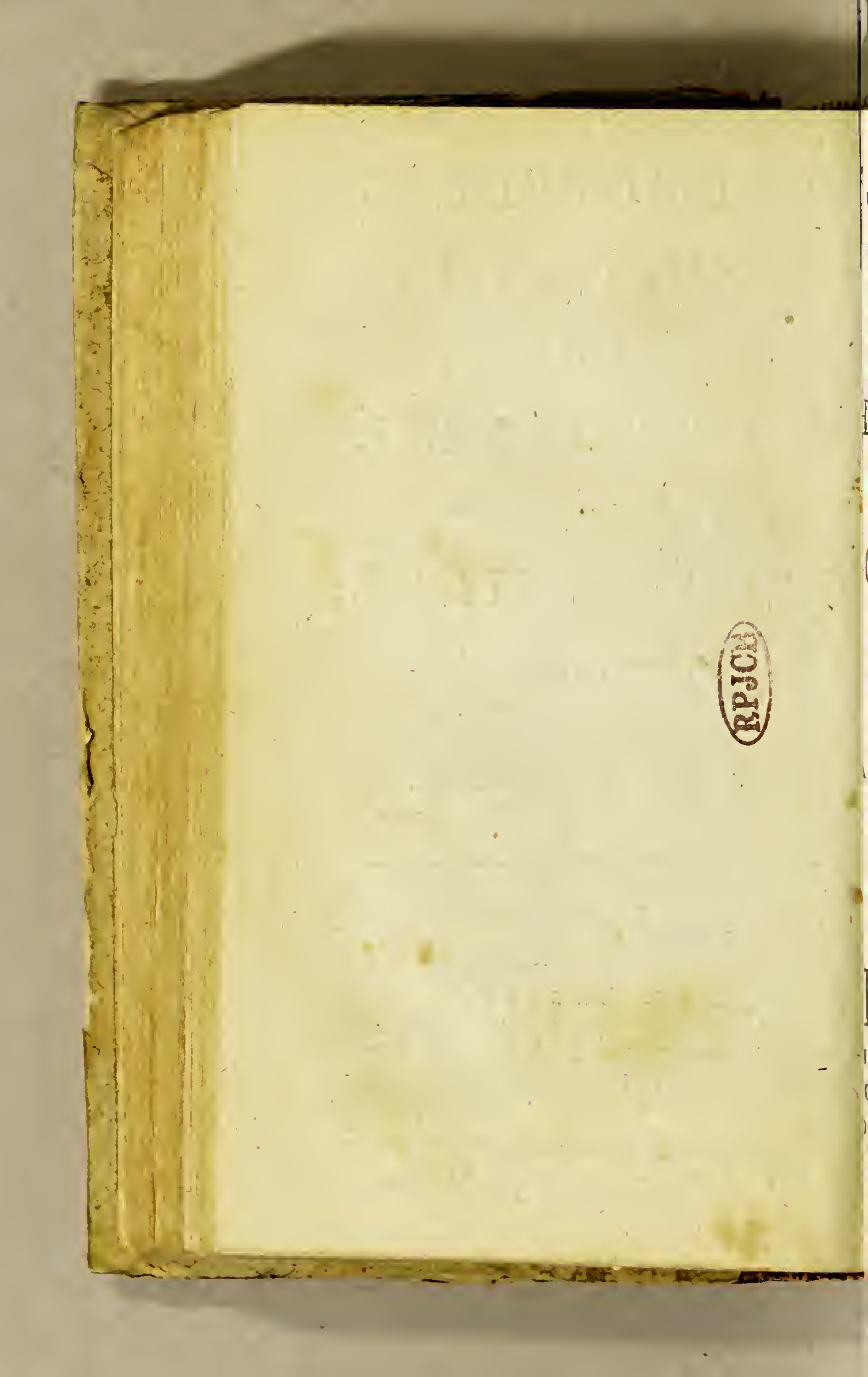
L'EUROPÉENNE SAUVAGE, OU HISTOIRE DE MADAME DE VALVILLE.

PAR A.. C***, *Ancien Officier de Vaisseaux du Commerce.*

TOME SECOND.

AUX SABLES,
Chez FERRÉ, Imprimeur-Libraire.

An VI de la République.


RPJCB

’EUROPÉENNE
SAUVAGE,
OU
HISTOIRE
DE MADAME
DE VALVILLE.

ÉJOUR de Miss Owliam, chez les Sauvages Micmack, jusqu'à son retour à Québec.

IL y avoit déjà près d'un mois que nous étions dans ce désert, orsque, Charleris étant sorti, pour aller à la chasse, j'entendis,

assez près de la cabane, le brui
d'une arme à feu. Je sortis, à
l'instant, pour voir ce que ce
pouvoit être; mais à peine eus-
je fait quelques pas, du côté du
bois, que j'aperçus, à mon grand
étonnement, deux sauvages, qui
venoient à ma rencontre. A leur
vue, je fus saisie d'une frayeur
mortelle; mes forces m'abandon-
nerent; et pour ne pas tomber
en défaillance, je fus obligée de
m'appuyer contre un arbre. Ces
deux hommes s'aperçevant de la
peur qu'ils venoient de m'occa-
sionner, s'approcherent de moi,
en me disant, en assez mauvais
français, de me rassurer, et qu'ils
ne me feroient aucun mal. L'un
d'eux me prit alors la main, et
me la serra, en signe d'amitié,
en m'invitant de retourner à ma
cabane. Dans ce moment même,
Charleris revenoit de la chasse.
Il ne fut pas moins surpris que
moi, de ma rencontre; mais les

sauvages, en l'abordant, lui firent des démonstrations de paix et d'amitié, et se disposerent à nous accompagner. Comme j'étois un peu revenue de ma frayeur, je les en invitai moi-même, avec instance; et lorsqu'ils fûrent entrés, nous leurs offrîmes des provisions, que nous avions. Ils ne paroissoient pas avoir besoin de manger; mais pour ne pas nous refuser, ils accepterent chacun un morceau de gâteau et de poisson; ils examinerent ensuite, avec attention, notre cabane, nos filets et tous nos autres ustensiles; après quoi, ils dîrent entr'eux, en leur langue: il faut convenir que ces malheureux français ont su, en bien peu de temps, se procurer bien des commodités; mais il n'est pas moins vrai que le choix qu'ils ont fait de cette demeure, pour passer l'hiver, va les exposer à mourir de faim; car aussitôt que le froid

aura augmenté, et que le ruisseau sera gelé, ils ne trouveront plus ni gibier, ni poisson pour se substanter. Il faut leur faire abandonner ce lieu sauvage, et les engager à se retirer avec nous, pendant la mauvaise saison, et au printemps, nous les conduirons à Québec; ce qui nous méritera une récompense du gouverneur-général.

COMME la langue des Micmack ressemble assez à celle des Iroquois, j'entendis assez bien ce qu'ils venoient de dire à notre sujet. Je ne m'imaginois pas que notre situation fut aussi critique, et je n'avois pas songé jusque là, que la glace dut nous priver de l'unique ressource, que nous avions, dans la chasse et dans la pêche. Je vis bien qu'il falloit prendre le parti d'aller fixer notre séjour parmi ces sauvages, ou nous voir x posés à périr dans dans ce désert, avec le malheu-

reux enfant dont nous étions chargés. Je n'en parlai cependant pas, de suite, à Charleris, de peur qu'il ne m'eut abandonnée, dès l'instant, et qu'il ne s'en fut allé avec eux; mais celui de ces sauvages qui parloit un peu français, lui fit part des réflexions qu'ils venoient de faire sur notre position, et du dessein qu'ils avoient formé de nous proposer d'aller habiter, parmi eux, jusqu'au retour du printemps, en lui faisant entendre que nous y serions en sureté, et qu'il n'avoit absolument rien à craindre. Ils ajouterent, que, s'il se décidoit à prendre ce parti, qui étoit le seul qui put le préserver de l'horreur de la famine, ils alloient se rendre à leur village, pour en prévenir les Chefs, et qu'ils reviendroient aussitôt nous chercher et nous aider à porter notre bagage. La maniere honnête avec laquelle ces bons sauvages en

agissoient par rapport à nous, me persuada de l'humanité qui régnoit chez ces peuples, et dissipa un peu le chagrin que me causoit déjà l'idée du séjour que j'allois faire parmi eux. Pour Charleris, il fut si frappé de l'idée qu'ils venoient de lui donner de notre situation, et de l'espoir qu'il avoit, de vivre plus facilement avec eux, que, sans autre réflexion, il leur offrit de les suivre, en me laissant seule avec *César*, comme je m'en étois doutée; mais les sauvages qui s'aperçurent qu'il n'y avoit que la peur, qui le faisoit parler ainsi, et qui, plus humains que lui, ne voulûrent pas me voir seule, abandonnée, dans ce désert, refuserent d'y consentir.

Pour mieux leur prouver notre reconnoissance, nous les engageâmes de souper et de coucher, dans notre cabane, ce qui parut leur faire plaisir. Le lendemain,

à la pointe du jour, ils prirent congé de nous, en nous assurant que, sous peu de jours, ils viendroient nous chercher. Je vous avoue que ce ne fut pas sans regret, que je les vis s'éloigner, malgré le dégoût que je ressentois pour la vie, que j'allois mener avec eux; mais Charleris y fut beaucoup plus sensible, et la peine qu'il ressentit de les voir partir sans lui, l'affecta tellement, qu'il me dit, d'un ton irrité, que nous étions bien à plaindre d'être chargés de cet enfant, que c'étoit une folie de s'y attacher; que, sans lui, nous aurions pu suivre les sauvages; qu'il se repentoit même de ne l'avoir pas fait, quoiqu'ils eussent paru le refuser; mais qu'à leur retour, il étoit bien décidé de n'y pas manquer. Il repoussa, en même-temps, d'un air si dur, et avec un regard si terrible, le pauvre *César*, qui

lui tendoit les mains, pour le caresser, que je craignis qu'il ne se portât à quelque brutalité, envers lui, ou que même il n'eut la barbarie de le faire périr, comme son compagnon l'avoit projetté avant sa mort.

Il est vrai que, s'il en fut venu à cet excès de fureur, comme les menaces qu'il lui fit me donnoient lieu de le craindre, il auroit eu deux victimes à sacrifier, car j'étois bien décidée à défendre les jours de cet infortuné, aux dépens des miens propres. De ce moment je perdis toute l'estime que j'avois pour Charleris, et je vouai au mépris, qu'ils méritoient, tous ces hommes féroces, avec qui j'avois eu le malheur de me rencontrer. Les réflexions que je fis même alors, sur la dureté de la plupart des hommes, qu'on dit civilisés, me fit regretter la vie que j'avois menée avec les sauvages. Ils étoient

cruels, il est vrai, mais ce n'étoit que pour leurs ennemis, et ils avoient trop de franchise et de générosité, pour être capables de concevoir des projets aussi cruels, que ceux que j'avois vu former, à mes compagnons de voyage, contre *César* et contre moi, et même pour en avoir jamais agi, avec un de leur semblables, comme M. *Réoltais* en avoit agi avec l'infortuné *Valville*. Je désirai même alors, avec plus d'ardeur que jamais, le retour de mes sauvages, pour quitter à jamais la compagnie de Charleris, que je pris en horreur.

Mes vœux fûrent bientôt exaucés. Au bout de quelques jours le bruit des armes à feu et des cris que j'entendis pousser, m'annoncerent leur approche. Au lieu d'en être effrayée, j'en tressaillis de joie. Je courus, à grands pas, à l'eur rencontre, pour leur témoigner ma satisfaction et ma

reconnoissance. Je leur pris les mains à tous, je les serrai entre les miennes, en signe d'amitié, et je les fis entrer dans notre cabane. Ils parûrent très flattés de la maniere caressante, avec laquelle je les avois reçus. Une femme, sur-tout, qui étoit de la troupe, s'avança la premiere vers moi, en me souhaitant le bonjour, en mauvais français; elle me serra les mains, ainsi qu'à Charleris et à *César*; elle prit celui-ci, et l'embrassa, en me disant : c'est un joli et aimable enfant, ce seroit bien dommage qu'il mourut, en un âge si tendre. Tous les sauvages nous firent, à leur tour, de semblables caresses.

Charleris s'empressa de faire les honneurs à nos hôtes, et il leur servit tout ce que nous avions, dans la cabane. J'offris à la femme sauvage, un gâteau de farine, que j'avois fait avec ce qui nous en restoit; elle me

dit, avec un air de bonté, de le garder pour mon fils, qui avoit l'estomac délicat. Elle en rompit un morceau, sur lequel elle mit du sucre d'érable, qu'elle avoit avec elle, et elle le présenta à *César*. Ce pauvre enfant le reçut des mains de cette femme, sans aucune répugnance, et lorsqu'il en eut goûté, il lui témoigna combien il le trouvoit bon, en lui faisant des caresses.

Après souper, on fuma le calumet; ce fut alors, que la bonne Sircamokilou (c'étoit le nom de cette sauvage), s'aprocha de moi, pour me prier de lui raconter par quel hasard, je me trouvois sur cette côte déserte et sauvage, dans une pareille saison, avec cet homme et cet enfant. Je m'empressai de satisfaire sa curiosité, sachant que rien ne flatte autant ces sauvages; et après lui avoir fait succintement, le détail des malheurs qui nous

étoient arrivés, depuis notre dé-
part de Québec, jusqu'au momen
que nous étions débarqués dan
ce désert, je tâchai d'émouvoi
sa sensibilité, en la priant d'avoi
pitié de moi et de l'enfant, don
je prenois soin. Cette femm
écouta mon récit avec beaucou
d'intérêt, et elle me promit
même avec serment, qu'elle feroi
tout ce qui dépendroit d'elle
pour rendre mon sort plus dou
ainsi que celui de *César*. Je l
remerciai, et je lui fis entendr
que, quoiqu'il ne fut ni mo
fils, ni celui de Charleris, i
suffisoit qu'il eut survécu à no
malheurs, pour que je lui fuss
autant attachée, que s'il l'eu
été ; et que j'aimerois autan
perdre la vie, moi-même, qu
de voir qu'on attentat à la sienne
Comme ces bons sauvages son
naturellement charitables et on
un bon cœur, Sircamokilou, e
toute la troupe, applaudirent

mes sentiments, par des claquements de mains ; ils nous répétèrent tous, à l'envi les uns des autres, que nous devions être tranquilles, que nous étions avec des amis, qu'ils étoient au comble de leur joie, de nous avoir rencontrés, pour avoir occasion de nous sauver la vie, que nous aurions perdue, infailliblement, dans ce désert, si nous eussions été obligés d'y rester, jusqu'au retour de la belle saison.

Le lendemain, aussitôt que le jour commença à paroître, Ouimachica, mari de Sircamokilou, qui étoit alors le plus ancien de la troupe, nous dit que, puisque le temps étoit beau, il falloit en profiter, pour nous mettre en route. Je me disposois à me charger de *César*; mais un jeune sauvage, vigoureux, ne voulut pas le permettre; et il le plaça sur son dos, pour le porter. Chacun des autres sauva-

ges, s'empara d'une portion de notre bagage ; et en un moment, nous fûmes prêts de partir, après que nous eûmes tous déjeûné. Le soleil commençoit déjà à dorer la cime des montagnes, et nous fîmes d'abord, par un très-beau temps, plusieurs lieues, sur le bord du fleuve. Nous le laissâmes ensuite, pour nous enfoncer dans des forêts très-épaisses, dans lesquelles nous marchâmes jusqu'au soir, que nos sauvages s'arrêterent près d'un gîte dressé à leur maniere, dans lequel nous nous fourâmes tous huit, après nous être bien chauffés et avoir soupé. Au point du jour, nous continuâmes notre marche, qui fut très pénible, parce qu'il nous fallut gravir des montagnes très-escarpées et passer par des bois très-épais, que je ne pouvois pas traverser aussi vîte que ces sauvages. Ce fut la cause que nous mîmes sept jours à faire le

voyage. Au bout du quatrieme, nous vîmes deux jeunes sauvages venir au-devant de nous, qui nous conduisîrent au pied d'une haute montagne, oú nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit. Ils avoient eu soin d'y mettre de la mousse fraîche, pour nous coucher, et ils avoient préparé de la viande pour le soupé, pendant lequel les sauvages montrerent beaucoup de gayeté.

Pendant la route, nos guides, et sur-tout Sircamokilou, qui ne me quittoit pas, parûrent extrêmement surpris, de la facilité avec laquelle je supportois la fatigue du voyage; mais ce qui redoubloit encore leur étonnement, c'étoit de voir avec quel appétit je mangeois les viandes, cuites à leur maniere; et j'entendis qu'il se disoient entr'eux, on croiroit que cette femme à vécu toute sa vie, à la maniere des sauvages.

Ma façon d'agir et de vivre, plut si fort à un jeune homme de la troupe, nommé Natusquet, que, dès les premiers jours, il s'attacha à me prodiguer ses soins, dans l'intention, comme il me l'a avoué depuis, de m'épouser. Il faut avouer, que si *Simouraba* étoit jeune, bien fait, doué de qualités aimables, autant que peut l'être un homme, qui sort brut des mains de la nature, Natusquet en étoit aussi bien partagé que lui. Il avoit, en outre, un regard et un son de voix doux et prévenant, et on ne voyoit rien en lui, qui approchât de la dureté et de la férocité, qu'on reproche, assez injustement, aux naturels de la Gasperie. A ces qualités, il joignoit celle d'être habile chasseur et bon pécheur; et si j'eusse été obligée de vivre toujours parmi ces sauvages, je n'aurois fait aucune difficulté de lui accorder

ma main, d'autant plus qu'il étoit le frere de Sircamokilou, cette généreuse sauvage, qui avoit pris la peine de venir me chercher si loin, et qui ne cessoit de me donner, à chaque instant, de nouveaux témoignages d'amitié.

Aussitôt que le jour commença à éclairer l'antre dans lequel nous avions passé la nuit, je sortis une des premieres. Natusquet prit ses armes et me suivit aussitôt, dans la crainte que je ne fisse quelque mauvaise rencontre. Lorsqu'il fut auprès de moi, il me serra la main, d'une maniere caressante, je la lui serrai à mon tour, ce qui parut l'enchanter. Ayant aperçu, dans le moment, du gibier, je le priai de me prêter son fusil, et ayant tiré sur des oiseaux, j'en abattis six, d'un seul coup, que je lui donnai; il fut surpris de mon adresse; il me prit par la main,

et me ramena avec lui, à ses compagnons, auxquels il conta ce que je venois de faire, ce qui m'attira leurs applaudissements.

Natusquet et les autres sauvages, s'étoient imaginés jusque là, que Charleris étoit mon époux, ou du moins, que j'avois contracté des engagements avec lui; mais voyant l'indifférence que je paroissois avoir pour lui et que m'avoient inspirée les procédés qu'il avoit eus, vis-à-vis de moi et de *César*, ils commencerent à en douter. Le premier, sur-tout, qui avoit le plus grand intérêt de s'en assurer, pressa Charleris de l'instruire sur ce point. Celui-ci, guidé, peut-être, par la crainte, peut-être, par la malveillance, lui dit, qu'à la vérité je l'avois prié de dire que nous avions formé le projet de nous unir ensemble, mais qu'il n'en étoit rien, que je lui étois absolument étrangere, ainsi que

enfant dont j'étois chargée, et que ce n'étoit que le hasard seul, qui nous avoit réunis.

Natùsquet fut enchanté de cet aveu ; il vint aussitôt en faire part à Ouimachica et aux autres sauvages. Comme j'entendois un peu leur langage, et qu'il le fit en ma présence, je ne pus douter de l'indiscrétion de Charleris. J'en fus indignée, et cela acheva de me le rendre odieux. J'avois à craindre qu'elle ne renouvellat, pour moi, les désagréments que j'avois eus à essuyer, chez les Iroquois, pour l'amour qu'avoit conçu pour moi *Simouraba*, et auquel j'avois été forcée de répondre. Pour le prévenir, autant qu'il me seroit possible, je pris, sur-le-champ, la résolution de faire confidence, le soir, à Sircamokilou, des engagements que j'avois formés. Je lui dis que j'avois disposé de mon cœur en faveur d'un jeune français, que

j'allois chercher à Québec; qu
rien ne pourroit jamais altérer
un instant, l'amour que j'avoi
pour lui; qu'à la vérité j'avoi
engagé Charleris à dire que nou
avions contracté des engagement
réciproquement; mais que mon
unique dessein avoit été d'empê-
cher, par ce moyen, qu'on n'at-
tentat à mon honneur. Cette
bonne sauvage me serra aussitôt
la main, et parut flattée de la
confidence que je venois de lui
faire. Elle me dit que je n'avois
rien à craindre de la part de sa
nation, que la vertu y étoit res-
pectée, et que c'étoit une loi,
parmi eux, de ne jamais porter
atteinte à des engagements aussi
sacrés que les miens. Elle me pro-
testa que je trouverois, dans
ses peuples, et sur-tout dans sa
famille, de vrais amis et des pro-
tecteurs, et que tous auroient,
pour moi, et pour l'enfant dont
je prenois soins, tous les égards,

us à l'innocence et au malheur; nfin, que je pouvois être assurée ue je serois conduite, avec sureté, Québec, dès que le retour de a belle saison rendroit le fleuve avigable.

Je témoignai toute ma reconnoissance, à la bonne Sircamoilou, et comme il étoit déjà ard, nous nous étendîmes sur a mousse, pour prendre un peu le repos. Dès que le jour commença à paroître, le lendemain, Ouimachica nous ordonna de continuer notre route, qui fut très difficile et très pénible ce jour a, ainsi que le suivant. Heureusement, celui-ci fut le dernier; j'en fus instruite par les cris que pousserent les sauvages, vers le soir, comme c'est leur coutume, pour annoncer leur arrivée. Ils fûrent aussitôt répétés par ceux du village, que nous aperçumes bientôt venir au-devant de nous, en claquant des mains, et mani-

festant leur joie, par mille postures ridicules.

Nous fûmes conduits, Charleris, *César* et moi, dans une cabane, oú les Chefs s'étoient assemblés. Après avoir délibéré entr'eux, ils déciderent dans quelle cabane nous devions habiter, et à quelle famille nous serions affiliés. Ils nous serrerent ensuite, à tous, les mains; ils nous déclarerent amis, et nous firent fumer, avec eux, au long calumet de paix, en signe d'alliance, nous déclarant que le village nous prenoit sous sa protection, que nous aurions des vivres en abondance, jusqu'au printemps, et qu'alors ils nous conduiroient à Québec. Nous fîmes notre possible pour leur exprimer notre reconnoissance; Charleris fut présenté, de suite, au Chef de la cabane, oú il étoit affilié, et on me remit, avec *César*, qui ne m'abandonnoit

pas, à Ouimachica, sur la demande qu'en fit son épouse, qui vouloit m'avoir auprès d'elle, et qui nous conduisît dans sa cabane avec les témoignages de la plus tendre amitié. Toute la famille et les voisins, qui s'y trouvèrent, nous firent, de même, beaucoup de caresses; je ressentis la plus vive satisfaction de me trouver dans la demeure de cette bonne sauvage., oú j'étois sûre de trouver tout ce qui nous seroit nécessaire, à *César* et à moi. Le premier jour de notre arrivée, et les deux suivants, fûrent marqués par des réjouissances et des festins auxquels nous étions invités, Charleris et moi. Ce fut dans ces divertissements, que, pour les flatter d'avantage, je commençai à m'entretenir, avec eux, dans leur langage, qui, comme je l'ai dit, différoit peu de celui des Iroquois, que je savois très-bien. Ils en parûrent tous surpris et

en même-temps très-flattés, particulierement le jeune Natusquet, qui n'avoit pas encore perdu l'espérance de me posséder, et qui me continuoit ses assiduités.

Les Chefs du village firent trois lots de notre petit bagage, dont Charleris en eut un, et *César* et moi les deux autres. Le tout ne consistoit alors que dans la voile de notre chaloupe, quatre couvertures, une chaudiere et quelques nippes, que Charleris s'appropria en grande partie. Aussitôt que j'eus mon lot, je l'offris à mes hôtes, et les priai de vouloir bien l'accepter. Ils me remercierent, et ne prirent seulement que la partie de la voile qui nous étoit échue, à *César* et à moi, voyant qu'elle nous étoit inutile.

Le village étoit composé de sept cabanes, oú logeoient trente-huit individus, de tout âge et de tout sexe. Il étoit adossé à

une haute montagne, qui le mettoit à l'abri des vents de nord, et placé dans le plus épais de la forêt; cependant peu éloigné d'un lac profond et d'une grande étendue, qui ne geloit presque jamais, même dans les hivers les plus rigoureux. A l'entrée de ce lac, on trouvoit une chûte d'eau, très-rapide, oú se réunissoient, pour se désaltérer, une grande quantité de bêtes fauves et d'oiseaux, de toute espèce, ce qui procuroit, en tout temps, aux sauvages, du gibier en abondance. Ce lac leur fournissoit aussi d'excellent poisson, et ils ne manquoient de rien, de ce qui étoit nécessaire à la vie. Suivant le réçit qu'ils me firent de leur position, il paroit que leur village est, à peu près, à égalle distance dufl euve Saint-Laurent et de la baie des Chaleurs, à laquelle ils me dirent qu'ils pouvoient communiquer par des rivieres peu

éloignées. Ils étoient voisins de quelques autres peuplades. dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Il n'y a rien de si simple que la construction de leurs cabanes, qu'ils bâtissent, sans ordre, dans le bois, à quarante pas, environ, les unes des autres. Ils coupent, pour cet effet, des perches, de la longueur de vingt à vingt-cinq pieds, plus ou moins, suivant la grandeur qu'ils veulent donner à leur gîte. Ils les arrangent circulairement, et les réunissent par le petit bout, en forme de faisceau; et après les avoir bien assujetties, ils couvrent le tout de morceaux d'écorces de bouleau très-bien ajustés les uns sur les autres, afin que la pluie et le froid ne pénêtrent pas dans l'intérieur. Ils ne laissent, pour l'entrée, qu'un petit trou, par un des côtés, qui leur sert de porte et de fenêtre; il a, tout au plus,

leux pieds et demi de haut, sur
rois de large, de maniere qu'on
est obligé de se baisser presque
. terre, pour entrer et sortir.
ls ferment encore ce trou avec
les écorces d'arbre. Au haut de
a cabane, ils laissent un trou,
oour le passage de la fumée.
Nuit et jour ils entretiennent du
eu au milieu, dont ils se servent
oour se réchauffer et pour s'é-
lairer. Ces espèces de cônes,
ui ressemblent assez à des cou-
ertures de moulins à vent, ne
ontiennent dans l'intérieur, ou-
re le foyer, qui, comme nous
avons dit, est au milieu, que
uelques nattes ou de la mousse,
ur lesquelles se couchent les sau-
ages, leurs fusils, quelques va-
es de terre et quelques autres
stensiles de ménage, tels que
es paniers, des plats, des gon-
oles, faites assez artistement,
vec de l'écorce de bouleau et
garnies de paille, ou de poil de

porc-épic, teintes en diverses couleurs. Quelques-uns ont, cependant, de petits coffres, tout au plus, de deux pieds de long, dans lesquels ils renferment quelque peu de monnoie, (ceux qui en ont) leurs colliers, leurs plumes, leurs miroirs, leurs couleurs, leur poudre à tirer, leur plomb, leurs couteaux et autres bagatelles de cette espèce.

Ces sortes de cabanes, qui sont, en quelque sorte, permanentes, appartiennent au premier occupant, et peuvent se nommer cabanes d'hivernement. Ils les abandonnent presque toujours dans là belle saison, pour se rendre dans les lieux oú la chasse et la pêche sont plus abondantes. Ils y construisent promptemen d'autres cabanes, dans le mêm genre. Toutes les fois qu'ils y son renfermés, ils sont ordinairemen assis sur leurs talons, ou étendu sur leur natte. Leur unique occu

pation est de fumer le tabac. La fumée du foyer est épaisse et très-incommode ; mais elle sert à boucaner leurs viandes, et sur-tout, à écarter pendant l'été, les moustiques, dont la piqûre est très douloureuse.

Leurs canots sont très-bien construits, quoique très fragiles. Les varangues sont faites d'un bois très flexible ; elles ont à peu près deux pouces en quarré, et sont couvertes d'écorces de bouleau, à peu près de quatre à cinq lignes d'épaisseur. Ces écorces sont cousues ensemble, avec beaucoup d'art, et elles sont enduites, par dehors, d'une espece de raisine, cuite, jusqu'à ce quelle acquiere la consistance de brai. Ces nacelles sont à fond plat ; les deux bouts sont terminés en forme de croissant, très-aigus. Elles sont si légeres, que deux hommes peuvent les porter facilement, et à de très-grandes

distances, sur leurs épaules. Leur longueur varie suivant le plus ou moins d'individus qui composent chaque famille. La plus grande que j'aye vue, portoit, à l'aise, quatorze personnes. Les sauvages s'y tiennent ordinairement sur les genoux, le visage tourné vers la proue. Quand à leur largeur, elle n'excede jamais trois pieds.

Ces peuples font usage de leurs canots, lorsque les rivieres et les lacs sont navigables, pour atteindre la bête fauve, dont la fourure fait toute leur richesse. Lorsqu'ils ont à passer par quelque cascade dangereuse, ou à traverser d'une riviere ou d'un lac, dans un autre, ils les chargent sur leurs épaules. Ils se servent, dans leur navigation, de voiles ou d'avirons, qu'ils font mouvoir avec une célérité extraordinaire, au point de parcourir jusqu'à trois lieues, et même

davantage, par heure. Lorsqu'ils vont à la voile, ils employent pour cet effet, une couverture de laine, dont ils sont ordinairement munis, pour s'envelopper. Ils l'attachent à une perche, au haut d'un mât; ensuite deux sauvages, forts, la tiennent par les deux bouts, et font ainsi l'office, d'amure et d'écoute, pendant qu'un autre sauvage, à la poupe, gouverne avec sa pagaye, et commande la manœuvre, qui consiste à abattre, sur-le-champ, la voile et le mât, lorsque le changement de vent le rend nécessaire; ce qui arrive très-souvent, avec des bâtiments si délicats, et sur des mers ou des lacs, oú les vents sont trés inconstants, à cause des hautes montagnes qui les environnent, et qui en changent, à chaque instant, la direction. Dans la crainte de quelque évênement fâcheux, les sauvages ne s'écartent jamais, beaucoup,

des côtes. Ils sont tous très-habiles nageurs, et quand leur canot viendroit à chavirer, étant près de terre, ils se sauveroient facilement. Pour plus de sureté, cependant, ils se servent plus souvent encore de pagayes, que de voiles. Ils les manient, comme je l'ai dit ci-dessus, avec la plus grande vîtesse, et avec un accord qui fait plaisir à voir.

Comme ces peuples aiment beaucoup la bigarrure, presque toutes leurs couvertures sont de différentes couleurs, ce qui fait un coup d'œil assez curieux, lorsqu'ils sont à la voile, sur un lac ou sur une riviere. Lorsqu'ils s'embarquent, ils emportent avec eux, tous leurs meubles, qui consistent dans leurs fusils, leurs munitions et quelques chaudieres. Ils ont soin aussi, de mettre, dans leur canot, des écorces de bouleau, pour couvrir la cabane, qu'ils doivent construire au lieu

u débarquement, soit pour se échauffer, soit pour se préserver e la piqûre des insectes. Ces caanes sont découvertes avec la ıême promptitude, lorsqu'ils eulent aller dans un autre lieu. i le temps ne leur permet pas e construire des cabanes, ils ıettent le canot à terre, le courent des écorces qu'ils ont emortées, pour se préserver des ıjures de l'air et du froid, et 'étendent dans le fond, pour y asser la nuit; mais ils ne pratiuent gueres cet usage, que uand ils poursuivent des animaux e quelque importance, et qu'ils 'ont pas fini leur chasse avant ı nuit, ou quand ils sont obligés e fuir devant leurs ennemis.

Lorsqu'ils sont forcés de orter leurs canots, deux des lus forts, le mettent sur leurs paules, les autres se chargent u bagage, et les femmes portent, erriere leur dos, les enfants qui

ne sont pas assez âgés pour le
suivre facilement. Comme ils son
paresseux et lâches, ils change
souvent de fardeau, les uns ave
les autres.

Quand les sauvages sont pa
venus à l'âge de caducité,
qu'ils sont hors d'état de suiv
leurs compatriotes, ils se fixen
pour l'ordinaire, dans des villag
sédentaires, situés dans des lieu
oú la pêche et la chasse so
abondantes, où auprès des établi
sements des européens, dont i
esperent obtenir quelque secour
Leurs enfants ou leurs plus pr
ches parents, sont alors charg
d'en prendre soin.

Les sauvages qui habitoie
notre village, avoient, presq
tous, été baptisés par les missio
naires du Canada, et se disoie
tous catholiques. Mais ce qu'i
avoient de religion, n'étoit qu'u
mêlange d'erreurs et de superst
tions. Dès mon arrivée, Sirc

ɔkilou me présenta une espèce
médaille, de cuivre, sur la-
elle étoient représentés un christ
un côté, et une vierge de l'au-
, et me demanda si je connois-
is ces images. Je lui dis que
i, et aussitôt elle les baisa, avec
aucoup de respect. Les jésuites
Québec, leur avoient appris
elques cantiques, traduits en
ır langue, qu'ils chantoient,
ec dévotion, ainsi que le *crédo*
latin; ils disoient que c'étoit
langage des anges, et qu'il n'y
oit que l'évêque du Canada,
les bons missionnaires, qui
ıssent l'entendre, et d'autres
ıérilités semblables.

Tous les Micmack ne sont pas
ɔnvertis à la foi catholique. Il
en a beaucoup, ainsi que les
oquois, qui suivent la religion
leurs peres; mais ils admettent
us, assez généralement, l'im-
ortalité de l'ame. Ils croient
ı'il y a un grand esprit, qui,

après la mort, récompense le bons et punit les méchants. Ma comme ils n'ont aucune autr idée de bonheur, que celui qu leur offre le sol qu'ils habitent ils s'imaginent qu'au sortir de l vie, les hommes vertueux iron habiter un pays oú les vivres se ront en abondance, oú il couler des ruisseaux d'une liqueur mill fois plus agréable, et plus forte que l'eau-de-vie, oú le froid n se fera jamais sentir, enfin, o les femmes accoucheront san douleur; aulieu que les méchant seront transportés dans des plaine désertes, et sur des montagne arides, oú les glaces ne se fondron jamais, et oú ils éprouveront à la fois, les horreurs de la faim et de la soif, et toutes les injure de l'air.

Les Irroquois, les Abctibis e les Gaspésiens, composent l nation des Micmack, qui habi- tent l'étendue du pays, compris depuis

epuis le lac Champelin, jusqu'au olfe Saint-Laurent. On peut y oindre encore la nation des Papinachois, leurs alliés, qui habient au nord du fleuve, depuis a riviere du Sagnay, jusqu'aux ept isles, et qui ont absolument a même langue et les mêmes isages que les premiers. Le pays que tous ces peuples habitent, a u moins deux fois l'étendue de a France; mais la population ne répond pas, à beaucoup près, à la grandeur du terrein; et c'est ce qu'il faut à un peuple, qui ne vivant que du produit de la chasse et de la pêche, à besoin, à chaque instant, de changer de lieu, lorsqu'il a, en quelque sorte, épuisé celui qu'il habite. En général, les Micmack sont grands et bien faits; ils ont, comme les autres sauvages de l'amérique, le teint cuivré et les épaules élevées; ils sont légers à la course, aussi bien que les Iroquois et les autres

peuples plus méridionaux, quoique ceux-ci ne mangent que du maïs et des racines, et quand ils poursuivent une bête fauve, dans leur chasse, ils font souvent vingt ou même vingt-cinq lieues par jour, sans presque se reposer.

Les Micmack vivent assez en paix, avec leurs voisins ; leur caractere est naturellement doux ; ils sont d'ailleurs trop timides, pour provoquer les nations qui les environnent, et trop pauvres pour tenter leur cupidité. Si, dans les différents que les Français et les Anglais ont eus, pour se disputer quelques morceaux de leurs malheureuses contrées, ils ont été forcés quelque fois de prendre les armes, ce n'a été que par contrainte, et aussitôt qu'ils ont pu trouver le moyen de s'échapper, on les a vus s'enfoncer dans les bois les plus écartés et les plus épais, au danger même d'y périr de misere, plutôt que de faire le métier de soldat.

Ces sauvages sont sujets à l'i
vrognerie, et quand ils ont bı
avec excès, sur-tout de l'eau-de
vie, ils deviennent coleres et fu
rieux; mais autrement ils son
paisibles, et n'ont même ni l'a
varice, ni les vices ordinaires de
autres sauvages. Ils sont naturel
lement compatissants et charita
bles, et il suffit qu'ils connois
sent les besoins d'un de leurs sem
blables, quelqu'il soit, pour par
tager généreusement, avec lui
tout ce qu'ils possédent.

Malgré que leur genre d
vie paroisse fort dur, cependan
ils ne sont presque jamais malades
et ils parviennent, sans infirmités
à une grande vieillesse. Il es
vrai qu'ils ne sont pas énervé
par le luxe ni la mollesse, et qu
l'habitude, qu'ils ont, de fair
beaucoup d'exercice, contribu
à entretenir leur santé. Quoi-
qu'ils ne connoissent pas, d'ail-
leurs, les plaisirs bruyants d

os villes, ils ne laissent pas de en procurer, à leur maniere, ui les amusent beaucoup; et avoue que je commençois, ioi-même, à m'y accoutumer et les trouver agréables; et je ne uis point étonnée que des Franais et des Françaises se soient écidés à vivre avec ces peuples, t à leur maniere, dans l'espoir 'y goûter une tranquillité et ne paix qu'ils ne trouvoient as, sans-doute, dans le tourillon de la société.

Il n'est que trop ordinaire de e former, de ces peuples, des réjugés désavantageux, et de les roire cruels et féroces, parce ue leur regard, leur maintien, eur costume effarouchent, et u'ils ne lient pas commerce volontiers, avec les Européens. Mais oit-on bien s'en étonner, quand n considére les cruautés que eux-ci ont exercés à leur égard, orsque l'ambition et la cupidité

les ont portés à traverser les mers pour venir ravir à ces peuple paisibles, une partie de leur pays et les réduire, eux-mêmes, a plus dur et au plus injuste escla vage? Ce sont ces procédés bar bares, qui les ont portés à use de représailles, quand ils ont p en trouver l'occasion. Les An glais, sur-tout, auroient-ils lie de s'en plaindre, lorsqu'on le a vus rassembler deux ou tro cents Suriquois, à Hallifax, e Accadie, soi-disant pour traite avec eux amicalement, et le faire ensuite impitoyablement tou égorger, sous le ridicule soupço qu'ils favorisoient le parti de Français? Cette scene tragique et digne du peuple le plus féroce arriva dans le temps que les deu peuples se disputoient le pay de ces infortunés Américains. O en pourroit citer encore beau coup d'autres de la même espèc

C'est avec ce bon peuple qu

e passai l'hiver et le printemps, usqu'au moment que nous devions partir pour Québec, parageant les soins de la cabane laquelle j'étois affiliée, et Chareris les travaux de la chasse et e la pêche, et jouissant, dans e désert, des douceurs d'une ie libre et tranquille.

Aussitôt que les neiges fûrent ntierement fondues, nous vîmes rriver, près du village, deux anots montés de sept sauvages t de trois femmes, qui venoient e joindre à nous, pour remonter nsemble à Québec. Leur arrivée ıt annoncée comme à l'ordinaire, ar des cris de joie, auxquels épondîrent ceux de notre village. orsqu'ils fûrent à terre, on leur émoigna le plaisir qu'on ressenoit de les voir, par des danses, estins et autres réjouissances. ırcamokilou m'engagea, de la ıeilleure grâce, de prendre part leurs fêtes. Je ne crus pas devoir

la refuser, sur-tout au moment que j'étais sur le point d'abandonner cette bonne sauvage, sachant d'ailleurs que je lui ferois beaucoup de plaisir. En conséquence; je m'ajustai et je me barbouillai le visage de rouge et de noir, à leur maniere. Charleris en fit de même, de son côté, ce qui nous attira les applaudissements de tous ces sauvages. Cette mascarade nous rendit tous méconnoissables. Lorsque tout le village, ainsi que les nouveaux venus, fûrent prêts, on se rendit sur la place, pour danser. Deux sauvages marquoient la cadence, en frappant, avec leurs mains, sur deux espèces de tambourins, qui forment leurs seuls instruments de musique. Leur danse se fait en rond, avec des gesticulations aussi fatiguantes que ridicules, ayant presque toujours les bras élevés et une jambe en l'air. Comme je voulois les imiter,

en tenant toujours, par la main, Natusquet, qui ne me quittoit jamais, Charleris qui passa auprès de moi, me reconnut malgré mon déguisement, et me voyant sauter de toutes mes forces, il me dit de prendre garde de trop m'échauffer. Dans ce moment, un jeune sauvage l'ayant entendu me parler ainsi, en bon français, nous fixa tous deux attentivement. Je m'en aperçus; et l'ayant considéré, à mon tour, avec plus d'attention, je crus reconnoître, malgré son déguisement, qu'il n'avoit ni les traits, ni le teint d'un sauvage. Nous étant approchés l'un de l'autre, par le même motif de curiosité, je lui fis signe de nous écarter un peu; mais quelle fut ma surprise, lorsque j'entendis une voix tremblante me dire : seroit-ce bien toi, adorable *Owliàm*? Et seroit-il possible que je te retrouvasse dans ce désert? Je me retournai à l'instant,

et je vis, à mes pieds, l'infortuné *Valville*. A la vue de ce tendre amant, je m'abandonnai à tous les transports de la joie la plus vive, et sans m'embarrasser de la présence de tous les sauvages, qui nous entouroient, je me précipitai dans ses bras, sans pouvoir proférer une seule parole. Revenue un peu à moi, je levai les yeux au ciel, pour bénir l'instant fortuné qui venoit de nous réunir. Ce que nous ressentîmes alors l'un pour l'autre, est inexprimable; et dans nos mutuels embrassements, nous jurâmes de nous unir ensemble, le plutôt possible, et ce, à la vue de tous les sauvages, qui, loin de paroître offensés de nos caresses, ayant appris les engagements que nous avions formés, applaudîrent à nos transports, par des cris de joie et des claquements de mains. Natusquet même ne parut pas moins

si intéresser que ses autres compagnons.

La danse finie, *Valville* me conduisît, par la main, au lieu oú étoit préparé le festin. Après avoir reçu les compliments des anciens, de ses hôtes et des miens, on nous servit des viandes de différente espèce, apprêtées à leur maniere. Après le repas, nous plaisantâmes beaucoup, *Valville* et moi, sur notre déguisement, en présence même de la bonne Sircamokilou, qui n'en parut nullement offensée. Comme il étoit tard, *Valville* remit au jour suivant, à me faire part de ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation. Il vint me voir, dans ma cabane, le lendemain, dès le matin, et après nous être encore témoigné réciproquement la joie que nous ressentions de nous être retrouvés et nous être jurés un amour éternel, il me dit : vous vous rappellez, sans-doute,

que la derniere fois que vous
ne quittates dans les bois de
Gaspé, les sauvages aborderent
sur le rivage. Leur vue ne m'ins-
pira aucun effroi; l'air de dou-
ceur, qu'ils portoient sur leur
visage, m'engagea, au contraire,
à me présenter à eux moi-même.
Le chef de la troupe m'ayant
parlé en français, je lui expliquai
la position où je me trouvois,
et la cause qui m'engageoit à me
tenir caché. Il m'écouta attenti-
vement, il parut prendre part à
ma peine, et me promit d'aller
le lendemain chez M. *Réoltais*,
s'assurer de ce que je venois de
lui dire, et l'engager à me rece-
voir chez lui. Il tint sa parole,
comme vous l'avez su sans-doute;
mais sa négociation ne fut pas
heureuse, et il m'annoça, avec
peine, que cet homme dur étoit
dans la résolution de me faire
subir les plus rudes châtimens,
si je tombois entre ses mains.

Pour m'en garantir, ces bons Micmack m'offrîrent de m'embarquer avec eux, pour aller passer l'hiver dans leur village, en me promettant de me conduire, le printemps suivant, à Québec. La peine que je ressentois de m'arracher d'auprès de vous, me fit balancer beaucoup, avant de me décider à prendre aucun parti ; mais s'étant engagés à me conduire chez les habitants de la grande riviere, près Pabouk, si je ne voulois pas aller jusqu'à leur habitation, et espérant, de là, apprendre facilement de vos nouvelles, je consentis à la fin à les suivre. Je m'embarquai donc, avec eux, dans leur canot; mais nous ne fûmes pas plutôt arrivés à l'isle Percée, que nous eûmes connoissance de plusieurs vaisseaux anglais, mouillés sous l'isle Bonaventure. Les sauvages, qui craignent beaucoup cette nation, aulieu de continuer leur route, rétrograderent

à l'instant, et ayant chargé leur canot sur leurs épaules, nous entrâmes dans la forêt avec des peines infinies. Nous arrivâmes sur le bord d'un petit lac, qui leur étoit connu; de ce premier, à un second; enfin de lac en lac, nous parvînmes jusqu'à environ trente lieues de ce village, oú mes hôtes s'arrêterent, avec quelques autres sauvages de leur nation. J'y ai passé l'hiver avec eux, assez tranquillement, malgré que j'aye eu de la peine à m'accoutumer à leur maniere de vivre. Ils ont eu grand soin qu'il ne me manquât rien, et pour accomplir leur promesse, ils se disposoient à me conduire à Québec, lorsqu'ils ont abordé à ce village, oú, par le plus grand des hasards, j'ai le bonheur de vous retrouver.

Lorsque *Valville* eut fini son récit, je lui fis part, à mon tour, des malheurs qui m'étoient arrivés, et des dangers auxquels j'avois

été exposée, depuis notre dernière entrevue, dont il ne put entendre le détail, sans répandre des larmes.

Le peu d'habillements qu'avoit *Valville*, quand il suivit les sauvages, s'étoient usés, et il avoit été forcé de se revêtir, comme eux, de peaux de bêtes. Je lui offris quelques nipes qui m'étoient restés de mes malheureux compagnons, et qui étoient échues au lot de *César* et au mien, dans la distribution que les sauvages nous en avoient faite à notre arrivée. Mais *Valville*, déjà endurci au climat, et sachant qu'il feroit plus de plaisir à ses hôtes, de s'habiller toujours à leur maniere, ne crut pas devoir les accepter pour ce moment. Il me pria de les réserver pour celui où nous serions prêts d'entrer à Québec. Du reste quoiqu'habillé en sauvage, il n'en étoit pas moins aimable à mes yeux.

Enfin le troisieme jour de
otre rencontre, les sauvages
ant tout préparé, pour le voyage
Québec, il nous fallut songer
plier bagage et à prendre congé
nos hôtes. Je ne peux exprimer
mbien il en couta à mon cœur,
rsqu'il fallut leur faire mes der-
ers adieux, sur-tout à la bonne
camokilou, à laquelle j'étois
intimement unie, et à qui j'a-
is tant d'obligations. Je l'avoue
ême, je souhaitai, en ce mo-
ent, n'avoir jamais connu la
civile, et pouvoir passer le
ste de mes jours avec ce bon
uple; et sans la rencontre heu-
ıse de *Valville*, et mon atta-
ement pour le fils de M. *Réol-
is*, je crois que je me serois
cidée à donner la main au frere
mon amie, et à mener avec
x, dans leurs cabanes, une
libre et tranquille; et combien
fois, dans les différentes ca-
strophes que j'ai essuyées depuis,

n'ai-je pas regretté de les avo
abandonnés, et de n'avoir p
engagé *Valville* à s'y fixer av
moi, sans nous livrer aux vu
d'un bonheur chimérique, q
nous a tant couté; tandis q
nous touchions à un bonhe
réel, dont nous pouvions jou
sans peines et sans embarras.

Mon départ couta des larm
à Natusquet. Je fus aussi sensib
à notre séparation. Ce jeu
homme m'étoit très-attaché ;
ses procédés, à mon égard, m'
voient inspiré de l'estime et
l'amitié pour lui ; son souven
me sera toujours cher. Charle
quitta lui-même ses bons hôte
avec regret, et entr'autres, u
jeune sauvage, qu'on appello
Saganeton, de qui il étoit passion
nément aimé. Pour *Valville*,
ne regrettoit rien, il ne voyo
que moi dans la nature, j'éto
présente à ses yeux ; j'allois l'a
compagner dans son retour,
ne désiroit rien de plus.

Nous étions alors dans la sai-
n la plus favorable, pour re-
onter le fleuve Saint-Laurent.
ous nous embarquâmes le même
ur, dans deux canots, sous la
nduite d'un sauvage nommé
rechippi, pour traverser une
rtie du lac auprès duquel notre
lage étoit situé. Nous étions
ize en tout; savoir, *Valville*,
ésar, Charleris, sept sauvages,
ux de leurs femmes et moi.
iand nous fûmes arrivés à l'au-
e bord, il nous fallut faire un
ng et pénible portage au travers
 montagnes et de bois très-
ais, qui nous employa trois
urs entiers, avant d'arriver sur
 bord d'un autre lac, sur lequel
ous rétablîmes une seconde na-
gation. De là, à l'aide de
ielques autres portages, que
ous fûmes encore obligés de
ire, nous nous rendîmes à une
etite riviere, sur laquelle nous
îmes nos canots à flot, et qui

nous conduisît, le septieme jou
de notre départ, au bord méri
dional du fleuve Saint-Lauren
ARRECHIPPI nous fit repose
quelques jours à l'embouchure d
cette petite riviere, parce qu
le gibier et le poisson y étoien
très-abondants. En conséquenc
nous fîmes très-bonne chere
tout le temps que nous y séjour
nâmes. Je ressentois le plus gran
plaisir, en voyant *Valville* con
fondu avec ces bons sauvages
revenir, le soir, comme eux
chargé de provisions, à la cabane
nous goûtions ensemble, à son
retour, les plaisirs les plus doux
et les plus purs, et j'aurois, vo-
lontiers, prolongé encore plus
long-temps mon séjour dans ce
lieu; mais au commencement du
cinquieme jour, Arrechippi fit
abattre la cabane, et nous ordonna
de nous embarquer sur nos canots.
Il me plaça, avec *César*, dans
celui qu'il conduisoit, et fit

mbarquer *Valville* et Charleris
lans l'autre, sans que j'aye pu
amais savoir quel motif l'avoit
ngagé à leur refuser de se réunir
nous.

Le premier jour de notre na-
igation fut très-heureux. Les
ents qui soufloient de la partie
e l'est, nous firent faire beau-
oup de chemin, à l'aide de nos
ouvertures, qui nous servoient
e voiles, et nos deux canots
e tenoient toujours si près l'un
e l'autre, que nous pouvions
oujours nous entretenir ensem-
le très facilement, *Valville* et
oi. Sur le soir, nous prîmes
erre, pour passer la nuit, sui-
ant l'usage des sauvages; et
ussitôt qu'ils fûrent débarqués,
s courûrent tous dans les bois,
our chercher du gibier frais,
our le soupé. Nous couchâmes
nsuite dans les canots, après
es avoir couverts d'écorces, et
e lendemain au matin nous con-

tinuâmes notre navigation jusqu'à l'isle du Bic, oú nous arrivâmes très tard pour passer la nuit.

Le troisieme jour un orage nous obligea, sur les deux heures après midi, de nous échouer sur le rivage, à peu de distance de quelques habitations françaises. Nous y dressâmes promptement une cabane, pour nous mettre à couvert de la pluie qui tomboit en abondance. Sur le soir, le temps s'étant remis au beau, nos sauvages se disposerent à aller visiter les maîtres de ces habitations. Charleris et *Valville*, habillés en sauvages, voulûrent être de la partie, et je les suivis moi-même avec une des femmes de notre troupe. Nous y fûmes bien accueillis, et nous changeâmes un peu de capillaire et de sucre que nous avions, avec du pain. Nous nous amusâmes beaucoup de la méprise des Canadiens, qui nous prîrent tous, indistinctement pour des sauvages.

Étant retournés aux canots, nous soupâmes très-bien et passâmes la nuit dans notre cabane. Au soleil levant, nous remîmes à la voile et nous ne prîmes terre qu'à l'entrée de la nuit, sur la côte méridionale de l'isle aux Grues. Comme nous n'étions plus qu'à une petite distance de Québec, nos conducteurs, avant d'y arriver, voulûrent se pourvoir de vivres. Ils s'arrêterent, pour cet effet, deux jours sur cette isle, pour chasser ; et après qu'ils se fûrent procuré les provisions, dont ils croyoient avoir besoin, nous nous rembarquâmes tous pour continuer notre route jusqu'à Québec. Nous ne pûmes y arriver que le soir, à cause de la marée qui nous étoit contraire, et nous fûmes obligés d'aborder sur la rive méridionale de la riviere qui est vis-à-vis la ville, pour y passer la nuit; attendu qu'il est expressément défendu,

aux sauvages, de coucher dans la ville, et de construire même leurs cabanes auprès de son enceinte.



Retour de Miss Owliam, à Québec. Son passage et son séjour en France, jusqu'à son départ pour l'Isle Saint-Pierre de Miquelon.

Le lendemain de notre arrivée devant Québec, nous nous empressâmes de traverser la riviere, pour nous rendre dans la ville, après avoir changé de costume, *Valville*, Charleris, *César* et moi. Nous témoignâmes à nos conducteurs, toute notre reconnoissance, et le vif regret, que nous ressentions de n'avoir rien à leur offrir, que deux couvertures et quelques autres bagatelles

qui nous restoient. Ils eûrent la générosité de les refuser, en nous disant, que nous pourrions en avoir besoin, et que pour eux, ils pouvoient s'en passer.

Nous arrivâmes en ville tous ensemble, sur les neuf heures du matin, et nous allâmes d'abord au bureau d'entrée, oú nous fîmes nos déclarations Elles excitérent l'intérêt des directeurs et de tous ceux qui s'y trouverent présents. Ils comblerent d'éloges nos conducteurs, pour les bons procédés qu'ils avoient eus à notre égard, et ils les firent conduire sur-le-champ au Gouvernement, pour recevoir les récompenses qu'on a coutume de leur donner en pareil cas.

Nous étant informés de la demeure de Me. *Quermalon*, sœur de Me. *Réoltais*, quelqu'un qui se trouva présent, se chargea de nous y conduire; en conséquence nous nous y rendîmes

de suite, pour lui présenter son neveu. Dès que cette dame fut prévenue de notre arrivée, elle accourut au-devant de *César*, qu'elle accabla de caresses. Elle nous engagea ensuite de la suivre, *Valville*, Charleris, un jeune sauvage et son épouse, qui ne nous avoient pas quittés, et moi. Elle nous fit entrer tous dans un appartement oú elle nous fit servir un dîner très frugal; mais comme les vivres étoient nouveaux pour nous, nous mangeâmes d'un très-bon appétit, et nous eussions même désiré que le repas eut été un peu plus copieux.

Nous nous flattions du moins qu'après notre dîner, Me. *Quermalon* nous aurroit fait appeller auprès d'elle, pour nous entretenir; mais nous attendîmes l'espace de trois heures, sans la voir paroître, ce qui fatigua la constance des sauvages, qui ne sont

pas habitués à de semblables délais, et qui nous abandonnerent. Au moment qu'ils venoient de nous quitter, cette dame entra dans l'appartement, et après s'être fait rendre compte des malheurs de sa famille, elle nous remercia assez froidement, Charleris et moi. Elle remit, entre les mains du premier, dix écus pour lui tenir lieu de récompense, pour les services rendus à son neveu; ce pauvre jeune homme, se trouvant dans le besoin, ne crut pas devoir les refuser. Elle se tourna ensuite de mon côté, sans faire aucune attention à *Valville*, et elle me dit : pour vous, mamie, vous pouvez rester chez moi, j'ai du pain à vous offrir, jusqu'à ce que vous ayez trouvé, en ville, une condition honnête, où vous puissiez vous placer. Elle congédia ensuite, d'un air très froid, mes deux compagnons, en m'ordonnant de

passer, avec elle, dans une chambre voisine.

A ce propos, auquel je ne m'attendois nullement, je restai interdite; la couleur me monta au visage, et je fis quelques pas en arierre pour suivre mes infortunés compagnons, et partager leur disgrace; mais un froid subit saisit aussitôt mes sens, la colere et la honte me suffoquoient, et je tombai sur un siége, en versant des torrents de larmes. Me. *Quermelon* occupée, en ce moment, à recevoir les compliments de ses amis, qui venoient la féliciter sur le retour de son neveu, ne s'en aperçut pas, ou du moins, feignit de ne pas s'en apercevoir. Cette femme étoit aussi dure et hautaine, que sa sœur avoit été humble et généreuse. Elle étoit instruite de mes liaisons anciennes avec Gabrielle Siralla, et si elle ne voulut pas au premier abord, de crainte de paroître trop in-

grate, me chasser de sa maison, je m'aperçus bientôt au ton impérieux et méprisant qu'elle prenoit avec moi, qu'elle avoit envie que je prisse moi-même le parti de la quitter, sans que le public put la taxer d'injustice.

Dès ce moment, le petit *César* n'eut plus la permission d'approcher de moi, et je n'obtins pas moi-même celle de sortir le soir, pour voir mes malheureux compagnons, Me. *Quermelon* m'ayant ordonné de rester, parce qu'elle avoit quelque chose à me communiquer, quand la compagnie se seroit retirée. Sur le declin du jour elle entra en effet dans ma chambre, et me dit, d'un ton ironique, qu'elle étoit fâchée de m'avoir fait attendre et de m'avoir empêchée de sortir en ville; mais qu'elle m'observoit qu'on ne sortoit jamais de chez-elle sans qu'elle l'eut permis, attendu le danger que pourroit

courir une personne de mon âge et de mon sexe, dans une ville, oú les mœurs étoient si corrompues. Je lui répondis que je la remercіois de ses avis, mais que si c'étoit tout ce qu'elle avoit à me dire, je ne croyois pas qu'il fut nécessaire de me faire attendre aussi long-temps. Je lui dis que je comprenois très-bien l'objet de ses soupçons à mon égard; mais que j'avois pour moi mon innocence, et que du moins j'étois, grâce au ciel, exempte de remords. Elle ne me répondit rien sur cela; mais prenant un air encore plus réservé, elle me dit qu'on alloit me donner à souper, et qu'ensuite je pourrois me coucher pour prendre du repos, dont sans-doute j'avois grand besoin. Elle me fit donner de suite du pain, du fromage et un verre de vin. J'en mangeai quelques morceaux, et je me fis conduire sur-le-champ, dans l'appartement

qui m'étoit destiné, où je trouvai un assez mauvais grabat, sur lequel je me jettai, sans prendre même la peine de me déshabiller.

L'Indignation étoit portée chez moi à son comble. Lorsque je fus seule, je m'abandonnai aux réflexions les plus tristes et les plus affligeantes; je gémis sur le malheureux sort qui me poursuivoit avec outrance, et je versai des torrents de larmes. Dans mon désespoir, je pris aussitôt la résolution d'aller, dès le lendemain, retrouver Arrechippi et les autres Micmack ses compagnons, de leur témoigner la peine que je ressentois de les quitter, et de les prier, avec instance, de nous reconduire à leur village, *Valville* et moi. Je m'endormis un peu sur ce dessein, et le lendemain de grand matin je pris mon paquet sous mon bras, et sans prendre congé de qui que ce fut de la maison de

Me. *Quermelon*, je m'avançai vers le rivage, à dessein d'en faire part aux premiers sauvages de la troupe d'Arrechipi, que je rencontrerois. Je fis cependant réflexion, en chemin, que cette démarche pouvoit être précipitée, et qu'elle pourroit même déplaire à *Valville*, auquel j'espérois unir mon sort. Dans cette idée, je résolus d'abord de le chercher et de lui faire part du projet que j'avois formé. Je parcourus plusieurs rues, sans le rencontrer; je le trouvai enfin, dirigeant ses pas du côté du port. Notre abord fut assez triste, par rapport à la position cruelle où nous nous trouvions, et nous nous embrassâmes, d'abord, sans pouvoir nous exprimer autrement que par nos larmes. *Valville* rompit le silence, le premier, et me demanda comment j'avois passé la nuit. Je lui fis part des tristes et cruelles réflexions auxquelles

j'avois été en proie ; pour lui, il me dit qu'après être sorti, avec Charleris, de la maison de Madame *Quermalon*, ce jeune homme lui avoit offert de partager avec lui, l'argent qu'il venoit de recevoir de cette femme, en attendant, lui avoit-il dit, qu'ils pussent trouver, l'un et l'autre, de l'ouvrage en ville, pour pouvoir subsister. Il ajouta qu'il l'avoit remercié de sa générosité, en lui observant qu'il ne vouloit pas le priver de la modique somme dont il étoit alors possesseur, et qui ne pouvoit subvenir long-temps à ses besoins ; et que dans ce moment même il avoit trouvé à se défaire des deux couvertures de laine que j'avois offertes aux sauvages, et qu'ils n'avoient pas voulu accepter ; qu'il les avoit vendues trente-six livres, et que sur cet argent, il avoit payé son soupé et son gîte. Il voulut me forcer de prendre le reste ; sans

ce secours, ajouta-il encore; j'étois résolu d'aller demander le couvert à nos charitables conducteurs, dans leurs cabanes, et j'aurois pris ce parti plutôt que d'être à charge au malheureux Charleris, que je voyois, ainsi que moi, sans aucune ressource pour l'avenir.

Je profitai de cet aveu, que venoit de me faire *Valville*, pour lui faire part du projet que j'avois conçu, de retourner, avec lui, chez les sauvages. Je commençai par lui faire le portrait le plus flatteur de la vie libre, tranquille et innocente de ces peuples, et par lui témoigner le regret que j'avois, que nous eussions songé à les abandonner. Cher *Valville*, ajoutai-je, il ne dépend que de toi, de rendre notre sort aussi doux que celui dont ils jouissent, en nous unissant ensemble, et retournant partager avec eux, la paix de leur solitude. Tout doit nous y engager; nous sommes

ci sur une terre étrangere, sans
ortune, sans appui et sans amis;
ous n'avons pas un gîte, oú
ous puissions nous mettre à
ouvert; bientôt nous allons être
xposés à souffrir toutes les hor-
eurs de l'indigence, avec le cha-
rin, peut-être, de ne trouver
ersonne qui soit sensible à nos
eines. Cherchons, parmi ces
ons Micmack, des cœurs géné-
eux, que nous ne rencontrerons
as ici; dépouillons nous de ce
réjugé, que les nations, qui se
isent civilisées, conçoivent con-
re leur maniere de vivre. Nous
n connoissons maintenant les
vantages et même les plaisirs;
ous digérons, comme eux, les
iandes, dont ils se nourrissent;
ous supportons, sans en être
ncommodés, les rigueurs du
roid qui se fait sentir l'hiver,
lans leurs climats; et nous som-
nes sûrs, quand nous ne pour-
ions nous même pourvoir à notre

subsistance, de trouver l'abondance et même le superflu, dans leur générosité. Profitons des instants, cher *Valville*; allons les rejoindre avant leur départ. Traversons la riviere auplus vîte, et allons chercher dans le sein de la véritable amitié, des secours que l'égoïsme et l'ingratitude nous refusent ici. Dépouillons-nous de ces habits, qui ne nous rappellent que les vices de ceux qui les portent, et revêtons-nous, comme ces bons peuples, de ceux que nous offre la nature; enfin devenons sauvages, puisque la nécessité en même-temps que la raison nous en fait un devoir, jusqu'à ce que, du moins, nous puissions, sans leur être à charge, reparoître parmi ceux qui nous abandonnent aujourd'hui.

Valville m'écouta avec sang froid, sans m'interrompre. Prenant ensuite mes mains entre les siennes, il me dit : avez-vous

éfléchi mûrement, Mademoi-
lle, sur le parti que vous
ie proposez ? Je commence par
ous déclarer que je suis abso-
iment décidé à suivre toutes vos
olontés, et à vous accompagner
ans quelque lieu de l'univers,
u'il vous plaise porter vos pas.
e vous ai juré un amour et une
délité inviolables, et rien ne sera
ipable de me faire enfreindre
ies serments. Je suis tout prêt
e traverser, avec vous, la riviere
: de me réunir aux Micmack,
orsque vous me l'ordonnerez;
ous retrouverez toujours en moi,
ous l'habit de sauvage, comme
ous tout autre costume, votre
onstant et fidelle *Valville*; je
ie revêtirai avec plaisir, de la
eau de bête, qui couvroit en-
ore hier mes épaules, et le désir
e vous rendre heureuse et de
ournir à vos besoins, me prêtera
e nouvelles forces pour les tra-
aux que j'aurai à partager avec

ces peuples ; cependant, Made
moiselle, nous sommes à la vérité
maintenant sans amis et sans res
source ; mais si mes bras peuven
fournir à nos besoins, avec le
sauvages, pourquoi ne le fe
roient-ils pas de même ici ? Lors
que nous aurons une fois uni no
destinées, ne pourrons nous nou
suffire à nous-même, et trouver l
bonheur, dans la médiocrité,
Québec, aussi bien que dans le
bois de la Gasperie ? L'hiver sera
t-il plus rigoureux ici, que dan
la cabane de Sircamokilou ? D'ai
leurs, chere *Owliam*, le ciel peu
nous accorder des enfants ; vou
drions-nous ne leur donner d'au
tre éducation que celle des sau
vages, et étouffer en eux
germe des talents et des connoi
sances qui pourroient, dans
vie civile, les rendre utiles à
société ? Nous voyons, à la vérité
maintenant, les nations civilisé
par le côté défavorable, cependa
tou

ous les hommes n'y sont pas nsensibles, tous les cœurs ne essemblent pas à celui de Madame *Quermalon*, et la monoonie de la vie sauvage vous feoit encore regretter, plus d'une ois, les agréments qu'on trouve lans le monde. Vous me parlez le circonstances heureuses qui pourroient nous y ramener; mais e ne sera pas au milieu des rochers et des déserts que nous les encontrerons; et peut-être qu'ici 'avenir nous offrira une perspecive plus riante, que celle que nous avons dans ce moment. Rassurez vous donc, chere *Owliam*; calmez vos allarmes; je vous ime tendrement; j'ai des bras; 'idée seule de travailler, pour vous, doublera mes forces. Venez chez l'hôte oú j'ai couché, et ne doutez pas que vous ne trouverez encore ici, des cœurs humains et compatissants. Demain j'irai au travail, et j'espere que le

produit en sera suffisant, pour nous faire subsister vous et moi.

Le ton d'assurance avec lequel *Valville* venoit de me parler, fit évanouir mon projet. Je me jettai entre ses bras, en l'assurant, de mon côté, d'un amour inviolable, et d'un entier dévouement à toutes ses volontés. Je lui dis que je n'avois pas d'objection à lui faire, et qu'il agit absolument comme il le trouveroit à propos. Sur cette réponse, il se chargea de mon petit paquet, et me conduisît chez son hôte, qui ne me connoissant pas, et qui jugeant peut-être de notre opulence, par notre costume, me reçut d'abord assez froidement.

Après avoir fait un léger déjeûner, *Valville* sortit, pour chercher de l'ouvrage en ville. Il y avoit à peine quelques instants qu'il m'avoit quittée, lorsque, à mon grand étonnement, je vis entrer et se précipiter dans

mes bras, Gabrielle Siralla, qui me témoigna la plus grande joie de me revoir. Elle me dit qu'elle avoit été instruite de mon retour à Québec, et qu'elle avoit fait toutes les recherches possibles pour me trouver. Je reçus avec sensibilité, les caresses et les témoignages d'amitié qu'elle me prodiguoit, et j'avoue même que je fus enchantée, au premier moment, de retrouver cette femme, que j'avois eu tant d'empressement à abandonner, lorsque j'entrai chez M. *Réoltais*. Je lui racontai tous les malheurs qui m'étoient arrivés, depuis notre séparation, et les dangers auxquels j'avois été exposée. Elle parut y prendre le plus vif intérêt, au point même de répandre, plusieurs fois, des larmes.

Lorsque j'eus fini mon récit, elle me dit, avec ce ton d'affabilité qui lui étoit naturel : Eh bien ! ma chere amie, qu'allez

vous faire maintenant, quels ressources avez-vous pour vivre et passer l'hiver dans cette ville? Cette question me déconcerta; je pâlis, et mes pleurs, qui tomberent aussitôt, lui annoncerent ma triste position. Elle s'en doutoit, et voyant que je n'avois pas la force de lui répondre, elle continua en me disant : rassurez-vous, chere *Owliam*, vous trouverez toujours, en moi, une tendre amie; ramassez vos effets et suivez-moi. Vous ne rencontrerez point, chez moi, le sordide intérêt, les caprices et l'ingratitude de Me. *Quermalon*; mais vous y trouverez le respect pour le malheur et l'envie constante d'obliger. Je partagerai, avec vous, tout ce que je possede; mes sentiments, d'ailleurs, doivent vous être déjà connus.

Ces offres généreuses renouvellerent mon ancienne amitié. J'aurois bien désiré pouvoir en

profiter à l'instant; mais une réflexion m'arrêtoit; j'aurois voulu connoître la façon de penser de *Valville*, et voir s'il auroit approuvé le parti que Gabrielle me proposoit. Il m'avoit montré tant d'attachement, que je me serois fait un crime d'avoir rien fait sans le consulter. D'un autre côté, j'allois le décharger, en profitant des bontés de Gabrielle, d'un fardeau bien pesant, celui de pourvoir à ma subsistance pendant un hiver qui pouvoit être très rigoureux. Pour réfléchir un peu plus mûrement sur ce que j'avois à faire, je prétextai quelques besoins, et je priai Gabrielle de m'attendre quelques instants. Elle s'étoit aperçue de mon embarras; elle profita de mon absence, pour savoir, de mon hôte, quel en étoit le motif. Celui-ci, qui n'avoit aucun ménagement à prendre, avec *Valville* et moi, lui déclara que je venois d'entrer

chez lui, à la suite d'un jeune matelot, qui lui étoit inconnu, mais qui paroissoit avoir pour moi les plus grands égards; qu'au surplus, il ignoroit si j'étois son épouse ou sa maîtresse. Cette découverte frappa Gabrielle; elle craignit alors, que la misere, à laquelle je m'étois trouvée réduite, ne m'eut forcée à contracter quelque engagement au-dessous de ma naissance et de l'éducation que j'avois reçue, ce qui auroit dérangé les projets que cette femme intrigante avoit conçus en m'attirant chez elle et en me prodiguant ses caresses, comme la suite le fera voir.

Je rentrai dans ma chambre, les yeux encore humides; ma contenance, mal-assurée, décéloit mon trouble. Gabrielle, me regardant alors fixément, me dit, avec un air badin, qui l'augmenta encore d'avantage : vous m'avez bien fait part, chere amie, d'une

partie de ce qui vous est arrivé pendant votre voyage, mais vous ne m'avez fait voir que le dessus du tableau. J'espere de votre complaisance que vous me ferez voir aussi le dessous et que vous n'aurez rien de caché pour l'amitié. Je lui répondis que je ne croyois pas lui avoir fait aucun mystere, et que les bontés qu'elle me témoignoit, exigeoient de ma part une sincerité entiere, et le récit de tous les malheurs que j'avois éprouvés. Elle me répliqua: je ne doute pas, ma chere, que vous ne m'ayez fait un fidel portrait de toutes vos peines; mais vous ne m'avez rien dit de votre amour pour *Valville*, ou de votre mariage avec lui, et j'espere que le détail, que vous allez m'en faire, écartera, pour un moment, les réflexions tristes que m'ont inspiré vos traverses. Je lui répondis d'un ton un peu animé, que je n'avois rien à ajouter sur

ce point, aux détails que je lui avois faits ; qu'à la vérité j'aimois *Valville* ; mais que je me faisois gloire de mon amour pour lui, qu'il le méritoit à tous égards, et que les preuves multipliées de son tendre attachement, et les sacrifices qu'il avoit faits pour moi, exigeoient, de ma part, du retour et de la reconnoissance ; que j'avois reçu des services de Charleris, et que je lui en tenois compte ; mais que ses procédés à mon égard, étoient bien éloignés du désintéressement et de la générosité de ceux de ce jeune homme, auquel mon cœur avoit juré, pour la vie, l'attachement le plus inviolable.

Gabrielle, voyant que le rouge me montoit au visage, prit un ton plus sérieux et plus réservé ; et elle me dit que c'étoit par pure plaisanterie qu'elle m'avoit parlé ainsi ; qu'elle ne pouvoit qu'applaudir aux sentimens

de reconnoissance et d'attachement, que je venois de faire paroître pour *Valville*; qu'elle seroit même enchantée de le voir, ainsi que Charleris, pour les remercier, en particulier, des égards qu'ils avoient eus pour moi, surtout *Valville*, à qui elle croyoit devoir la douce satisfaction de me revoir et de pouvoir me donner encore des preuves de son attachement; enfin elle finit par me conjurer de ne pas différer d'avantage d'aller prendre un logement chez-elle, ajoutant qu'elle alloit prier notre hôte d'en instruire *Valville* à son retour, et de l'inviter de venir aussi dans sa maison, où nous aurions la liberté de nous voir et de nous entretenir avec autant et plus de liberté que par tout ailleurs; qu'elle auroit bien désiré le trouver pour l'en prévenir aussitôt lui-même, et pour l'engager à venir, comme autrefois, partager nos plaisirs.

Une invitation aussi pressante et aussi avantageuse, acheva de me déterminer; et quoique je conservasse toujours une certaine défiance sur sa bonne foi, dont j'avois déjà été la dupe, je ne crus pas devoir différer d'avantage de la suivre, autant par besoin que par tout autre motif. Hélas! je ne prévoyois pas dans ce moment, que la démarche imprudente que je faisois, alloit m'éloigner, pour long-temps, de l'infortuné *Valville.*

A mon arrivée, chez Gabrielle, je vis avec surprise que ses ameublements n'étoient plus les mêmes que ceux que j'y avois vus il y avoit deux ans. Je n'y reconnoissois plus ce luxe et cette opulence qui avoit flatté mes yeux, lorsque j'y étois entrée, la preniere fois. Une mauvaise économie, et les dépenses que lui avoient occasionnées son luxe et ses plaisirs, en avoient absorbé

la plus grande partie. Je ne fis cependant pas semblant de m'en apercevoir, et je ne m'occupai qu'à répondre aux marques de joie et d'attachement qu'elle me renouvella en ce moment.

J'étois cependant, malgré moi, plongée dans les plus tristes réflexions, et je me reprochois encore d'avoir quitté l'appartement de *Valville*, sans avoir attendu son retour. Gabrielle, qui s'en aperçut, les dissipa un peu, en m'assurant que je le reverrois avant la fin du jour. Je me résolus à attendre ce moment avec patience, pour lui expliquer les raisons qui m'avoient engagée à cette démarche, fortement décidée, s'il ne l'aprouvoit pas, de me retirer de suite, avec lui, par-tout oú il le jugeroit à propos.

Gabrielle fit tout ce qu'elle put, en attendant, pour m'égayer. Elle voyoit bien que l'absence seule de mon amant, causoit ma

tristesse ; mais comme son retour auroit renversé tous ses projets, elle résolut de l'éloigner de moi, par la plus indigne perfidie. Comme elle ne subsistoit que par ses intrigues, elle attiroit toujours, chez-elle, un certain nombre de jeunes gens qui fournissoient à ses dépenses et à ses plaisirs. Ce jour là même, elle eut soin d'y en faire trouver plusieurs, qui vinrent dîner avec nous, et entr'autres, un jeune cavalier qui parloit parfaitement l'anglais, et dont la conversation en cette langue, m'amusa beaucoup, n'ayant pas eu occasion de la parler depuis long-temps. Gabrielle, qui l'avoit prévu, profita de ce moment pour s'absenter un instant, promettant d'être bientôt de retour, et nous priant de vouloir bien l'excuser. Elle courut de ce pas, trouver *Valville*, qui venoit de rentrer chez son hôte. Après les premiers

compliments, elle le tira en particulier, et lui dit d'un ton impérieux et imposant : j'ai appris avec surprise, jeune homme, que vous vous flattez d'unir votre destinée à celle de Miss *Owliam*. Vous ignorez sans-doute, combien vos prétentions sont ridicules. Cette charmante fille n'est point destinée pour vous, et vous n'êtes point fait pour obtenir la préférence sur les hommes qui peuvent aspirer à sa main. Vous avez connu ses malheurs, vous avez même partagé ses dangers, l'amitié que vous lui avez témoignée, exige, d'elle, de la reconnoissance ; mais vous ne devez en attendre autre chose. Vous pouvez mériter son estime ; elle peut même vous obtenir, un jour, un poste avantageux, par le canal de celui qu'elle épousera ; mais je viens vous prévenir, de sa part et de la mienne, que vous ayez à cesser vos assiduités auprès d'elle, et que les prétendus droits

que vous croyez avoir sur son cœur, sont absolument chimériques.

VALVILLE qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un pareil discours, en fut frappé, comme d'un coup de foudre. Il jugea, par les circonstances, dont Gabrielle accompagna ce qu'elle venoit de lui dire, que je l'avois instruite de ce qui s'étoit passé entre nous. La présence de cette méchante femme, le ton arrogant et impérieux qu'elle prit avec lui, et l'air d'assurance, avec lequel elle lui défendit de jamais penser à moi, lui rendîrent vraisemblable ce qu'elle venoit de lui annoncer. Il se leva au même instant, avec emportement, et désespéré de se voir trompé, il lui dit : je m'aperçois trop tard, Madame, que Mademoiselle *Owliam* est une ingrate et une perfide. Je vais la fuir et l'abandonner pour toujours, puisqu'elle me l'ordonne ; dites lui

seulement, de ma part, que je ne la quitte pas sans regret; mais puisque l'infortuné *Valville* est trop au-dessous d'elle, pour pouvoir prétendre à sa main, que je ne lui souhaite pas moins tout le bonheur auquel son merite à lieu de prétendre; et que si l'ambition et la fortune ont triomphé de son cœur, le mien, qui lui est malheureusement trop attaché, fera toujours son unique bonheur de ses sentiments pour elle. Sans en dire d'avantage, il la quitta sur-le-champ, les larmes aux yeux, et prenant congé de son hôte, il courut de suite s'embarquer sur une goëlette qui alloit mettre à la voile pour Mont-Réal.

Gabrielle, contente de la réussite de son projet, voulut être assurée, par elle-même, du départ de *Valville*. Elle le fit suivre par un de ses affidés, et s'étant assurée que le capitaine l'avoit accepté, et qu'on alloit

à l'instant lever l'ancre, elle rentra chez elle avec sa gaieté ordinaire et me réitera encore ses caresses perfides.

Le jour étoit déjà sur son déclin, et je ne voyois point paroître *Valville*. J'en témoignai ma surprise et mon inquiétude à Gabrielle, qui me dit, avec assurance, que je ne devois pas m'allarmer; mais que, pour ce soir, je serois privée de voir mon amant; qu'elle avoit su, de son hôte, qu'il ne rentreroit pas chez lui, quoiqu'il en ignorat les motifs; mais que le lendemain, je pourrois le voir et l'entretenir à mon aise; qu'il falloit songer à me dissiper et à prendre ma part du plaisir, qu'alloit nous procurer bonne compagnie, qu'elle avoit invitée à souper. Comme je me défiois toujours de cette femme, ce discours ne fit qu'augmenter mes craintes et mes inquiétudes; mais par malheur il étoit déjà

uit, et je ne pus sortir pour
n'assurer, par moi-même, de la
érité de ce qu'elle venoit de me
ire. Je pris donc le parti d'at-
endre patiemment le lendemain.
'eu après on se mit à table; le
oupé fut très-agréable et suivi
nême d'un bal, qui ne se ter-
nina que fort avant dans la nuit.
Lorsque la compagnie se fut re-
irée, Gabrielle voulut que je
artageasse son lit, et elle me
l'offrit en me renouvellant encore
es caresses. Je l'acceptai; et
omme j'avois grand besoin de
epos, n'ayant pas dormi depuis
ong-temps, je m'abandonnai
ientôt au sommeil.

La premiere pensée qui se
résenta à mon réveil, fut celle
le *Valville*, et mes inquiétudes
ui se renouvellerent, me firent
ousser quelques soupirs. Ga-
rielle, qui étoit éveillée, m'ayant
ntendue, me dit : vous soupirez,
na bonne amie, et il est aisé de

voir que ce n'est pas pour *Simou-raba*, mais pour votre cher *Val-ville*. Je la regardai dans ce moment, avec un air qui lui fit connoître qu'elle ne s'étoit pas trompée, et je lui répondis : est-ce donc un crime, Madame, de m'être attachée à un homme qui m'a donné tant de preuves de son amitié, et que j'ai vu prêt, plus d'une fois, à sacrifier sa vie, s'il l'eut fallu, pour sauver la mienne? Vous vous trompez, me répliqua-t-elle, vous êtes la dupe de votre franchise et de votre candeur ; cet amour, que vous avez cru sincere, dans *Val-ville*, n'etoit d'abord qu'un feu passager, qui s'eteignoit bientôt lorsqu'il ne vous voyoit plus, dans les bras des autres femmes, qu'il fréquentoit assiduement ici. D'ailleurs son attachement se fut-il fixé ; croyez vous qu'aimable comme vous l'êtes, vous soyez destinée à épouser un pauvre

ıtelot, dont la profession ne
us offre aucune ressource, et
peut présenter d'autre perspec-
e, que celle de passer votre
dans la misere et l'humilia-
n? Avez vous réfléchi à ces
tes funestes, autant qu'inévi-
les, lorsque vous avez formé
engagements avec ce jeune
mme? Croyez-moi, ma chere
ie, renoncez à des vues qui
ıt indignes de vous, et d'autant
s que je suis assurée mainte-
ıt, que le seul motif qui faisoit
r votre prétendu amant, n'étoit
l'espoir des ressources qu'il
éroit que vous trouveriez dans
reconnoissance de Me. *Quer-
lon*; et sa conduite en est la
uve la plus convaincante; car
in, ma chere amie, il est temps
vous dévoiler toute sa perfidie.
r matin encore, m'avez-vous
, il vous faisoit les plus belles
messes; rien ne paroissoit
voir altérer ses sentiments

pour vous ; mais lorsqu'il a vu
que réellement il n'avoit aucune
ressource à attendre, de votre
part, il ne vous a quittée que
pour ne jamais vous revoir, e
il s'est embarqué de suite, dan
un navire qui est parti hier pou
Mont-Réal. J'ai appris ces détail
lorsque vous m'avez vu sorti
après le dîner, le mépris qu
m'ont inspiré des procédés aus
bas, m'a empêché de vous e
parler dès ce moment ; je n'
pas cru qu'un homme aussi v
fut fait pour altérer la sérénit
de nos plaisirs ; ne consultez do
que votre gloire ; faites taire v
sentiments, et oubliez à jama
cet ingrat.

Mes larmes couloient av
abondance pendant le récit
la perfide Gabrielle, et lorsqu'e
eut fini, je m'écriai, le dés
poir dans le cœur : ah ! Que ve
vous de m'apprendre ? Quoi *V*
ville parti pour Mont-Réal ;

sans me faire ses adieux? O ciel! Seroit-il possible? Très-possible, reprit-elle à l'instant, c'est son hôte même, qui m'en a assuré, et je pourrai vous le faire certifier encore par un officier d'ici, ami de son capitaine, qui l'a vu s'embarquer, et à qui votre ingrat *Valville* a dit, en partant, qu'il comptoit retrouver à Mont-Réal, une jeune personne opulente, à qui il avoit donné sa parole, il y a deux ans. Ces deux personnes peuvent vous faire connoître que je ne cherche point à vous en imposer. Du reste, comme je connois, depuis long-temps, son inconstance, je suis moins surprise d'un pareil procédé.

Ces discours perfides acquiéroient, dans la bouche de cette femme intrigante, un certain degré de vraisemblance. Seroit-il donc possible, répliquai-je, qu'on trouvât, chez les hommes, tant

de fourberie et de mauvaise foi? Quoi, cher *Valville*, tu m'aurois aussi indignement trompée? Tous les sacrifices que tu as fais, et que tu me promettois de faire encore, pour moi, ne devoient donc aboutir qu'à la plus noire perfidie? Mais que dis-je, non, cher amant, tu n'es pas capable d'un trait aussi infame; quelque circonstance imprévue, peut-être, mon départ trop précipité que tu auras attribué à ma défiance, peut-être, à mon indifférence, t'auront forcé, sans-doute, dans ton desespoir, de prendre le parti de m'abandonner, à ton tour. Dans le même moment, sans écouter tout ce que me disoit Gabrielle, je me levai, je m'habillai promptement, et je courus chez l'hôte de *Valville*, pour m'assurer, par moi-même, de la certitude de mon malheur. Cet homme me répéta ce que Gabrielle m'avoit dit, mais il me

cacha soigneusement son entretien avec cette femme, comme elle l'en avoit prié. Sortant de chez lui, je courus sur le port, oú je restai long-temps, pour découvrir, s'il étoit possible, quelque trace de mon malheureux amant, mais toutes mes démarches fûrent inutiles, et je n'aperçus aucune personne de ma connoissance. Je cherchai même en ce moment Arrechipi ou quelques-uns de mes bons Micmack; si j'en avois découvert quelqu'un j'aurois certainement abandonné, à l'heure même, des hommes chez lesquels je ne voyois que l'assemblage de tous les vices, pour passer le reste de mes jours tranquille avec ces bons peuples, et je crois même que, dans mon désespoir, j'aurois offert ma main, à l'instant même, à Natusquet.

Après avoir attendu long-temps inutilement sans en voir paroître aucun, le cœur navré

de chagrin et de dépit, je pris la résolution de retourner chez Gabrielle. Je la trouvai sortie, sans-doute pour savoir ce que j'étois devenue. A son retour, elle employa les discours les plus tendres et les plus persuasifs, pour me consoler; elle me réitera que tout ce qu'elle possédoit étoit à ma disposition, et que le plus grand plaisir que je pusse lui faire, étoit de partager sa petite fortune. J'ignorois encore, dans ce moment, toute la noirceur de cette femme, et je ne pus m'empécher de lui savoir gré, et de la remercier de sa bonne volonté et de son attachement pour moi: Je lui dis que je n'avois rien tant à cœur, que de lui prouver combien je lui étois redevable, par un dévouement entier à ses volontés. Je ne pouvois m'enpécher de la soupçonner d'un peu de perfidie à mon égard, mais dans l'état critique oú je

me trouvois, je fis réflexion qu'il ne me restoit que deux partis à prendre, celui de me livrer à cette femme, ou celui de retourner avec mes bons Micmack. Celui-ci m'auroit plu d'avantage, mais il me faisoit perdre à jamais, tout espoir de retrouver *Valville*, ou de revoir mes parents, tandis que le premier m'en fourniroit peut-être l'occasion favorable; ainsi, toute réflexions faites, je me décidai, encore une fois, à attendre chez Gabrielle, tous les évênements heureux ou malheureux qui pourroient m'arriver.

Il faut convenir que cette femme possédoit l'art de procurer toutes les distractions possibles. Rien, chez elle, ne respiroit que le plaisir. La mélancolie n'y trouvoit jamais entrée. Ce n'étoient que fêtes, qui se succédoient presque toujours. Dès le lendemain, elle ménagea une partie à la campagne, où elle me

força de l'accompagner. Elle fut suivie de promenades, de bals, et de tous les genres de divertissement. Gabrielle savoit si bien varier les plaisirs, que toujours ils paroissoient nouveaux. Cette conduite licencieuse, qui ruinoit, assez souvent, la fortune des jeunes gens qu'elle attiroit chez elle, déplaisoit beaucoup aux habitans de Québec, qui, pour la plupart, sont des gens de bien, mais plus particulierement encore, aux prêtres et aux dévots, qui ne cessoient de porter journellement, contre elle, de nouvelles plaintes à la police.

Gabrielle n'ignoroit pas les propos qu'on tenoit, en ville, sur sa conduite; mais elle étoit si accoutumée à ce genre de vie, qu'il lui en auroit couté infiniment d'en changer. J'ai déjà dit que les dépenses qu'elle faisoit avoient beaucoup diminué sa fortune; elle alloit toujours en

décroissant, et ses ressources s'épuisoient de plus en plus. Une prudente économie eut pu encore la mettre à l'abri du besoin; mais il auroit fallu dompter ses penchants, et c'est à quoi elle n'auroit pu se résoudre. Elle aima mieux se décider à passer en France, dans l'espoir d'y faire mieux ses affaires. Elle allegua pour raison, qu'elle vouloit se soustraire aux clameurs ridicules d'une foule d'idiots, qui ne s'occupoient qu'à censurer les actions des autres; que d'ailleurs elle seroit plus à portée de donner promptement des secours à son mari, qui venoit d'être fait prisonnier de guerre, en Angleterre.

Dès que sa résolution fut prise, elle m'en fit part, en me disant qu'elle vouloit absolument que je l'accompagnasse; qu'il devoit être d'ailleurs bien doux pour moi de me rapprocher de ma patrie et de ma famille, que le

pays que j'abandonnois, n'avoit été pour moi que le théâtre du malheur, et que je ne devois pas le regretter; mais Gabrielle, en me décidant à prendre ce parti avec elle, avoit ses propres intérêts en vue. Elle avoit fait réflexion, que dans le cas que le navire, qui nous apporteroit en France, tomberoit au pouvoir des Anglais, je lui procurerois en Angleterre, par le canal de ma famille, tous les secours dont elle pourroit avoir besoin, et même, la liberté de son mari, et leur retour dans leur patrie; et que si le navire arrivoit à bon port, sans être pris, il lui seroit facile de vivre à son aise, au moyen des amis qu'elle trouveroit en France, sauf à se défaire de moi, si je lui devenois à charge, comme l'évênement ne l'a que trop justifié.

Pour achever de vaincre mes irrésolutions, elle me parla très-avantageusement, d'un officier

du bâtiment sur lequel nous allions embarquer. Je le connoissois beaucoup, parce qu'il se trouvoit très-souvent dans nos parties de plaisir, et qu'il avoit paru avoir des égards particuliers pour moi. L'intrigante Gabrielle qui s'en étoit aperçue, conçut le dessein de nous unir ensemble; elle en parla au jeune homme, à qui elle vanta la fortune de mes parents, qu'elle disoit connoître parfaitement. Elle tenta ainsi, ou du moins, parut tenter la cupidité de ce jeune officier, qui n'avoit d'autre ressource que son état, et qui, séduit par l'espoir d'un bonheur chimérique, redoubla encore ses soins et ses assiduités auprès de moi.

Je ne savois rien de cette nouvelle intrigue; cependant Gabrielle ne cessoit de me parler de ce jeune homme, dans les termes les plus flatteurs; elle me vantoit sa bonne conduite, et l'amour

qu'il avoit conçu pour moi, dont il ne lui avoit pas fait mystere; elle ajouta enfin qu'il étoit décidé à suivre ma destinée, en quelque lieu du monde que je me retirasse, si je voulois lui promettre de l'accepter, un jour, pour mon époux.

Je me trouvois alors, dans un pays étranger, sans parents et sans fortune. La perspective que me présentoit Gabrielle, étoit assez brillante; cependant je ne pouvois me résoudre à donner si légérement ma parole. Le souvenir de mon cher *Valville*, que rien ne pouvoit éloigner, et que je ne pouvois même encore soupçonner d'inconstance, malgré les rapports qu'on m'avoit faits sur son compte, l'intrigue que j'avois vue employer ci-devant à Gabrielle pour me faire sortir du couvent de Québec, et qui m'inspiroit toujours une juste défiance sur sa bonne foi, m'engagerent à lui

dire que je ne pouvois me résoudre à songer à aucun engagement ; que j'abandonnois au temps et aux circonstances le bonheur ou le malheur de ma destinée future ; que d'ailleurs, sur le point de me rapprocher de ma famille, je voulois rester libre et ne me décider à prendre aucun parti que d'après son conseil et sa volonté.

Dès que Gabrielle me vit décidée à passer en France avec elle, elle s'occupa de suite, à se défaire de ses meubles et effets, en payement desquels elle prit des lettres de créances sur le Trésor Public, pour en recevoir le montant à Paris, et après avoir fait des paquets de ce qui nous étoit nécessaire, nous nous embarquâmes, à la grande satisfaction des habitants de Québec, le douzieme jour de novembre, sur le navire le Prince de Condé, commandé par le capitaine B..... de la Rochelle.

Les vents étant devenus favorables, nous levâmes l'ancre, dès le lendemain, et au bout d'un mois, nous arrivâmes très-heureusement, dans la rade de Brest, malgré la vigilance des Anglais, qui étoient stationnés à l'ouverture de ce port...

Dans les premiers jours de notre traversée, le capitaine et ses officiers parûrent avoir beaucoup d'égards pour nous, à l'exception cependant du second, qui nous paroissoit toujours réservé et silencieux, et que nous savions s'être, en quelque sorte, opposé à notre embarquement. Mais à peine étions-nous parvenus à la moitié de la course, que le capitaine et Gabrielle eûrent ensemble un différent, par rapport à moi, dont je fus sur le point d'être la victime quoiqu'innocente; car le capitaine conçut aussitôt le dessein de me chasser de la chambre et de m'envoyer

nanger à la gamelle des matelots;
et il l'auroit fait, sans les repré-
sentations de ce même second,
que nous avions regardé, jusque
là, Gabrielle et moi, comme
notre ennemi, et que nous avions
même cherché à tourner en ridi-
cule, par nos plaisanteries. Nous
reconnûmes, en ce moment, no-
tre erreur, et nous dûmes à la
vertu et à la sagesse de cet offi-
cier de m'épargner la plus hu-
miliante mortification. Il fit
apercevoir à son capitaine, le
danger qu'il y avoit d'exposer
une jeune personne de mon sexe,
aux propos indécents et à la bru-
talité des matelots, et il le pria
de faire attention aux suites qui
pourroient en résulter. Le ca-
pitaine, qui avoit beaucoup
d'extime pour lui, voulut bien
lui accorder sa demande. Je n'au-
rois osé intéresser, pour moi,
l'officier qui avoit paru me don-
ner des soins; car je m'étois

aperçue qu'il n'avoit aucune part dans les bonnes grâces du capitaine, et qu'il n'en auroit rien obtenu.

AUSSITÔT que nous fûmes arrivés dans la rade de Brest, Gabrielle écrivit à quelqu'uns de ses amis, de la Marine Militaire, qu'elle apprit être dans cette ville, et qui ne manquerent pas de lui faire préparer un appartement meublé et de venir la prendre à bord. Je ne la vis pas partir sans peine; mais je me rassurai un peu, sur la promesse qu'elle me fit, de venir le lendemain me chercher. J'attendis cependant tout le jour, sans voir paroître personne de la part de cette perfide, qui m'avoit absolument abandonnée. Sur le soir le capitaine qui étoit descendu à terre, revint à bord, furieux des réprimandes qu'il avoit reçues au Bureau de la Mariné, sur les plaintes que Gabrielle avoit fait

e lui, quoiqu'il eut eû la complai-
ınce de nous passer *gratis*, elle
t moi. Il me parut tellement irrité
ue je n'eus pas la hardiesse de
ui demander si cette femme, dont
 soupçonnois déjà la perfidie,
e lui avoit pas parlé de moi,
t en quel temps je devois aller
ı rejoindre.

L'Heure du soupé étant ve-
ue, tous les officiers se mirent
 table sans qu'un seul m'invitat
 y prendre place, excepté le se-
ond, qui, s'étant aperçu que
étois absente, me fit appeller,
 me dit, d'un ton rassurant,
ı'on alloit souper et que je vinsse
 table. Je me rendis, toute trem-
ante, à son invitation, mais
 ne me fut pas possible d'avaler
ı seul morceau de pain, à la
ıe du capitaine, qui me lançoit,
 temps à autre, des regards
enaçants, et des autres officiers,
ıi paroissoient ne pas m'aperce-
ɔir; car Forgereau, lui-même,

le prétendu amant que Gabrielle voulut me donner, n'avoit conçu pour moi que du mépris depuis mon arrivée en France, voyant l'indigence à laquelle j'étois réduite et les mensonges que Gabrielle lui avoit donnés par rapport à moi ; tant il est vrai, que l'homme n'a de mérite aux yeux de la plupart de ses semblables, qu'autant qu'il leur présente l'aspect de l'opulence.

Après le repas, les officiers s'étant retirés, je restai seule dans la chambre, abandonnée aux plus tristes réflexions. Je me voyois, dans ce cruel moment sans aucune ressource, au milieu d'une troupe d'étrangers qui m'étoient à peine connus, et auxquels je paroissois déjà être très à charge, et je ne connoissois absolument personne à qui je pûsse avoir recours. Combien de fois ne regrettai-je pas encore alors la cabane de la bonne Sircamokilou

cet

cette bonne sauvage auprès de laquelle j'avois passé des jours si tranquilles et si doux? Accablée du chagrin le plus amer, je versai un torrent de larmes. Le second rentra dans ce moment, et malgré qu'il devinât la cause de mes peines, il s'empressa de m'en demander le motif. Je lui fis l'aveu sincere de ma pénible situation, et je lui dis combien je comptois peu, sur les promesses de Gabrielle, qui m'avoit déjà trompée, et dont je ne pouvois douter d'être encore devenue la dupe, en ce moment. Il fit tout ce qu'il put pour me consoler, et me promit de s'assurer, lui-même, dès le lendemain, des sentiments de cette femme; qu'en attendant, il me conseilloit de prendre un peu de repos, et qu'il se flattoit que les choses tourneroient plus favorablement pour moi, que je ne l'espérois. Il fut de là trouver le capitaine, à qui il demanda

s'il m'avoit fait rayer du rôle de l'équipage, et si Gabrielle lui avoit parlé de moi. Celui-ci lui répondit que non, qu'il avoit été si interdit et si déconcerté de l'effronterie et de la hauteur de cette femme, qu'il n'avoit pensé qu'à fuir sa présence et celle de ses protecteurs, qui l'avoient traité même d'une maniere injurieuse. Que le lendemain il lui feroit plaisir de lui mener sa compagne, qu'il ne voyoit, à bord, qu'avec peine, et qu'il espéroit que sa modération naturelle lui épargneroit, de la part des chefs des bureaux, les désagréments qu'il s'étoit attirés, auprès d'eux, par son trop de pétulance et par l'indignation dont il avoit été saisi, à la vue de l'ingratitude de Gabrielle. Je suis prêt de suivre vos ordres, lui répondit le second capitaine; mais l'idée d'abandonner une malheureuse fille, au milieu d'une ville

étrangere, sans argent, sans connoissance et sans ami, me revolte; je n'ai point le cœur assez dur et assez insensible, pour m'y résoudre. Et sur ce que le capitaine lui dit, que Gabrielle lui tiendroit lieu de tout, il ajouta: attendez, du moins, que je m'instruise des sentiments de cette femme, que j'ai trop lieu de soupçonner, d'après sa conduite. Le capitaine voulut bien y consentir, pourvu que cela se fit promptement.

Le Chirurgien du bâtiment, qui étoit un jeune homme de mérite, vint me rapporter ces propos, qui augmenterent encore le trouble où j'étois, et qui m'empêcherent de fermer l'œil, toute la nuit.

Sur les huit heures du matin, le second capitaine, étant descendu à terre, se fit conduire chez Gabrielle, qu'il trouva, dans son cabinet, avec deux

officiers des vaisseaux du roi, qui présidoient à sa toilette. Aussitôt qu'on lui eut annoncé M. C......, elle vint au-devant de lui, et lui fit l'accueil le plus distingué. Celui-ci lui fit part du motif qui l'engageoit à venir la voir, en la priant, avec les plus vives instances, de me recevoir auprès d'elle, ou du moins, de faire des démarches pour me procurer, dans la ville de Brest, quelque ressource qui me mit à l'abri de l'indigence, et en attendant, de me donner quelque secours pour vivre. Gabrielle parut d'abord un peu déconcertée; mais bientôt elle prétexta le mauvais état de ses affaires, qui ne lui permettoient pas de faire aucune largesse, et qui la mettoient hors d'état de prêter des secours à son amie, en aucun genre. Ce fut en vain que cet officier voulut émouvoir sa sensibilité, par le portrait de ma triste situation,

par le souvenir des promesses qu'elle m'avoit faites et de son attachement pour moi, enfin en lui représentant même la dureté de son capitaine, qui étoit résolu de m'abandonner sur ce rivage étranger; rien ne put ébranler cette ame vile et insensible, et ce brave homme eut le chagrin de la quitter, sans avoir pu obtenir d'elle un seul motif de consolation pour sa malheureuse compagne.

Etant de retour à bord du vaisseau, il alla, sur-le-champ, faire part au capitaine, de l'entrevue qu'il venoit d'avoir avec Gabrielle, et du refus formel qu'elle avoit fait de me recevoir auprès d'elle, et même de m'accorder aucune espèce de secours. Le Sieur B....., à cette nouvelle, se mit en colere, et m'ordonna, sur-le-champ, de me préparer pour descendre à terre. Je montai, un moment après, toute

tremblante, sur le tillac, où étoient assemblés le capitaine et tous les officiers, tenant en main un petit paquet de linge, qui étoit tout ce que Gabrielle m'avoit laissé. Je jettai alors les yeux sur le second, pour lui rappeller la promesse qu'il m'avoit faite, la veille, au sujet de cette femme. Je m'aperçus qu'il avoit l'air rêveur et inquiet, ce qui fut pour moi d'un mauvais augure; je m'approchai de lui et je lui demandai s'il avoit quelque nouvelle favorable à m'apprendre. M'ayant répondu que je n'avois rien à espérer de ma compagne, et qu'il n'avoit pu l'engager à faire quelque chose pour moi. je m'abandonai, de nouveau, au chagrin, et je répandis un torrent de larmes.

Cet officier touché de ma pénible situation, s'approcha, dans cet instant, du capitaine, afin d'exciter sa compassion. Il lui

observa, que si autre fois, il s'étoit opposé à mon embarquement, il se faisoit aujourd'hui un devoir de lui représenter combien il seroit cruel de m'abandonner dans un état aussi triste, sur une terre qui m'étoit étrangere, n'ayant d'autre ressource, pour vivre, que de mendier mon pain, ou de me prostituer au premier matelot ou au premier soldat; qu'il fit réflexion que la vertu la mieux affermie, n'est pas toujours à l'épreuve de l'indigence. Vos sentiments me sont trop connus, ajouta-t-il, pour douter un seul instant, qu'avec un peu de réflexion, vous vous décidiez à réduire cette aimable fille à un pareil danger; et à quel titre la méchanceté et la perfidie de son indigne compagne la rendroient-elle criminelle à vos yeux? Que vous ne conceviez que du mépris et de l'horreur pour cette femme ingrate et insensible, qui, après

avoir vu que cette jeune personne ne lui pourroit plus être d'aucune utilité, l'abandonne aussi cruellement ; je sais qu'elle mérite de pareils sentiments ; mais cette malheureuse ne doit pas les partager ; elle n'a des droits qu'à votre commisération. N'écoutez donc que votre honneur et votre sensibilité, et conduisez, sur votre bord, Mle. *Owliam*, jusqu'à la Rochelle. Sur ce que le capitaine lui représenta qu'ils seroient aussi embarrassés que faire de moi dans cette derniere ville, qu'à Brest, il ajouta encore ; ne vous inquiétez pas de ce qu'elle deviendra alors, je me chargerai de fournir à ses premiers besoins, et je connois, ou plutôt nous connoissons tous, en s'adressant aux autres officiers, des personnes honnêtes, sensibles et charitables, que nous inviterons de s'intéresser à son sort, et je puis vous assurer d'avance, de la réussite. Le ca-

pitaine finit par lui objecter les propos que pourroient tenir son pere, sa famille et tout le public, en voyant débarquer de son bord, une jeune personne, seule et inconnue; mais le second lui répondit, qu'il se chargeoit de le préserver de ces espèces de propos calomnieux, en disant que si on m'avoit donné passage en France, ce n'avoit été qu'à sa sollicitation, et par complaisance pour lui. Il le conjura, de nouveau, de lui accorder sa demande; tous les officiers joignirent leurs prieres aux siennes, et déciderent enfin M. B..... de me conduire, sur son bord, jusqu'à la Rochelle.

J'entendis une grande partie de cet entretien, pendant lequel la honte et la confusion m'accabloient. J'étois tellement hors de moi-même, que j'avois peine à me reconnoite. J'eus cependant la présence d'esprit de

remercier le capitaine et ses officiers, de leur condescendance pour moi, après quoi je redescendis promptement dans ma chambre, cacher mon trouble aux yeux de l'équipage.

PENDANT le séjour que nous fîmes à Brest, je ne descendis pas à terre, une seule fois. Nous ne fûmes pas long-temps sans remettre à la voile, et sortis de la rade, nous dirigeâmes notre route vers la Rochelle, devant laquelle nous arrivâmes heureusement. Du moment que Monsieur C...... eut obtenu qu'on m'y conduiroit, il n'oublia rien de ce qui pouvoit me consoler; il fit tous ses efforts pour me persuader que j'y trouverois des cœurs compatissants, et que je ne pouvois manquer d'y être heureuse. Malgré ces flatteuses promesses, je ne voyois pas arriver, sans une certaine crainte, le moment de descendre à terre,

quoique je fusse déjà familiarisée, en quelque sorte, avec la perspective d'un avenir incertain, et que je m'abandonnasse, sans trop de réflexion, aux circonstances heureuses ou malheureuses qui pouvoient naître pour moi.

Enfin le troisieme jour de notre arrivée, le second capitaine vint me dire de faire mon paquet et de descendre à terre. Il eut la bonté de m'y conduire et de m'accompagner chez M. *Moreau*, chantre de la cathédrale, oú étoit son logement, et oú il avoit fait préparer une chambre pour me recevoir. En arrivant je reçus l'accueil le plus flatteur, de Me. *Moreau*, qui après m'avoir fait reposer et offert des rafraîchissements, me conduisît dans mon appartement.

Cette dame ne manqua pas, dès le lendemain, de me faire des questions, sur les circonstances qui m'avoient conduite à

la Rochelle, et sur les vues que j'avois pu me proposer dans une semblable démarche. Je la satisfis aussitôt, en lui faisant, en raccourci, le détail de tous mes malheurs, sans cependant lui parler de mon amour pour *Valville*, et encore moins de mon alliance avec *Simouraba*, dans la crainte d'alarmer sa religion. Je finis par lui témoigner le désir extrême que j'avois, d'entrer dans un couvent, en quelque qualité que ce fut, pour me retirer du monde et passer le reste de mes jours dans la retraite, occupée uniquement de mon salut. Cette bonne dame fut si satisfaite de ce pieux dessein, qu'après m'avoir serrée tendrement dans ses bras, elle me dit que si ma résolution étoit sincere, comme elle n'en doutoit pas, elle alloit, de suite, employer tous les moyens qui étoient en son pouvoir, afin de mettre mon projet

à exécution. En effet, dès le lendemain, elle me conduisît chez M. *Ferret*, chanoine et sous-chantre de la cathédrale de la Rochelle, vieillard vénérable et plein de charité. Elle l'avoit prévenu d'avance, et il me reçut avec beaucoup de douceur et d'affabilité. Il voulut savoir à son tour, l'histoire de mes avantures ; je lui en fis le réçit avec beaucoup de franchise et de sincérité, ce qui parut lui faire beaucoup de plaisir ; et je finis par le prier de seconder le dessein que j'avois, de me retirer dans un couvent, pour y finir mes jours infortunés. Ce bon prêtre me regarda avec un air de sensibilité et de bienfaisance, en m'assurant qu'il alloit faire tout ce qui dépendroit de lui, pour l'accomplissement de mes vœux.

Deux jours après, M. *Ferret* étant entré chez M. *Moreau*, me demanda si je persistois toujours

dans ma premiere résolution ; et sur les nouvelles protestations que je lui fis du désir ardent que j'en avois, il remit à M. *Moreau*, une somme de trois cents livres, pour m'acheter du linge et des habillements, et se retira de suite, pour échapper aux témoignages, que j'allois lui prodiguer, de ma vive reconnoissance.

Tout étant disposé, pour mon entrée, chez les Dames Blanches, j'y fus admise au bout de huit jours, en qualité de postulante. M. *Ferret*, un autre Ecclésiastique, de ses amis, et Me. *Moreau*, m'y conduisirent eux-mêmes. Je trouvai, au parloir, la supérieure et plusieurs religieuses, qui venoient pour me recevoir. Après un entretien pathétique, que fit M. *Ferret*, sur les dangers du monde et le bonheur de la retraite, la porte du couvent me fut ouverte, et je fus reçue de toute la commu-

nauté, avec des transports de joie, qui me flatterent infiniment. De mon côté, je ressentis une satisfaction infinie, en pensant que j'allois oublier dans cette maison, et dans l'affection de celles qui l'habitoient, tous les malheurs auxquels j'avois été exposée dans le monde. Je bénis mille fois ceux qui m'avoient procuré un aussi précieux avantage. Je me choisis, dès ce moment, un confesseur sage et éclairé, pour guider ma conduite; et je m'attachai, de plus en plus, à mériter les bonnes grâces de la supérieure et des autres religieuses, par ma soumission et mon exactitude à tous les exercices.

Il y avoit près d'un an que j'étois dans cette heureuse retraite; je touchois au moment de faire mon acte de profession, lorsque j'appris que mon charitable bienfaicteur, venoit de succomber à une maladie grave, qui l'avoit,

en peu de jours, conduit au tombeau. Cette catastrophe me replongea dans la plus triste situation. Je donnai d'abord des larmes à sa mémoire; sa bienfaisance pour moi, ne s'étoit pas démentie un seul instant, depuis celui oú j'avois eu le bonheur de le rencontrer, et j'en conserverai le souvenir le reste de ma vie. Me voyant encore une fois privée de cette ressource, je ne crus pas mieux faire que d'aller me jetter aux pieds de la supérieure, en lui demandant, avec instance, de me continuer son amitié et sa protection. Cette dame me releva et me rassura, en me disant que la mort de mon protecteur n'altereroit jamais l'attachement qu'elle avoit pour moi; mais cette promesse s'évanouit bientôt. Lorsqu'il s'agit de la dot d'usage, pour prix de ma captivité, une certaine sœur Ste. *Onésiphore*, qui joignoit à une hu-

meur farouche et inquiete, la plus sordide cupidité, fut une des premieres à me faire apercevoir que sous le masque même de la dévotion, on ne retrouve que trop souvent, le plus vil intérêt et tous les vices qu'on reproche aux gens du monde. Elle étoit économe de la maison, et quand elle vit que personne ne se présentoit pour payer ma dot, elle proposa tout simplement, à la communauté, de me renvoyer. On parla de cette affaire à M. *Denis*, mon confesseur, qui s'engagea à solliciter l'évêque et le chapitre de la Rochelle, de fournir, par motif de charité, les fonds qui étoient nécessaires; mais comme j'étois étrangere, et que la bienveillance de ces Messieurs ne passoit jamais sans-doute, les limites du sol natal, ses démarches fûrent infructueuses. Pendant tous ce temps, j'étois en proie aux plus tristes ré-

flexions, en prévoyant que j'allois encore retomber dans l'état malheureux dont j'étois sortie, lorsque j'avois rencontré le digne M. *Ferret*. M. *Denis* vint faire part aux religieuses, de la décision du chapitre ; on lui avoit répondu, qu'il y avoit, à la Rochelle, beaucoup de filles, bien nées, qui sollicitoient la même faveur, et que ce seroit une injustice de me préférer à elles; mais qu'on prioit la communauté d'avoir quelques égards pour moi, et de me retenir dans la maison, comme une honnête domestique.

Je ne fus pas long-temps sans remarquer qu'on suivoit exactement cet avis. On commença par m'occuper du travail le plus pénible de la maison, et dès le dimanche suivant, mon couvert fut ôté du pensionnat, et je fus obligée de venir dîner à la cuisine. Mon amour propre en fut très-humilié. A l'issue des vêpres,

entrai dans la chambre de la
ıpérieure, pour lui témoigner
peine que j'en ressentois. Elle
e reçut avec assez d'accueil ;
ais elle me déclara que personne
voulant acquitter ma dot, elle
pouvoit me garder que comme
ıe servante, attendu que la
mmunauté n'étoit pas riche et
ı'elle ne pouvoit pas nourrir des
as inutiles ; que si la proposition
ı'elle me faisoit ne me conve-
it pas, elle se voyoit forcée
me prier de me retirer.

Quoique je m'attendisse à
e réponse aussi dure, cepen-
nt je ne pus l'entendre sans
nfusion, et les larmes que je
pandis, lui firent bientôt con-
ître combien j'étois affectée
ıne pareille humiliation ; j'eus
pendant assez de présence d'es-
t pour vaincre mon ressenti-
ent, et me rappellant même
rs, tout ce que la religion
escrit, en pareille circonstance,

je promis à la supérieure de rester
auprès d'elle, dans la qualité
qu'elle venoit de m'assigner, et
de faire tous mes efforts pour
lui plaire et pour exécuter fidel-
lement ses ordres, bien résolue,
cependant, d'en sortir dès la pre-
miere circonstance favorable qui
se présenteroit à moi.

Je pris donc, en attendant,
mon parti avec assez de fermeté
je demandai qu'on fixat mon sa-
laire, et malgré le triomphe de
la Ste. *Onésiphore* et de ses amies
je parvins encore à gagner le
bonnes grâces d'une partie de
la communauté, par mon assi-
duité au travail. Mais je l'avoue
ce ne fut pas sans confusion
que je me vis réduite à un éta
aussi abject; et pendant tout c
temps, je regrettai encore, plu
d'une fois, la cabane de mes bon
Micmack.

Au bout de quelques moi
revenant, sur le soir, de fai

une commission en ville, dont on m'avoit chargée, et passant sur le port, j'aperçus, sur le devant d'un vaisseau, un jeune marin qui ressembloit beaucoup à *Valville*. A cette vue, je restai interdite; je ne savois si je devois continuer ma route, ou approcher du vaisseau pour m'en assurer; mais dans la crainte d'une méprise, ou que ma démarche ne fut regardée comme indécente, je pris le premier parti. Dans ce moment, tous mes sentiments se réveillerent pour cet amant chéri. Je me reprochai, mille fois encore, d'avoir ajouté foi, à Québec, aux discours de Gabrielle, et de n'avoir pas cru aux soupçons que j'avois conçus sur sa bonne foi. J'aurois désiré alors avec la plus grande ardeur, lui en demander mille fois pardon et lui faire le portrait de mon humiliation et de l'état avilissant auquel j'étois réduite; je me

flattois que son cœur généreux y seroit sensible; d'autres fois, je me figurois qu'il avoit peut-être formé d'autres nœuds, et que cette démarche, de ma part, ne pourroit tourner qu'à ma confusion. Ce fut en faisant toutes ces réflexions que je rentrai à la communauté. Mais le soir et toute la nuit, je ne pus trouver un moment de repos; j'avois cru voir *Valville*, c'en étoit assez; j'allois même jusqu'à me figurer que la providence ne l'avoit conduit à la Rochelle, que pour me tirer de ma triste position; et dès-lors je pris la ferme résolution de m'assurer, dès le lendemain, si je m'étois trompée ou non. Pour cet effet, je prétextai de bon matin, une commission en ville, pour une affaire intéressante, et je me fis ouvrir la porte de la communauté. Quand j'en fus sortie, je courus, ou plutôt je volai sur le port, cherchant

sur tous les bâtiments, si je n'y reconnoitrois pas la figure de celui que j'avois cru apercevoir la veille. Mes recherches fûrent d'abord inutiles; mais étant encore revenue un moment après, j'aperçus, de loin, une troupe de matelots réunis, au nombre desquels je crus le reconnoître. Je passai d'abord auprès d'eux, sans paroître les regarder; mais un instant après, ayant tourné la tête, j'aperçus *Valville*, oui, c'étoit *Valville* lui-même, qui, m'ayant reconnue, me suivoit par-derriere. A son aspect, je restai interdite; mon trouble fut inexprimable; je voulus avancer, mes jambes s'y refuserent, et je l'aperçus aussitôt auprès de moi. Je baissai la vue, en rougissant, sans pouvoir proférer une seule parole; mais dans ce moment ce tendre amant me salua, en m'appellant par mon nom; et en me disant: quoi, Mademoiselle, vous

ne reconnoissez pas l'infortuné *Valville*? Auriez-vous, même, oublié jusqu'à ses traits? Ce reproche émut tous mes sens, je me retournai vers lui, et il se précipita entre mes bras, avec des transports difficiles à exprimer. Je le serrai, à mon tour, entre les miens, et nos larmes, qui se confondirent dans ce moment, fûrent les seuls interprêtes des sentimens que nous éprouvâmes.

Après les premiers transports de notre joie, nous nous expliquâmes, l'un et l'autre, sur les causes de notre séparation, à Québec, et sur la maniere odieuse avec laquelle on l'avoit ménagée. Nous maudîmes mille fois la perfidie et la méchanceté de la femme intrigante, de laquelle j'avois eu le malheur d'être la dupe plus d'une fois; enfin nous renouâmes nos engagements, et nous convînmes que je sortirois au plutôt

du couvent et que nous presserions notre alliance. Il m'indiqua sa demeure et le lieu oú nous pourrions nous voir, et je retournai ensuite à la Communauté, avec la ferme résolution de l'abandonner le plutôt qu'il me seroit possible.

Quand je fus rentrée, une des religieuses voulut me faire une réprimande, sur la lenteur que j'avois mise à exécuter quelques ordres, qu'elle m'avoit donnés, et me demanda d'un ton très-sévere, pourquoi j'avois resté aussi long-temps en ville? Je profitai de cette circonstance, pour donner un prétexte à ma sortie de la maison; je lui répondis que ses réprimandes me déplaisoient très-fort, et qu'elle devoit savoir que je n'étois pas née pour recevoir des corrections faites avec un ton aussi sévere et aussi impérieux; et de suite, je lui tournai le dos, et je me rendis dans la

chambre de la supérieure, à laquelle je demandai les salaires qui m'étoient dus et mon congé, en ajoutant que j'étois révoltée du ton dur et méprisant que les dames de la communauté prenoient vis-à-vis de moi, et que je ne pouvois résister d'avantage à un état d'humiliation, pour lequel je n'étois pas faite. Cette dame parut d'abord très-étonnée de ma résolution ; elle chercha à m'en détourner, par des propos flatteurs et insinuants, en blâmant même l'air qu'on avoit pris vis-à-vis de moi, et me disant que je n'aurois plus de semblables plaintes à faire à l'avenir et qu'elle alloit y donner ordre. Ce n'étoit pas ce que je cherchois, et je répondis que je voulois absolument quitter la maison. Voyant qu'elle ne gagnoit rien sur moi par la douceur, elle prit alors un ton sévere, elle me traita de folle et d'étourdie, de

vouloir encore rentrer dans le monde, après tous les malheurs que j'y avois éprouvés; elle ajouta que j'étois jeune et jolie, et que j'allois être, en conséquence, exposée à tous les piéges de la séduction, et que l'abyme alloit peut-être s'ouvrir sous mes pas. J'écoutai, de sang froid, toutes ces remontrances, et je lui répondis que rien ne pouvoit me faire changer de résolution, qu'il m'étoit trop dur d'avoir entré dans la maison, en qualité de postulante, et de me voir ensuite regardée comme une simple domestique; enfin que je la priois de satisfaire, sur-le-champ, à ma demande, et de me faire ouvrir la porte du couvent. D'autres religieuses, qui entrerent dans ce moment chez la supérieure, joignirent leurs efforts aux siens pour me retenir; ils fûrent inutiles; on convint enfin de me faire mon compte et de me laisser

aller le lendemain au matin. Cet heureux moment arrivé, je pris congé de toute la maison, avec autant de plaisir, que j'en avois eu en y entrant, et tenant mon petit paquet sous mon bras, je courus joindre mon cher *Valville*.

En arrivant, à la maison qu'il m'avoit indiquée, je ne l'y trouvai pas d'abord ; mais peu de temps après je le vis arriver. Quoiqu'il ne fut alors revêtu que d'un simple habit de matelot, jamais il ne parut plus aimable à mes yeux. Je courus au-devant de lui, et après nous être prodigué mutuellement des caresses, il me dit qu'il étoit sorti de Québec, pour repasser en France, à dessein de recueillir la succession d'un oncle qui lui laissoit beaucoup de bien, qu'il alloit avoir la douce satisfaction de partager avec moi, et que sa famille ayant su son arrivée à la Rochelle, lui avoit fait par-

venir douze cent francs, dont je pouvois disposer ; et qu'il falloit nous occuper dans ce moment à presser notre mariage. Nous nous félicitâmes, ensuite, d'avance, sur le bonheur dont nous allions jouir, après avoir essuyé tant de malheurs ; et comme il étoit obligé de retourner à son bord, il me laissa la clef de sa cassette. Lorsqu'il fut parti, aux noires réflexions, qui occupoient depuis si long-temps mon esprit, sur ma triste destinée, succéderent les sentiments de la joie la plus pure et la plus parfaite ; je me voyois en possession de tout ce que je désirois de mon cher *Valville;* je voyois s'approcher le moment fortuné de mon union avec lui, je n'avois plus à craindre les horreurs de l'indigence, j'étois au comble de mes vœux.

Valville, à son retour, me fit préparer un appartement auprès du sien, et il me donnoit

tous les instants qu'il n'étoit pas obligé de passer à bord. Il obtint son congé au bout de quelques jours, et nous nous occupâmes de suite, des moyens d'unir nos destinées. Nous étant dits, tous deux, Canadiens, nous obtînmes qu'on passeroit par-dessus quelques formalités, en faisant, en même-temps, quelques petits sacrifices pécuniaires, auprès du clergé, et nous fûmes mariés par le vicaire de l'église paroissiale de St-Sauveur, qui avoit bien voulu s'intéresser pour nous, et nous indiquer la marche que nous devions suivre pour parvenir à notre but.

Ce moment fut pour moi le plus fortuné de ma vie; j'aimois tendrement *Valville*, et j'en étois aussi tendrement aimée. Quelques jours après, il me proposa de quitter la Rochelle, et de me rendre auprès de Dol, en Bretagne, où étoit sa famille et son

revenu. Je n'avois pas d'autres volontés que les siennes, et j'étois d'ailleurs bien-aise de l'accompagner au moment de sa réunion avec ses parents, et de partager la joie mutuelle qu'ils devoient ressentir. Nous fîmes donc nos malles, et après avoir fait honneur à nos affaires, à la Rochelle, nous partîmes pour nous rendre à Dol, oú nous arrivâmes au bout de huit jours. Nous fûmes accueillis avec la plus vive joie, par tous les parents de *Valville*, qui tiennent un rang assez distingué dans ce pays. Je m'empressai alors de donner aussi de mes nouvelles à ma famille, à Liverpool, et de lui faire part de mon mariage, et je jouis du plaisir en peu de temps d'en recevoir d'elle, de très-satisfaisantes.

Mon mari, après avoir règlé ses affaires avec sa famille, en reçut vingt-cinq mille livres,

qu'il se décida aussitôt à placer dans le commerce de la pêche de la morue, qui donnoit alors de très gros bénéfices. Pour exécuter ce projet, nous nous rendîmes à St-Malo, oú nous louâmes un appartement, pour vaquer plus facilement à nos affaires, et chercher une occasion favorable pour placer nos fonds.

DÉPART de Monsieur et Madame Valville, pour les Isles St-Pierre et Miquelon. Leur passage à St-Jean, lieu principal de celle de Terre-Neuve.

AUSSITÔT que nous fûmes à St-Malo, mon mari s'associa avec un riche habitant de cette ville, et ils convînrent entr'eux, que *Valville* passeroit à St-Pierre,

pour y tenir magasin et diriger les opérations de la pêche. On jugera facilement, que je n'avois garde de laisser partir mon époux seul, pour ce voyage. En conséquence, nous nous embarquâmes tous deux, le printemps suivant, sur le navire le Siphax, commandé par un nommé Dutil-Pellé, qui nous conduisît heureusement à notre destination, en moins d'un mois. Lorsque nous fûmes arrivés, nous nous défîmes, avec avantage, dans l'isle, de quelques marchandises que nous avions emportées, et nous nous occupâmes de l'établissement projetté, avec le négociant de St-Malo. Vers la fin de l'automne, mon mari voulut repasser en France, dans la vue de se procurer d'autres marchandises, sur lesquelles nous pouvions faire des profits considérables. Comme je me trouvois enceinte, je m'y opposai, en lui représentant que

je ne voulois pas passer l'hiver seule sur ces isles. *Valville*, qui n'avoit d'autres volontés que les miennes, renonça à son projet, et il fut convenu que nous irions passer l'hiver sur l'isle St-Pierre.

PENDANT notre séjour à Miquelon, mon mari fit connoissance avec un négociant anglais, natif de Liverpool, établi à Saint-Jean, sur l'isle de Terre-Neuve. Quelque temps avant, il avoit sollicité, plusieurs fois, un petit établissement sur l'isle, auprès du Sieur Donjeac, qui en étoit gouverneur. Celui-ci l'avoit constamment refusé, sous le frivole prétexte de fraude et de connivence avec les Anglais, et en conséquence nous nous en étions désistés. Mais non-content de ce refus, cet homme ne cessoit de traverser toutes les entreprises que nous pouvions faire, de maniere que mon mari, ennuyé de tous ces contre-temps, qu'il ne

méritoit pas d'éprouver, avoit résolu de se retirer en France, pour chercher fortune d'un autre côté. Il en parla à son ami de Saint-Jean, qui connoissant très-bien ma famille et lui faisant valoir mes prétentions, qui étoient assez considérables l'engagea au contraire, à venir se fixer auprés de lui, en l'assurant qu'il trouveroit oú placer ses fonds et les miens à l'avenir, d'une manière très-avantageuse. Cette proposition éveilla l'attention de mon mari, qui venoit même alors d'avoir une dispute, avec le gouverneur, dans laquelle celui-ci avoit eu l'impudence d'employer même les menaces, et il consentit à prendre ce parti.

Au retour du printemps, Monsieur *Boderick* revint à St-Pierre, et nous dit qu'il avoit trouvé, à St-Jean, un établissement sûr et commode, et qu'il ne dépendoit plus que de nous, d'y aller

et de nous en assurer. *Valville* lui donna, sur-le-champ, la commission d'en faire l'acquisition en notre nom; et nous nous disposâmes de suite, à aller l'occuper. Nous feignîmes, pour cet effet, de vouloir retourner en France, nous procédâmes à la vente de tous nos effets, et étant allés à Miquelon, sous prétexte de retirer quelques créances, nous nous embarquâmes sur une goëlette anglaise, qui nous conduisît à St-Jean, et par ce stratagême, nous évitâmes les tracasseries qu'auroit encore pu nous faire éprouver le Sieur Donjeac, notre ennemi.

A notre arrivée à St-Jean, nous trouvâmes l'établissement que M. *Boderick* nous avoi acheté, en très-bon état. Mon mari qui avoit apporté beaucoup de fonds, des isles Françaises les plaça très-avantageusement de maniere qu'au bout de troi

an

s, nous vîmes notre fortune s'accroître de moitié. *Valville* fit aussi passer des fonds à mes freres, à Chester, et ceux-ci lui renvoyerent des marchandises, sur lesquelles il fit encore des profits considérables.

J'avois donné deux enfants à *Valville*, et j'étois enceinte du troisieme. Nous jouissions, sur notre habitation, d'une félicité parfaite, quand une maladie violente vint m'enlever ce cher et tendre époux, encore à la fleur de son âge, et ne me laissa de lui, qu'un souvenir amer que j'emporterai dans le tombeau.

Il seroit inutile de retracer ici la douleur profonde, que me causa cette cruelle catastrophe. J'avois essuyé, pendant le cours de ma vie, beaucoup de malheurs et de peines, aucune ne m'avoit affecté aussi vivement. Pour dissiper l'ennui mortel qui en fut la suite, je choisis cette retraite,

embellie par les mains de *Valville*, où je donnai tous mes soins à élever ma petite famille.

Un jour que j'étois allée dans la ville voisine, pour quelques affaires, une de mes amies me dit qu'on alloit débarquer des sauvages Iroquois, pris les armes à la main, contre notre nation, et qu'on alloit vendre, pour en faire des esclaves. A ce nom d'Iroquois, je sentis un sentiment secret qui excita ma curiosité. Je lui proposai aussitôt d'aller du côté du port, pour voir ces malheureux, et mon empressement fit que je fus une des premieres à y arriver. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux sur ces infortunés, que j'y reconnus *Simouraba*. A cette vue, mon esprit se troubla, je pâlis, et détournant aussitôt les yeux de cet objet, qui réveilloit toute ma sensibilité, je pris congé de la compagnie, prétextant que je ne pouvois soutenir plus

long-temps la vue de ces malheureux, et je revins promptement chez moi. En y arrivant, je ne pus cacher à ma femme de chambre, le désordre oú j'étois; je me rappellai alors la tendresse que cet Indien avoit eue pour moi et les liens qui nous avoient unis. La reconnoissance que je lui devois pour m'avoir préservée d'une mort cruelle, à laquelle je n'aurois pas échappé sans lui, ses peines pour fournir à tous mes besoins, le travail pénible que je lui avois vu tant de fois suporter avec plaisir, par rapport à moi, tous les sacrifices qu'il avoit faits pour moi, vinrent se retracer à mon esprit, de la maniere la plus vive, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : ah! Cher et tendre *Simouraba*, c'est donc toi que je viens de voir, couvert de plaies et de poussiere, condamné, sur cette terre étrangere, au plus dur esclavage! Et je serois assez ingrate

pour le voir avec indifférence ! Non cher ami, si j'ai trahi ta confiance et ta bonne foi, je vais saisir, à l'instant, l'occasion de réparer, en partie, ma faute à tes yeux. Remplie de cette idée, j'écrivis, sur-le-champ, à un de mes amis, en ville, pour le prier de se trouver à la vente, qu'on alloit faire, des captifs Iroquois, et de ne pas manquer d'acheter, pour moi, à quelque prix que ce fut, un d'entr'eux, qu'on nommoit *Simouraba*. Celui que j'avois chargé de cette commission, s'en acquitta fidellement, et il donna pour le prix de cet esclave, six cent livres, que je lui fis remettre de suite.

Aussitôt qu'il l'eut en sa possession, il m'en donna avis, en m'annonçant qu'il alloit le faire conduire chez moi, par deux de ses gens, qui me remettroient en même-temps la clef de ses chaînes. Il le recommandoit, au

surplus, à mon humanité, vu l'état malheureux auquel il étoit réduit; mais il n'étoit pas besoin d'émouvoir ma sensibilité sur un objet aussi cher, et dont la vue seule m'avoit déjà occasionné le plus grand trouble. J'ordonnai, à Fanni, de préparer, sur-le-champ, un bain aromatique, et à mes gens de récompenser les conducteurs du captif, n'ayant pas voulu les voir, moi-même, afin de ne pas les rendres témoins de ma foiblesse.

J'étois à peine rentrée dans mon appartement, que j'entendis le bruit des chaînes, que traînoit, après lui, le pauvre *Simouraba*. J'en fus si émue, que je manquai de me trouver mal. J'étois à peine remise de cette premiere impression, lorsque Fanni ouvrit la porte de ma chambre, pour y faire entrer le captif, en conséquence de l'ordre que je lui en avois donné. Le

pauvre *Simouraba* étoit méconnoissable; sa foiblesse extrême, son teint livide, son air triste, ses yeux presque éteints, me firent croire qu'il approchoit de sa fin. A cette vue, je sentis renaître toute ma tendresse pour lui, et malgré le sang et la poussiere dont il étoit couvert, je cédai à mes premiers transports, je me précipitai entre ses bras, chargés de chaînes, et je collai ma bouche contre la sienne, sans avoir la force de prononcer une parole. *Simouraba*, qui m'avoit vue à peine, et qui ne m'avoit pas reconnue, étonné de ma démarche, leva enfin les yeux et me regardant fixément, il s'écria, d'une voix presque éteinte : quoi, c'est toi, charmante *Owlia* ; mais cette surprise avoit mis le désordre dans tous ses sens, ses yeux se troublerent, et il tomba à mes pieds, presque sans-connoissance. Je le relevai auplus vîte, je le

fis placer sur un sopha, et quand il fut un peu revenu à lui, je lui présentai un verre de vin d'Espagne, qu'il parut accepter, de ma main, avec plaisir, et qui acheva de lui rappeller ses esprits. Il jetta alors les yeux sur moi, une seconde fois, et je m'aperçus qu'ils se remplissoient de larmes. Je ne pus m'empêcher d'en répandre moi-même, et pour le rassurer sur son sort, je lui dis : ne t'allarmes pas, cher époux, si les circonstances qui m'ont fait trahir ton amour, m'ont rendue criminelle à tes yeux, et à ceux de ta nation, ma tendresse et mes procédés pour toi, vont te prouver combien je t'étois personnellement attachée. Jouis encore une fois de ta liberté, dispose de tout dans cette cabane, que tu dois regarder comme la tienne, et sois sûr que tes malheurs, et l'état humiliant dans lequel je te vois, ne font que ranimer encore ma

tendresse pour toi. Ouï, cher *Simouraba*, ouï, je t'aime encore et je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, à titre d'ami et d'époux. Dans ce moment m'étant saisie de la clef de ses chaînes je les ouvris et je lui rendis sa liberté. *Simouraba* avoit peine à en croire ses yeux, il me serra de nouveau, entre ses bras, pour me marquer sa satisfaction, et il répétoit, à chaque instant, d'un ton foible, mais passionné : charmante, chere *Owlia*, quelle rencontre heureuse pour moi !

Je le fis entrer aussitôt dans le bain que je lui avois fait préparer, je lavai tout son corps, je nétoyai, moi-même, les plaies qu'y avoient faites les chaînes et les mauvais traitements qu'on lui avoit fait subir, et après les avoir bandées, je lui fis prendre du linge propre et le revêtis d'une robe de chambre de *Valville*. Lorsque l'heure du soupé fut

arrivée, je lui servis des mets que je savois être le plus à son goût, que j'accompagnai de quelques verres de bon vin. *Simouraba* acceptoit tout ce que je lui offrois, avec beaucoup de gratitude; mais, malgré tout ce que je pus faire, je ne vins pas à bout de lui rappeller cette gaieté naturelle que je lui avois vue dans sa cabane. Après le soupé, je lui présentai un calumet, dans lequel nous fumâmes tous deux, comme nous faisions autrefois, ce qui parut lui faire le plus grand plaisir; ensuite je lui fis preparer un lit dans un cabinet auprès de ma chambre, oú je le conduisîs moi-même, et oú je l'engageai de se coucher pour se reposer un peu de toutes les fatigues qu'il avoit essuyées.

Simouraba m'avoua, le lendemain, qu'il s'étoit trouvé couché si mollement, qu'il ne lui avoit pas été possible de fermer

l'œil un seul instant. Vers la pointe du jour je lui entendis pousser des cris plaintifs. Je me levai promptement, et courus à son lit, dans la crainte qu'il ne se trouvât mal, ou que ses plaies ne se fussent ouvertes. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me tendit les mains, en me répétant plusieurs fois, les larmes aux yeux, ah! Chere *Owlia*. Je ne comprenois pas d'abord le sujet de ses nouvelles allarmes, je cherchai à le consoler par mes caresses, et les promesses que je lui fis qu'il seroit bien traité avec moi; mais au lieu d'y parvenir, je m'aperçus que son trouble augmentoit encore. Comme je le connoissois sincere et éloigné de tout déguisement, je crus entrevoir la cause de ses peines, et je lui dis : ton cœur est pris, cher *Simouraba*, et tu ne peux me le dissimuler; mais, quoiqu'il en soit, tu auras toujours une place dans le mien,

l'amitié que je t'ai jurée ne se démentira jamais, et tu me trouveras toujours disposée à faire tout ce qui te fera le plus de plaisir. *Simouraba* m'ayant entendue lui parler ainsi, m'avoua, en me serrant les mains, que pour se venger de mon infidellité, il avoit contracté de nouveaux liens, avec une jeune sauvage de sa nation, aussi digne comme je pouvois l'être, de sa tendresse; qu'elle lui avoit déjà douné deux enfants auxquels il étoit très-attaché, et que toute sa peine étoit de s'en voir séparé pour toujours. Je m'efforçai alors d'éloigner de lui cette idée affligeante. Reste ici, cher ami, lui répliquai-je, pour te guérir et réparer tes forces; je ne suis point jalouse du sort de ta nouvelle épouse, que je félicite d'avoir un mari aussi parfait que toi; je t'ai promis de faire tout ce qui pourra t'obliger; je serai fidelle à ma parole. Si

je t'ai abandonné, cher *Simouraba*, c'étoit parce que je ne pouvois pas m'accoûtumer à vos usages; chez toute autre nation que la tienne, j'aurois fait mon bonheur de passer ma vie avec toi. Je t'aimois tendrement, et je t'aimerai toujours de même; mais ne crois pas que ma tendresse soit intéressée; les engagements que tu as contractés, avec une fille de ta nation, exigent que tu lui sois fidelle. Je ne demande pas que tu partage, avec moi, l'amour que tu lui as juré, sois à elle tout entier et sans réserve, tu n'auras pas moins de part à mon estime; vivons en amis, comme nous avons vécu en époux, jusqu'au moment oú úne circonstance favorable achevera de m'acquitter envers toi, en te rendant à ta nation et à l'objet que ton cœur adore; je la saisirai aussitôt qu'elle se présentera. *Simouraba* fut si touché

de ce que je venois de lui dire, que, m'ayant serrée entre ses bras, il ne put me répondre autrement que par ses larmes. Je vis bien que je lui avois fait beaucoup de plaisir ; pour lui remettre un peu les sens, je lui fis prendre un peu de biscuit et un verre de liqueur, et je le laissai reposer de nouveau.

Le commodore, de St-Jean, ayant été instruit que j'avois retiré mon captif des fers, m'envoya un officier et deux soldats, avec ordre de les lui remettre. Ils se disposoient même de suite à faire, eux-mêmes cette opération, lorsque je les suppliai instamment de ne pas continuer. Je les assurai que ce sauvage m'étoit très-connu, qu'il m'avoit plusieurs fois sauvé la vie, que je lui devois, à cet égard, des marques de bienveillance, que je me chargois d'avance de repondre de tous les désordres qu'on

supposoit qu'il pourroit commettre, et que j'étois prête d'en donner l'engagement par écrit. L'officier s'étant rendu à mes prieres, voulut bien retirer les fers qu'on avoit déjà mis à *Simouraba*, en me recommandant expressément, de ne donner à boire à mon esclave, ni vin, ni eau-de-vie; et encore moins de le laisser aller seul en ville ou à la campagne. Je promis à cet officier, tout ce qu'il demandoit de moi. Lorsqu'il fut parti, *Simouraba* qui avoit compris, par ce qui venoit de se passer, que je m'étois engagée à répondre de lui, et que ce n'avoit été qu'à ma sollicitation qu'on lui avoit ôté ses chaînes, se jetta à mes pieds, embrassant mes genoux, avec des larmes d'attendrissement. Je le relevai, et je lui fis comprendre l'engagement que j'avois pris pour lui, et combien il étoit intéressant, pour la conser-

vation de sa liberté, qu'il fut soumis à toutes mes volontés. Il me le promit, avec la plus grande soumission ; et comme je connoissois sa franchise et sa droiture je n'eus pas la moindre crainte qu'il manquât à sa parole. Je l'assurai de nouveau qu'il n'avoit rien à craindre avec moi, et je lui renouvellai que je ferois tous mes efforts pour lui procurer son entiere liberté et son retour dans sa patrie.

DEPUIS ce jour là, je pris le parti de n'accorder à *Simouraba*, qu'un verre de liqueur tous les matins, et un de vin de Portugal, à la fin de chaque repas ; il en parut satisfait, et il n'en demanda jamais d'avantage. Les soldats lui avoient inspiré tant d'effroi, qu'il ne pouvoit me perdre de vue un seul instant ; je fus même obligée, pour le rassurer, de lui faire étendre, dans ma chambre, un matelas, auprès de mon

lit, pour le coucher. Je lui offris de l'habiller à l'anglaise; mais, sur la répugnance qu'il me témoigna pour nos usages, je ne lui laissai que la robe de chambre que je lui avois donnée à son arrivée. Quoique ce vêtement fut très-ample et léger, il se trouvoit encore incommodé, par l'habitude que ces peuples ont, d'aller presque nuds, même dans la saison la plus rigoureuse, se faisant même gloire d'une certaine indécence, que mes domestiques ne trouvoient pas de leur goût; mais dont je ne pus jamais le corriger.

Il passoit la plus grande partie de son temps, assis auprès de moi, à fumer du tabac, et à m'entretenir de ses exploits guerriers, de ses chasses et de ses pêches; mais jamais il ne s'animoit d'avantage et ne sembloit éprouver plus de plaisir, que lorsqu'il me rappelloit, étant seuls, nos amours et le temps que nous avions passé ensemble dans sa cabane.

J'AVOIS l'attention de ne le nourrir que des viandes que je savois être de son goût, et je faisois mon possible pour lui procurer la vie la plus douce; mais, malgré tous mes efforts, pour adoucir les mœurs sauvages de cet Indien, il ne m'étoit pas possible d'y réussir. Je me décidai en conséquence, à le conduire à l'isle de Miquelon, aussitôt que ses plaies seroient guéries; je savois que tous les ans, les Micmack ne manquoient jamais de venir, dans cette isle, échanger leur fourrure avec les Français, et je voulois profiter de cette occasion, pour les prier de se charger de *Simouraba*, et de lui procurer les moyens de retourner dans son pays.

IL y avoit déjà plus de six semaines qu'il étoit arrivé chez moi. Ses plaies étoient toutes fermées et il jouissoit d'une bonne santé. La vie qu'il menoit avec moi,

étoit la plus tranquille, je m'aperçus bientôt qu'il sortoit quelquefois dans les bois voisins, et même qu'il y restoit assez longtemps ; son penchant naturel, pour la chasse et pour la pêche, se renouvelloit de plus en plus; et dans la crainte qu'il ne vint à bout de se procurer quelques armes à feu, ou que peut-être, sans écouter mes remontrances, il ne s'imaginât pouvoir, en pénêtrant plus avant dans les forêts, parvenir auprès de sa nation, ne sachant pas s'il étoit, ou non, dans une isle séparée du continent, je pris décidément la résolution de m'en défaire. Pour y parvenir plus heureusement, je supposai qu'une affaire m'appelloit à Plaisance, et que mon intention étoit de profiter de l'occasion, pour me défaire de mon esclave, dont je ne pouvois changer les mœurs sauvages, aussi facilement que je l'avois cru. Le commodore,

harmé de le voir sortir de son ouvernement, ne fit aucune difculté de m'accorder, pour cet ffet, la permission dont j'avois esoin.

Ayant arrêté mon passage, ous nous embarquâmes, pour laisance, *Simouraba* et moi. tant arrivés dans ce dernier ort, nous n'y restâmes que deux ours, et nous traversâmes le caal, pour nous rendre au Chapeau ouge. Arrivée dans ce lieu, je ontractai, avec un habitant de a connoissance, une vente siulée de mon esclave, et la nuit uivante je passai avec lui, dans ne chaloupe, à l'isle Miquelon, ú je louai un appartement chez ne de mes anciennes amies, our *Simouraba* et pour moi; ous n'y fûmes pas long-temps ans apprendre que les Micmack enoient d'aborder dans l'isle, u nombre de treize. Je m'enressai de me rendre sur le port,

pour voir si je ne les découvrirois pas, et pour chercher aussi de les attirer chez moi, et de les engager, en leur faisant des présents, à se charger de *Simouraba*. Je ne tardai pas long-temps sans les rencontrer, et j'eus le bonheur qu'un des premiers qui se présenta à ma vue, fut ce même Arréchippi qui m'avoit conduite à Québec. Je l'abordai, sans qu'il m'eut d'abord reconnue ; mais m'ayant regardée de plus-près, il s'écria avec transport : ô chere *Oulia* ! Qui ta conduite dans ce lieu ? Combien j'ai de plaisir de te revoir ! Et, après m'avoir serré la main, il me laissa aussitôt, ce qui ne m'étonna pas, connoissant les mœurs de ces peuples ; mais un instant après, je l'aperçus revenir, tenant par la main, un jeune sauvage, qui faisoit des gambades en poussant des cris de joie. Je le reconnus bientôt pour Natusquet, qui se précipita, de

suite, entre mes bras, en me faisant les plus tendres caresses. Je reçus avec plaisir les embrassements de ce jeune Indien. Le temps que j'avois resté dans la cabane de sa sœur, il m'avoit toujours inspiré la plus haute estime, et je l'ai déjà dit, si ce n'eut été *Valville*, j'aurois certainement alors, uni ma destinée à la sienne. Je lui demandai, avec empressement, des nouvelles de Ouimachica et de la bonne Sircamokilou, qu'il m'assura jouir d'une bonne santé, et avoir souvent regretté que je les eusse abandonnés. Le reste de la troupe, qui m'avoit connue, vint aussi me témoigner sa joie, et je ressentois moi-même la plus douce émotion, en me rappellant les moments que j'avois passés avec ces bons sauvages. Je les conduisis tous dans l'appartement que j'occupois, et je leur présentaî *Simouraba*, comme mon ancien

ami, et même comme mon époux. Ils lui firent tous beaucoup d'accueil, en lui serrant les mains, tour à tour ; je leur servis ensuite à manger, de ce que j'avois, et je les régalai, avec modération cependant, de quelques flacons de vins de Bordeaux. Après le repas, nous fumâmes tous ensemble le tabac, suivant leur usage ; ensuite ces bons sauvages me prierent instamment de leur dire par quel hasard je me trouvois sur cette isle, avec un Iroquois, qui se disoit être mon époux. Je satisfis leur curiosité sur tout ce qui m'étoit arrivé, depuis notre séparation, et je leur parlai anssi des circonstances qui m'avoient fait connoître et épouser *Simouraba*. Je les priai alors, avec instance, de le recevoir parmi eux, pour lui procurer sa liberté, et lui faciliter les moyens de se rendre au plutô dans le sein de sa famille. Il

écouterent tout ce que je leur dis, avec beaucoup d'intérêt, ils louerent beaucoup ma franchise et ma générosité, et ils me promirent, même avec serment, de faire tout ce qui me seroit agréable. Arréchippi prit de suite un collier, il le jetta au cou de *Simouraba*, en signe d'alliance, et nous nous serrâmes tous, de rechef, les mains, pour renouveller notre amitié. *Simouraba* ne s'en tint pas là, il étoit pénétré de ce qu'il me voyoit faire pour lui, et il se jetta à mon cou pour m'embrasser. Je ne crus pas devoir le refuser, ayant prévenu, sur-tout, les autres sauvages des liens qui nous avoient unis autrefois. Natusquet, auroit bien désiré l'imiter; je voyois la passion peinte dans ses yeux; mais le respect et la timidité l'en empêcherent alors. Après cette premiere entrevue, les Micmack retournerent à leurs canots, et

le lendemain au matin, *Simouraba* et moi, nous allâmes leur faire visite. Ils nous accueillirent avec de nouvelles démonstrations de joie, et me renouvellerent la promesse qu'ils m'avoient faite la veille, touchant cet Indien, qui, dès ce moment, se voyant avec ses semblables, en pleine liberté, me pria de le laisser avec eux; je ne crus pas devoir le refuser, puisqu'il étoit destiné à les accompagner, et je m'en revins seule dans mon appartement.

Le lendemain au matin, j'étois à peine sortie du lit, que je vis entrer, dans ma chambre, Arréchippi, *Simouraba* et Natusquet. Ce dernier s'étoit barbouillé la figure de noir et de rouge, de maniere à inspirer de la terreur, et croyant par-là me plaire d'avantage. Il s'aprocha de moi avec timidité, et me pria de vouloir bien accepter son cœur et sa main. Je le remerciai, en lui disant

que je donnois trop de regret à la mort de mon époux, pour songer jamais à former d'autres liens, et qu'il n'y falloit pas penser. Ce qui me surprit d'avantage, ce fut de voir *Simouraba* appuyer lui-même la demande du sauvage, sans-doute à la sollicitation de celui-ci, malgré qu'il eut été témoin des douceurs dont je jouissois à St-Jean, pendant le temps qu'il avoit resté avec moi; preuve non équivoque du peu de cas, que ces peuples font de nos jouissances et de notre prétendue félicité.

Arréchippi, me regardant alors, parut un peu piqué de mon refus. Ce sauvage avoit beaucoup fréquenté les établissements des européens, il avoit naturellement du génie, et il avoit apprécié, en philosophe, leurs vertus et leurs vices. Il me dit alors : tu connois bien peu, chere *Oulia*, le prix de la liberté dont nous

jouissons. Tu étois née pour en jouir au milieu de nos forêts, et tu cherche à t'en priver, en restant parmi tes semblables? Rappelle-toi les vertus dont tu as été témoin, parmi nous; nous nous faisons un devoir de suivre les lois de la justice; jamais nous n'avons manqué aux devoirs de la bienveillance et de la charité, envers nos semblables. L'avarice et l'intempérance de tes villes, ne souillent point nos cabanes; nous possédons tout en ne possédant rien, et nos jours s'écoulent paisiblement dans la paix et l'innocence. Le désir, la crainte et l'espérance ne troublent point nos cœurs; malgré cela, notre sort, je le sais, vous semble digne de compassion, parce que nous ne passons pas une partie de notre vie à étudier vos sciences, que nous ne connoissons pas votre politique. Vous nous croyez sans morale, vous êtes dans l'er-

reur ; nous en observons, avec régularité, les premiers principes, qui sont de ne jamais faire à personne, ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait. Vous nous regardez comme des ineptes, parce qu'on ne trouve pas chez nous de ces vastes édifices, que vous avez construits, pour contenir, dites-vous, un Dieu qui embrasse l'univers entier; parce que nous ne prodiguons pas nos sueurs pour nourrir des jongleurs fainéants, comme j'en ai vus dans vos villes; le grand esprit que nous adorons, est immense, et son temple est le monde entier; on peut, par-tout, lui adresser ses hommages. Nous ne connoissons rien, dites vous; mais que nous importe de connoître les évênements qui se passent sur le reste du globe, et qui ne présentent, presque jamais, que les vices de l'homme, pourvû que nous goûtions, dans nos cabanes, le bon-

heur d'une vie tranquille. Eh! Chere *Oulia*, si jamais la paix, dont nous jouissions, depuis l'origine des siecles, a été altérée, parmi nous, nous ne le devons qu'à l'ambition de ceux chez qui tu as pris naissance; eux seuls nous ont donné l'idée de la férocité, de l'orgueil et de l'injustice. Tous ces vices nous étoient inconnus, avant que nos déserts eussent tenté leur insatiable cupidité; ignorés, mais heureux, nos bras, par le moyen de la fronde et de l'arc, pourvoyoient à tous nos besoins dans le sein de nos forêts; nos chasses, même, étoient plus abondantes; le bruit et l'odeur des armes à feu, dont ils nous ont appris l'usage, ont effarouché le gibier et l'ont rendu plus rare; si nous sommes plus sûr de nos coups, nous les frappons moins souvent. La nécessité de nous rapprocher de tes semblables, nous à donné de nou-

veaux besoins ; vos liqueurs spiritueuses ont échauffé notre sang et affoibli nos facultés. Vos objets d'art et de luxe, même, ont quelquefois tenté notre cupidité, et nous ont apporté, avec votre orgueil, le germe de tous vos vices. Si nos peres eussent refusé constamment de négocier avec vous, s'ils eussent eu la bravoure de mépriser vos armes et vos colifichets, comme ils ont dédaigné de s'orner de ces machines ingénieuses, avec lesquelles vous prétendez régler les temps, nous eussions conservé et nos vertus et notre félicité.

Mais après tout, chere *Oulia*, vous vous vantez d'être heureux ; mais combien y en a-t-il parmi vous qui jouissent de votre prétendu bonheur ? Il ne s'en trouve, tout au plus. que la sixieme partie. Tout le reste est condamné à servir, toute sa vie, souvent même au détriment de sa santé,

aux caprices et à l'orgueil de vos riches. Quel est le Micmack qui voudroit s'humilier à ce point, et supporter l'intempérie des saisons, s'assujettir à un travail dur et opiniâtre, pour satisfaire le goût et le penchant d'un chef voluptueux, ou d'un jongleur insolent? La liberté, chez nous, est notre souverain bien; nous sommes sans convoitise; mais nous méprisons l'orgueil, et à nos yeux, un de tes semblable, couvert d'or, n'est pas regardé autrement qu'un tronc d'arbre, que le ciseau ou la peinture auroit un peu embelli, persuadés que l'un et l'autre seront, dans quelques intants réduits au néant, le premier, plus promptement encore que le dernier. Pendant tout le temps que tu as vécu parmi nous, tu as vu que tous les biens sont communs et que notre nation ne compose

qu'une seule famille; nos passions sont douces et ne nous portent jamais à des excès; la colere, le parjure, la flatterie et le larcin, sont des vices qui nous sont inconnus, et nous n'avons besoin de personne, comme chez ta nation, qui s'empare d'une partie de notre subsistance, sous prétexte d'arranger nos différends et de terminer nos querelles. Chere *Oulia*, tu as éprouvé, presque toute ta vie, des malheurs; crains, si tu restes avec tes semblables, qu'il ne t'en arrive encore. Accepte la main de Natusquet; il a le cœur bon, généreux et sensible, il ne peut que faire ton bonheur. Cesse de préférer la contrainte à la liberté, amene avec toi les enfants de *Valville*, nous les adopterons, ils deviendront d'habiles chasseurs; Natusquet pourvoira à leurs besoins comme aux tiens; ils re-

trouveront, en lui, un second pere; tu nous a quittés, dis tu, avec regret; reviens achever le reste de tes jours dans le sein de l'amitié; Sircamokilou et tous les sauvages n'ont pas changé à ton égard; tu retrouveras, chez-eux, les mêmes soins et la même tendresse pour toi. Tu as aimé et tu aime encore *Simouraba*, dis-tu; Natusquet est aimable et bien fait, il a les mêmes droits à ton amour et à ton estime, il t'adore, il t'a donné son cœur, ne tarde pas à le rendre maître du tien.

En achevant ces paroles, il me présenta, une seconde fois, Natusquet, qui, cédant à ses transports, se jetta dans mes bras, pour me donner un baiser. Je ne crus pas devoir le lui refuser dans la crainte de leur déplaire, connoissant combien ces peuples sont sensibles. J'employai toutes

les raisons possibles pour ne pas accepter de suite l'offre réitéré de ces bons sauvages; je leur dis que la saison étoit trop avancée pour pouvoir rejoindre mes enfants et terminer mes autres affaires avant de partir; que pendant ce temps, le retour des glaces rendroit la navigation du fleuve impossible et nous empêcheroit d'exécuter nos projets; qu'il falloit différer jusqu'à l'été suivant, et qu'alors je me décideroís à aller passer le reste de ma vie, dans leur solitude. Comme les sauvages ne connoissent point la dissimulation, ils crûrent ce que je venois de leur promettre et en parûrent satisfaits. C'étoit tout ce que je souhaitois, pour m'en débarrasser. Nous nous donnâmes encore réciproquement dés signes d'amitié, ensuite je leur servis à déjeûné; nous fumâmes ensemble au calumet,

après quoi mes sauvages se mirent à chanter, danser et à gesticuler, d'une maniere qui n'étoit pas nouvelle pour moi; mais qui n'en étoit pas-moins risible. *Simouraba* ne voulut plus rester avec moi d'avantage, et en se retirant, il me remit la robe de chambre que je lui avois donnée, et il se disposoit même à suivre, tout nud, ses camarades par la ville, si je ne lui avois, presque malgré lui, ceint les reins d'un tablier que je rencontrai sous ma main; tant ces peuples ont du goût pour la nudité, et dès ce moment, *Simouraba* ne quitta plus les sauvages et recouvra son entiere liberté.

LES Micmack, ayant terminé leurs affaires, à Miquelon, se disposerent à partir. *Simouraba* fut le premier qui vint m'en instruire, en me témoignant un regret extrême de me quitter. Je

ne fus pas-moins sensible que lui à notre séparation, et elle nous couta beaucoup à l'un et à l'autre. Je lui attachai, à la ceinture, un petit sac dans lequel j'avois renfermé dix louis; je lui donnai un bon fusil, du plomb, de la poudre, une couverture et des colifichets pour sa femme et pour ses enfans, après quoi il prit congé de moi, les larmes aux yeux. Quelque temps après, il revint encore avec tous les autres sauvages, pour me faire ses derniers adieux. Je leur fis à tous quelques petits présents, dont ils parûrent très-contents; je n'oubliai pas ma bonne amie Sircamokilou, et Natusquet s'en chargea pour le lui remettre. Ce dernier parut aussi sensible à notre séparation que *Simouraba*; mais il parut s'en consoler, sur l'espoir, que je lui donnai, de nous retrouver l'été suivant

à Miquelon, et il partit dans cette persuasion. Enfin après avoir pris congé de tous mes bons sauvages, je m'occupai de faire quelques emplettes de marchandises françaises, pour St-Jean, et je repassai secrétement à Plaisance; comme j'étois arrivée. Je n'y restai pas long-temps, et une goëlette, qui se trouva dans la baie, me rapporta heureusement ici, après six semaines d'absence. Telle fut la maniere que j'employai, pour me défaire de *Simouraba*. J'aurois été bien-aise de l'avoir gardé avec moi; mais je n'aurois jamais pu, peut-être, parvenir à changer ses mœurs, et je l'aurois rendu moins heureux qu'en le renvoyant dans sa famille. Je me présentai, à mon arrivée, chez le commodore, et je lui remis le contrat de vente de mon esclave, dont il parut satisfait.

Ici

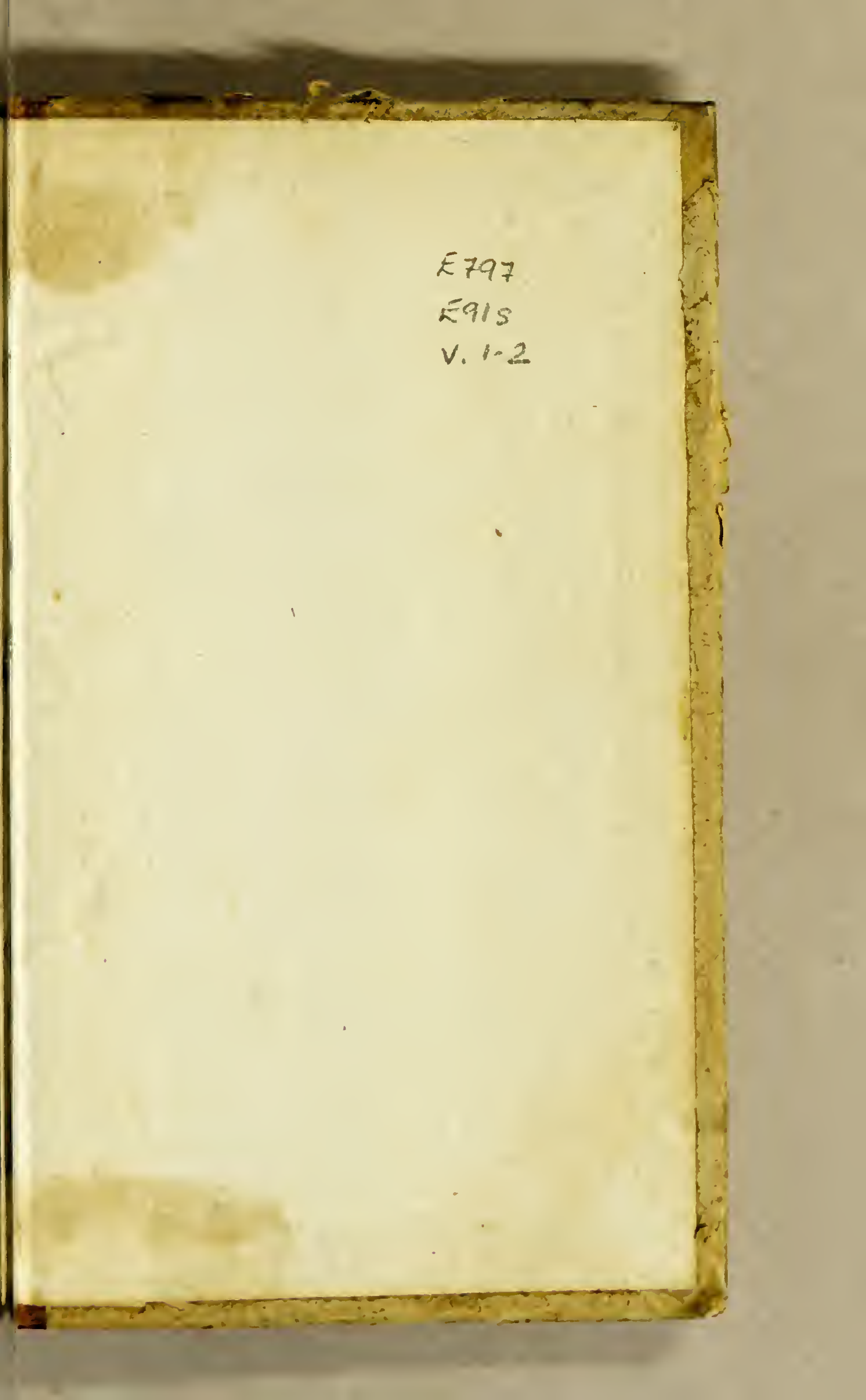
Ici finissoit le manuscrit de Me. *Valville*; elle nous dit que depuis le temps qu'elle avoit rendu la liberté à *Simouraba*, qu'elle aimeroit toute sa vie, quoique sauvage, elle ne s'occupoit qu'à élever sa petite famille. Elle ajouta que, quand ses enfants seroient assez forts, pour supporter les fatigues de la mer, elle vendroit tout ce qu'elle avoit à St-Jean, qu'elle passeroit ensuite en Angleterre, pour en faire autant, et qu'elle viendroit se fixer en France, dans les environs de la Rochelle, s'il étoit possible, pour finir ses jours dans ce charmant climat.

Pendant le séjour que je fis encore à St-Jean, mes officiers et moi nous fimes de très-fréquentes visites à Me. *Valville*. Nous en recevions toujours les plus grandes honnêtetés, et lorsque j'eus obtenu, du commodore

71-145
Nov. 70
Wormser

Hugues Palliser, la main levée de mon vaisseau, et qu'il fallut nous séparer, elle me témoigna le plus vif regret de nous voir partir; enfin après lui avoir fait nos adieux, à la suite d'un dîner auquel elle nous avoit tous invités, nous mîmes à la voile pour retourner en France.

FIN.


E797
E91s
V. 1-2

